This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

19 e 4

Digitized by Google

Digitized by Google

9 e 4

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

CONSEILS

ET INSTRUCTIONS

AUX DEMOISELLES

POUR LEUR CONDUITE DANS LE MONDE

19 e 4

Digitized by Google

LES OEUVRES DE Mme DE MAINTENON COMPRENNENT :

1° LETTRES SUR L'ÉDUCATION DES FILLES. . . . . 1 vol.
2° ENTRETIENS SUR L'ÉDUCATION DES FILLES. . . . 1 vol.
3° LETTRES HISTORIQUES ET ÉDIFIANTES. . . . . 2 vol.
4° CONSEILS ET INSTRUCTIONS AUX DEMOISELLES POUR LEUR CONDUITE DANS LE MONDE. . . . . 1 vol.
5° CORRESPONDANCE GÉNÉRALE. . . . . 4 vol.
6° MÉMOIRES, CONVERSATIONS, ÉCRITS DIVERS. . . 1 vol.

Chacun de ces ouvrages se vend séparément.

HISTOIRE DE LA MAISON ROYALE DE SAINT-CYR

Par M. Th. Lavallée.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

1 beau volume grand in-8° avec gravures. — Prix : 10 fr.

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, 30, rue Mazarine.

Digitized by Google

CONSEILS

ET INSTRUCTIONS

AUX DEMOISELLES

POUR LEUR CONDUITE DANS LE MONDE

PAR Mme DE MAINTENON

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR TH. LAVALLÉE

TOME DEUXIÈME

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

28, QUAI DE L'ÉCOLE

1857

Digitized by Google

THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
3 MAR. 1937
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

CONSEILS ET INSTRUCTIONS
DE Mme DE MAINTENON
AUX DEMOISELLES
POUR LEUR CONDUITE DANS LE MONDE

TROISIÈME PARTIE.
PROVERBES.

PROVERBE PREMIER[1].

L'OCCASION FAIT LE LARRON[2].

PERSONNAGES :

M. DUVERBOIS.	Mme DEFRESNES.
M. DESMARNES.	Mme LACOUR.
Mme DUMAY.	MARTIN.
Mme LAROCHE.	ROBERT.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DUVERBOIS.

Il y a longtemps, monsieur, que je souhaite ce jour ; et je suis ravi de voir un homme d'une si grande réputation.

[1] Ce Proverbe et les trois suivants étaient destinés aux quatre classes, soit ensemble, soit séparément.

[2] Voir, pour la moralité de ce Proverbe, la *Conversation* sur le *Danger des occasions*, t. I, p. 441.

Digitized by Google

M. DESMARNES.

Je suis fort content de la mienne, si elle me donne quelque part à votre estime.

M. DUVERBOIS.

Comment pourroit-on vous la refuser, vivant comme vous faites?

M. DESMARNES.

Je tâche de me conduire de sorte qu'on n'ait rien à me reprocher.

M. DUVERBOIS.

Vous y avez bien réussi, monsieur; mais on ne s'en tient pas à ne vous rien reprocher, et la voix publique chante vos louanges.

M. DESMARNES.

J'ai eu le bonheur de ne me jamais trouver dans de mauvaises affaires.

M. DUVERBOIS.

C'est que vous avez eu l'habileté de les éviter.

M. DESMARNES.

Non, je ne me souviens point d'avoir eu besoin de conduite; si j'ai de la réputation, je vous assure qu'elle ne m'a pas beaucoup coûté à établir.

M. DUVERBOIS.

Vous ajoutez la modestie à toutes les qualités qui sont en vous, et ce n'est pas une des moindres.

M. DESMARNES.

Quand vous me verrez de près, vous découvrirez peut-être bien des défauts; mais j'aime encore mieux m'exposer que de ne pas profiter du bonheur qui nous rejoint.

Digitized by Google

M. DUVERBOIS.

J'en ai trop de joie pour ne vous pas voir le plus que je pourrai; mais une affaire pressée m'oblige présentement à vous quitter.

SCÈNE DEUXIÈME.

Mme DUMAY.

Je suis bien surprise de trouver une si bonne compagnie sans cartes; il me semble qu'on ne fait plus autre chose.

Mme LAROCHE.

Je n'ai jamais voulu en souffrir chez moi, et mes amis ont la complaisance de s'en passer.

Mme DEFRESNES.

On n'a pas besoin de secours avec vous, madame, mais peu de personnes sont capables de soutenir la conversation.

Mme DUMAY.

C'est un grand plaisir que le jeu!

Mme LACOUR.

Il occupe, sans avoir besoin d'avoir de l'esprit.

Mme DEFRESNES.

Qu'en veut-on faire? Et comment est-il possible de ne pas prendre plaisir à causer avec une personne qu'on aime?

Mme LAROCHE.

Pourquoi vient-on chercher avec empressement une amie, pour demander des cartes en entrant dans sa chambre?

Digitized by Google

Mme DUMAY.

Il faut avouer qu'il n'est pas nécessaire d'être amies pour jouer, et que tout est bon pourvu que l'on ait de l'argent.

Mme DEFRESNES.

C'est là encore un des inconvénients du jeu, de vivre en mauvaise compagnie.

Mme LAROCHE.

Il n'y a rien qui peut me résoudre à jouer.

Mme DEFRESNES.

Allons faire un tour dans votre beau jardin; nous prendrons l'air en causant ensemble.

SCÈNE TROISIÈME.

Mme LACOUR.

Tout le bien que j'ai ouï dire de vous, monsieur, m'oblige à vous donner une marque de ma confiance, quoique je n'en sois pas connue.

M. DESMARNES.

Je ne vous tromperai pas, madame; en quoi puis-je vous servir?

Mme LACOUR.

J'ai joué et gagné mille pistoles; je ne veux pas que mon mari en ait connaissance; je vous conjure de les garder.

M. DESMARNES.

J'aurois voulu faire pour vous quelque chose de plus difficile; je les recevrai quand il vous plaira, et vous les rendrai de même.

Digitized by Google

Mme LACOUR.

Je vous demande un grand secret.

M. DESMARNES.

Il sera gardé sans nulle exception.

SCÈNE QUATRIÈME.

MARTIN.

Où étois-tu caché? il y a longtemps que je te cherche.

ROBERT.

Tu me cherchois mal, car je ne suis pas difficile à trouver. Qu'as-tu à me dire?

MARTIN.

Des choses étonnantes, mon ami, et je suis hors de moi.

ROBERT.

Est-ce en bien ou en mal?

MARTIN.

En bien, et très-bien. Écoute une aventure qui n'a pas sa pareille.

ROBERT.

J'écoute de toutes mes oreilles.

MARTIN.

N'ayant pas grand'chose à faire, je me promenois hier dans les rues, parce que j'étouffois dans un grenier où je loge; il vint un carrosse à toute bride; je crois que le cocher étoit fou; mais enfin m'étant rangé pour le laisser passer, je vis une femme de l'autre côté de la rue qui ouvroit sa fenêtre et qui

Digitized by Google

la referma aussitôt : c'étoit une dame, et une assez grande maison. J'ai continué à regarder; elle rouvrit sa fenêtre et avança la tête pour voir s'il n'y avoit personne en bas, et se retira; je m'en allai au bas de cette fenêtre, et j'entendis un moment après qu'elle disoit : «Êtes-vous là? — Oui, dis-je » en contrefaisant ma voix. « Je m'en vais, dit-elle, commencer par ce que vous savez; le reste ne peut être prêt de deux heures; allez faire un tour, et revenez. » Je répondis oui, et en même temps je vis quelque chose qui me vint donner sur le nez; j'y portai la main, c'étoit ce petit coffre que tu vois, avec une corde qui avoit aidé à le descendre; je m'en fus bien vite.

ROBERT.

Es-tu accoutumé à ces aventures-là, ou à de pareilles?

MARTIN.

Non, je n'ai jamais eu un sou du bien d'autrui.

ROBERT.

Mais pour les pierreries, tu n'en as pas de scrupule?

MARTIN.

Je ne les cherchois pas; voudrois-tu les rendre?

ROBERT.

C'est ton affaire; mais que veux-tu de moi?

MARTIN.

Que tu partages mon bonheur et m'aides à le cacher; je ne suis pas fin, tu es habile, conduis tout ceci; car je ne sais que faire de ces pierreries.

ROBERT.

Elles sont dangereuses, car il y a des personnes

Digitized by Google

qui les reconnoissent comme des visages; il ne faudra pas s'en défaire sitôt, et je ne sais si nous ne serons pas obligés de passer en pays étranger.

MARTIN.

Je ne me sens pas de joie; ce qui ne pouvoit être prêt dans deux heures, c'est, je m'imagine, la dame qui se faisoit enlever. Le malheureux aura une femme sans pierreries, et nous des pierreries sans femme; mais quoi qu'il arrive, voilà notre fortune faite.

ROBERT.

Oui, pourvu que nous ne soyons pas pendus!

SCENE CINQUIÈME.

M. DUVERBOIS.

Je suis encore effrayé de ce que je viens de voir.

M. DESMARNES.

Vous le paroissez en effet.

M. DUVERBOIS.

Mme Lacour se coucha hier en bonne santé, on l'a trouvée morte ce matin dans son lit.

M. DESMARNES.

Voilà qui est affreux! qui soupçonne-t-on?

M. DUVERBOIS.

Je ne sais, et je m'y en vais pour en être instruit.

SCÈNE SIXIÈME.

M. DESMARNES.

Qu'est-ce que ceci? à qui rendrai-je le dépôt qui

Digitized by Google

m'a été confié?... Personne n'en a connoissance, pourquoi le rendrois-je?... Mais où seroit l'honneur que j'ai eu jusqu'ici?... Il n'y a nul témoin, me voilà à mon aise... Si cette femme l'avoit dit, je me perdrois; elle ne l'aura pas dit, il y alloit de son intérêt. Je la trompe dans la confiance qu'elle a eue en moi;... elle n'a plus besoin de son argent... C'en est fait, je succombe, puisqu'il n'y aura pas de témoin.

SCÈNE SEPTIÈME.

M. DUVERBOIS.

Est-ce la perte de Mme Lacour qui vous rend si triste? Il est vrai que sa mort fait frémir.

Mme LAROCHE.

J'en suis bien fâchée, mais j'ai un autre sujet de peine.

M DUVERBOIS.

Je n'ose vous le demander.

Mme LAROCHE.

Je veux bien vous le dire par la confiance que j'ai en vous, quoique mon mal soit sans remède.

M. DUVERBOIS.

Et que peut-il arriver à une personne aussi sage que vous?

Mme LAROCHE.

Je ne le suis plus, et c'est le jeu qui m'a démontée.

M. DUVERBOIS.

Vous, le jeu! et connoissez-vous les cartes?

Digitized by Google

Mme LAROCHE.

Je n'avois jamais voulu les connoître et avois la force de résister à toutes mes amies qui vouloient jouer chez moi ; je me trouvois heureuse de m'être garantie des chagrins et des mauvais procédés que le jeu leur attiroit souvent ; mais, pour mon malheur, j'allai hier chez Mme Dumay ; je la trouvai jouant avec trente femmes. On me proposa de mettre une pistole sur une carte, je résistai ; on me pressa, je crus devoir me rendre pour ce moment, et, sans m'asseoir, je jetai ma pistole. Je la perds ; j'en mets une autre, je la perds de même ; je me veux acquitter, j'en mets deux, les voilà perdues ; et moi piquée, je prends un siége, je m'embarque, et enfin je perds une somme que je n'ose proférer, qui m'affligera et m'incommodera toute ma vie.

M. DUVERBOIS.

Vous avez raison de dire que ce malheur est sans remède ; je ne puis que vous plaindre et blâmer les maris qui souffrent de tels déréglements.

L'occasion fait le larron.

Digitized by Google

PROVERBE II.

LES FEMMES FONT ET DÉFONT LES MAISONS.

PERSONNAGES :

M. DUCHATEAU.
Mme DERMONVILLE.
Mme DUVERNOIS.
Mme CLAIRFAIT.
JUSTINE, } servantes.
SUZANNE, } servantes.

SCÈNE PREMIERE.

JUSTINE.

J'ai rencontré ce matin ta sœur au marché qui m'a dit que tu cherchois condition.

SUZANNE.

Je n'en cherche plus, je suis raccommodée avec ma maîtresse.

JUSTINE.

Je t'aurois offert de venir avec moi, car madame cherche une fille pour ses enfants.

SUZANNE.

Chez toi! je n'y voudrois pas demeurer. A vivre comme vous faites, sans voir de monde, sans faire bonne chère, j'aimerois autant être dans un cloître! On rit chez nous jour et nuit, et nous y dépensons

Digitized by Google

plus en une semaine que vous ne faites chez vous en un an.

JUSTINE.

Tes profits sont-ils grands, et amasses-tu quelque chose?

SUZANNE.

Non, mais je me divertis bien.

JUSTINE.

Il est vrai que nous vivons de ménage; mais cela n'empêche pas que je ne gagne, et nous sommes dans une grande paix.

SUZANNE.

Qu'est-ce à dire paix? j'aime le bruit, le tintamarre, le désordre, le grand monde, le bel air.

JUSTINE.

A la bonne heure; tu es placée selon ton humeur, et moi selon la mienne.

SCÈNE DEUXIÈME.

Mme DERMONVILLE.

Je ne fais que d'apprendre que vous êtes ici, et on dit qu'il y a trois mois.

M. DU CHATEAU.

Il est vrai, madame, nous y sommes venus pour un procès que j'espère gagner.

Mme DERMONVILLE.

Madame votre femme est à plaindre d'avoir été obligée de sortir de sa province et de faire une dépense qu'elle aura peine à soutenir.

Digitized by Google

M. DU CHATEAU.

En quelque lieu qu'elle soit, elle ne fait pas grande dépense; elle a tant d'ordre et de prévoyance dans les affaires, que, dès qu'il a fallu partir, elle a trouvé tout ce qui nous étoit nécessaire.

Mme DERMONVILLE.

Vous n'avez pas emprunté pour venir ici?

M. DU CHATEAU.

Je n'ai pas emprunté un sou depuis que je suis marié.

Mme DERMONVILLE.

Ce que vous dites n'est pas croyable.

M. DU CHATEAU.

Je vous pardonne d'en douter, car moi-même j'ai de la peine à le comprendre; il n'y a pourtant rien de plus vrai.

Mme DERMONVILLE.

J'aurois une grande curiosité de savoir la conduite de madame votre femme, si je pouvois le demander sans indiscrétion.

M. DU CHATEAU.

Je ferai plus, en faveur de notre ancienne connoissance, et je vais vous conter mon histoire. Je voulus épouser mademoiselle de Lincy sur l'air de sagesse que je lui voyois; sa modestie à l'église, la simplicité de son habillement, son silence en compagnie, et une certaine douceur qui se faisoit remarquer en tout, me firent croire que je serois heureux avec une personne qui me paroissoit au-dessus de la foiblesse des femmes; on m'en vouloit dégoûter, sur

Digitized by Google

son peu de bien, mais je passai outre, et il n'y a pas de jour que je n'en remercie Dieu.

Mme DERMONVILLE.

Ce n'est donc pas vous qui l'avez formée à votre mode.

M. DU CHATEAU.

Non, je l'ai trouvée au-dessus de ce que j'aurois pu lui demander. Dès le lendemain de nos noces, je la priai de conduire notre petite maison, et je lui montrai l'état de nos affaires, qui n'étoient pas trop bonnes; elle me demanda si je lui donnois tout pouvoir, et je l'en assurai; elle commença par retrancher la moitié de ce que j'avais réglé pour elle, sans toucher à ce qui étoit pour moi; elle s'occupa tout entière de son salut, de son ménage, de ses enfants dès qu'elle en eut, et se défit bientôt par là de la compagnie qui venoit chez moi, et qui me faisoit de la dépense, me disant que nos vrais amis nous demeureroient et s'accommoderoient de nos manières, et qu'il ne falloit pas se ruiner avec les autres.

Mme DERMONVILLE.

Où avoit-elle pris ce fonds de raison et de sagesse?

M. DU CHATEAU.

J'en ai bien profité; car, sans entrer dans un détail qui vous ennuieroit, vous saurez qu'elle a raccommodé nos affaires. Je ne suis point riche, mais je ne crois pas qu'il y ait dans notre province un gentilhomme si à son aise que moi.

Mme DERMONVILLE.

Je vous conjure d'entrer dans le détail; je suis

Digitized by Google

charmée de ce que vous dites, bien loin de m'ennuyer ; mais souffrez mes questions : ne vous faites-vous pas haïr en vivant si serrés et solitaires ?

M. DU CHATEAU.

Nous ne sommes haïs ni l'un ni l'autre, nous recevons nos amis, mais simplement, sans vanité, ne donnant que le nécessaire, de bonne grâce, avec joie, et il me semble qu'on est content de nous.

Mme DERMONVILLE.

En quoi consiste ce ménage et cette épargne?

M. DU CHATEAU.

A ne rien perdre, à se passer de peu, à avoir un petit nombre de valets.

Mme DERMONVILLE.

Comment les affectionner, si on ne fait pas leur fortune ?

M. DU CHATEAU.

Ma femme les traite avec douceur, elle leur rend justice, elle leur donne, elle leur apprend à épargner, elle les tient dans leur état et elle est très-aimée.

Mme DERMONVILLE.

Vous dites à se passer de peu? mais il faut des meubles, il faut vivre, tout cela va loin.

M. DU CHATEAU.

Quand on se contente du nécessaire, il ne va pas loin ; nos meubles sont simples et fort conservés ; c'est la vanité qui ruine tout le monde.

Mme DERMONVILLE.

N'est-elle pas honteuse d'être plus mal meublée et plus mal vêtue que ses voisines ?

Digitized by Google

M. DU CHATEAU.

Elle en raille la première, et dit qu'elle met son honneur à ne pas emprunter, à vivre de ce qu'elle a, et à donner le plus qu'elle peut à son mari et à ses enfants.

Mme DERMONVILLE.

Et quand, après tout cela, arrive une grêle, un feu, un accident ?

M. DU CHATEAU.

Elle le prévient, et met quelque chose à part pour ces aventures-là.

SCÈNE TROISIÈME.

Mme DUVERNOIS.

Voici une surprenante nouvelle : on dit que M. de Rémont fait une manière de banqueroute.

Mme CLAIRFAIT.

Cela n'est pas possible, il étoit riche et n'a jamais fait aucune dépense, à quoi se seroit-il ruiné ?

Mme DUVERNOIS.

On dit que c'est sa femme.

Mme CLAIRFAIT.

Elle ne paroissoit pas plus dépenser que lui.

Mme DUVERNOIS.

Pardonnez-moi, elle recevoit du monde, tenoit table, avoit beaucoup de domestiques, et tout paroissoit en désordre chez elle.

Mme CLAIRFAIT.

Toutes ces dépenses étoient peu de chose, à pro-

Digitized by Google

portion des grands biens qu'il y avoit dans cette maison.

Mme DUVERNOIS.

Il n'y a point de richesses qui ne finissent quand on vit dans le désordre.

Mme CLAIRFAIT.

A quoi peut aller ce désordre? un peu trop de dépense en habits; en vérité, on en a bien pour une somme médiocre.

Mme DUVERNOIS.

On dépense trop en habits, on joue, on ne paye pas, on achète pour contenter les marchands qui se ruinent aussi par leur avidité, et donnent à crédit; on veut un grand train, les valets mal payés servent mal; les chevaux meurent, il en faut d'autres; les créanciers se lassent d'attendre, on a des procès; comme ils sont mauvais, on les perd, et on est condamné aux dépens; il n'y a point d'argent pour payer; on saisit les terres, on les décrète, et voilà où en est M. de Rémont; toutes ses terres sont dans cet état-là, et il aime mieux tout abandonner que de passer sa vie à plaider.

Mme CLAIRFAIT.

S'en prend-il à sa femme?

Mme DUVERNOIS.

Oui, assurément; ils en sont brouillés à se séparer.

Mme CLAIRFAIT.

Et les enfants?

Mme DUVERNOIS.

Ils savent très-mauvais gré à leur mère, elle est le

Digitized by Google

mépris de tous ceux qui la connoissent; et ceux qui lui ont aidé à se ruiner ne la regardent pas.

Mme CLAIRFAIT.

Voilà une grande ingratitude.

Mme DUVERNOIS.

C'est un triste personnage d'avoir à s'en plaindre; je m'en vais voir ces malheureux, ils me font pitié.

SCÈNE QUATRIÈME.

SUZANNE.

Où étois-tu cachée, je te cherche depuis ce matin?

JUSTINE.

Que me veux-tu?

SUZANNE.

Aller avec toi si tu pouvois m'y faire entrer.

JUSTINE.

Tu t'ennuierois chez nous, il n'y a ni bruit, ni tintamarre.

SUZANNE.

Sais-tu déjà ce qui nous est arrivé?

JUSTINE.

Si je le sais! on en parle tout haut dans les rues, et ta maîtresse est la fable du monde.

SUZANNE.

On a bien raison, je n'ai jamais vu une femme si insensée. Je voudrois qu'elle fût bien loin; voilà mes plus belles années perdues.

Digitized by Google

JUSTINE.

Ne t'a-t-elle pas payée ?

SUZANNE.

Payée! elle n'a pas le sou, la pauvre misérable!

JUSTINE.

Mais tu t'es bien divertie, et tu avois le bel air! Conte-moi, je t'en prie, comment on s'est ruiné en si peu de temps.

SUZANNE.

Ma maîtresse ne pensoit jamais à ses affaires; elle donnoit à toute dépense, elle ne comptoit jamais; elle jouoit son argent comptant, et achetoit à crédit; elle dormoit jusqu'à midi, et veilloit toute la nuit. Nous faisions tout ce que nous voulions; chacun tiroit de son côté; grande chère et volée par les domestiques.

JUSTINE.

Mais faisoit-elle comme cela dès qu'elle fut mariée?

SUZANNE.

On dit que non, que petit à petit elle en est venue là; elle aimoit l'ajustement et le plaisir; une femme sans courage qui ne vouloit point se donner de la peine!

JUSTINE.

La voilà bien, elle s'en repentira à loisir.

SUZANNE.

Prends pitié de moi, elle deviendra ce qu'elle pourra.

JUSTINE.

Quoi! tu ne l'aimes point?

Digitized by Google

SUZANNE.

Le moyen d'aimer une folle ! je tâchois de m'en divertir, mais dans le fond je ne pouvois la souffrir.

JUSTINE.

Viens voir ma maîtresse pour juger de la différencē qu'il y a de femme à femme.

Les femmes font et défont les maisons.

Digitized by Google

PROVERBE III.

TANT VAUT L'HOMME, TANT VAUT LA TERRE.

PERSONNAGES:

M. DE SAINT-DIDIER, M. DE SOMBREUIL,	gentilshommes.
CONSTANCE, ADÉLAIDE,	demoiselles sans fortune.
LA ROCHE, GERMAIN,	sergents recruteurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE SOMBREUIL.

Soyez le bien venu, monsieur; il y a longtemps que j'avois envie d'avoir l'honneur de vous voir.

M. DE SAINT-DIDIER.

Je ne le désirois pas moins; mais j'ai tant d'affaires chez moi, que je ne puis guère quitter.

M. DE SOMBREUIL.

Pour moi, je n'ai point d'affaires; j'ai abandonné mon bien, parce qu'il ne me rapportoit que très-peu de chose. Que pouvez-vous faire du vôtre qui vaut encore moins que le mien?

M. DE SAINT-DIDIER.

Je le fais valoir avec de la peine et du soin; mais il me suffit pour ma subsistance et celle de toute ma famille.

Digitized by Google

M. DE SOMBREUIL.

Ce que vous dites n'est pas possible ; je connois ce que vous avez, vous ne sauriez aller au bout de l'année.

M. DE SAINT-DIDIER.

Je vous surprendrois donc bien, si je vous faisois voir que j'en ai de reste, que j'envoie de l'argent à mon fils à l'armée, et que je pourrois bien marier ma fille aînée !

M. DE SOMBREUIL.

Vous avez donc la pierre philosophale?

M. DE SAINT-DIDIER.

Je ne l'ai point, mais je travaille : je me lève matin, je me couche tard, nous sommes sobres, et trouvons moins de honte à ne manger quelquefois que du pain et des légumes que d'être à charge à nos amis, ou d'aller mendier du secours.

M. DE SOMBREUIL.

Un homme de votre condition vivre de légumes ?

M. DE SAINT-DIDIER.

Nous n'en vivons pas toujours, et nous faisons quelquefois très-bonne chère par le gibier que je tue et par notre basse-cour ; mais si nous pouvions vendre ce que nous mangeons, nous le ferions volontiers, ne comptant point pour un malheur de vivre de pain ; mon bonheur est d'avoir une famille qui pense comme moi.

M. DE SOMBREUIL.

Où trouvez-vous de l'argent pour habiller vos enfants ?

Digitized by Google

M. DE SAINT-DIDIER.

Ma femme et mes filles filent la toile et l'étoffe dont nous avons besoin.

M. DE SOMBREUIL.

Vous les élevez donc en servantes? Ont-elles oublié leur naissance?

M. DE SAINT-DIDIER.

Elles s'en souviennent pour ne faire jamais de bassesses, pour s'élever par leur courage au-dessus de leur fortune; et ces personnes qui ne sont vêtues que de la toison de leurs moutons, ont assez de générosité pour être ravies que le profit de leurs épargnes soit employé pour celui de la famille qui en a le plus besoin.

M. DE SOMBREUIL.

J'ai été contraint de retirer mes enfants du service du Roi; nous cherchons les uns et les autres à nous donner à quelque particulier; en attendant, tout nous manque.

M. DE SAINT-DIDIER.

Je vous plains du parti que vous prenez.

SCÈNE DEUXIÈME.

CONSTANCE.

Quel plaisir de vous retrouver après une si longue séparation, ma chère sœur!

ADÉLAÏDE.

Il est est bien grand pour moi; mais vous me paroissez en mauvais état?

Digitized by Google

CONSTANCE.

Vous n'êtes pas de même, ce me semble; quel bonheur avez-vous trouvé?

ADÉLAÏDE.

Quand la perte de nos biens nous sépara, je songeai promptement à ce que je pouvois faire pour ne pas tomber dans la nécessité; je pris courage, je me mis dans une chambre et j'attirai de petites filles chez moi; je m'appliquai à leur montrer tout ce qu'on m'avoit appris dans ma jeunesse. Les parents en furent satisfajts, et il y eut de l'empressement à m'en donner. Ce travail me fournit abondamment de quoi vivre; je pris un plus grand logement, et je continue dans cet emploi, le trouvant également bon pour ma fortune et pour mon salut.

CONSTANCE.

Je vous admire! mais je n'aurois jamais la force d'en faire autant, et j'aime mieux manger en repos ce que je puis trouver dans la charité de ceux qui ne connoissent pas ma misère. Voilà tout ce que j'ai fait depuis que je vous ai quittée.

ADÉLAÏDE.

Quoi! vous ne voudriez pas venir partager mon travail et mon bien?

CONSTANCE.

Non, je ne saurois rien faire.

ADÉLAÏDE.

Ce malheur est plus grand que la misère. J'admirois l'autre jour deux jeunes garçons de notre quartier : l'un est né bien fait, l'autre estropié à n'avoir que les bras de libres, et tous deux dans une ex-

Digitized by Google

trême nécessité; celui qui est sain demande l'aumône, et l'estropié gagne par son travail de quoi subsister et de quoi nourrir un autre misérable, qui lui rend les services dont il a besoin.

CONSTANCE.

Je n'ai jamais pu comprendre qu'on pût vivre de son travail, et j'aime mieux mourir à l'hôpital.

SCÈNE TROISIÈME.

LA ROCHE.

Bonjour, camarade; que viens-tu chercher en province?

GERMAIN.

Je viens faire une recrue, mais je n'en peux venir à bout, et je m'en vais tout quitter, ne pouvant soutenir la peine qu'il y a dans le service; en avez-vous fait autant?

LA ROCHE.

Quitter le service? moi! Je prétends faire une grande fortune ou mourir en chemin.

GERMAIN.

Comment pouvez-vous subsister? Vous voilà sans plumes, sans rubans, sans cravate; avez-vous tout vendu pour vivre? Pour moi, j'en suis là, le vin est cher, il est impossible de vivre de notre paye.

LA ROCHE.

Je n'ai rien vendu; n'ayant personne à voir ici, j'épargne tout ce que j'ai, je ne bois point de vin, je vis souvent de fromage; mais ma recrue est par-

Digitized by Google

tie, je vais la rejoindre dès que j'aurai vendu quelque arpent de vigne qui me reste, et j'espère paroître bientôt fort leste à la tête d'une très-belle compagnie.

GERMAIN.

Je me sens du courage pour les occasions; mais je n'ai point celui de me passer des choses nécessaires, j'en aurois de la honte.

LA ROCHE.

Il faut avoir en tout du courage, il n'y a rien de honteux que de mal faire.

Tant vaut l'homme, tant vaut la terre.

Digitized by Google

PROVERBE IV.

EN FORGEANT ON DEVIENT FORGERON.

PERSONNAGES:

Mme D'ALBERY. M. LEBRUN.
Mme LUCINDE. M. BRENIER.
Mme DECOUCY.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme D'ALBÉRY.

Vous souvenez-vous encore de Mme de Coucy?

Mme LUCINDE.

Oui, je m'en souviens fort bien et de toutes ses imbécillités.

Mme D'ALBÉRY.

Vous vous souvenez de l'étonnement de son mari, qui disoit qu'il avoit cru épouser une femme de vingt ans, et qu'il se trouvoit avec un enfant à qui il falloit apprendre les choses les plus communes.

Mme LUCINDE.

Je me souviens de tout; mais à quel propos voulez-vous m'en rafraîchir la mémoire?

Mme D'ALBÉRY.

C'est pour vous apprendre qu'elle est ici, et pour vous prier d'aller la voir.

Digitized by Google

Mme LUCINDE.

Elle ne saura pas me recevoir, et je ne ferai que l'embarrasser et l'ennuyer.

Mme D'ALBÉRY.

Vous ne ferez ni l'un ni l'autre, et je viendrai savoir ce qui se sera passé entre vous.

Mme LUCINDE.

Ce que vous me dites me fait penser qu'elle est pis que jamais, et que vous voulez vous en divertir.

Mme ALBÉRY.

Je vous prie de la voir, c'est tout ce que vous tirerez de moi.

Mme LUCINDE.

Je le ferai dès aujourd'hui, car vous excitez ma curiosité.

SCÈNE DEUXIÈME.

M. LEBRUN.

On dit que Mme de Coucy est arrivée ici ; en savez-vous quelque chose ?

Mme BRENIER.

Non ; quel intérêt y prenez-vous ?

M. LEBRUN.

Je vais avoir un procès avec elle.

Mme BRENIER.

Vous en sortirez bien, selon toutes les apparences, car j'ai ouï dire que son mari est toujours à la guerre, et pour elle je ne pense pas qu'elle sache se défendre.

Digitized by Google

M. LEBRUN.

Pourquoi?

Mme BRENIER.

C'est une fille nourrie dans un couvent jusqu'à vingt ans, et qui naturellement ne paroissoit pas avoir beaucoup d'intelligence.

M. LEBRUN.

Elle aura des gens d'affaires, et elle est en lieu de trouver conseil.

Mme BRENIER.

Quand on ne se mêle pas soi-même de ses affaires, elles ne vont pas bien.

M. LEBRUN.

Je tâcherai de profiter de son peu d'habileté.

SCÈNE TROISIÈME.

Mme LUCINDE.

Quoiqu'il y ait bien longtemps que je n'aie eu l'honneur de vous voir, je ne vous ai point oubliée, madame, et vous voyez comme je m'empresse dès que je vous ai sue ici.

Mme DE COUCY.

Je n'osois me flatter d'un pareil bonheur, madame, et j'étois bien résolue de vous prévenir, pour voir si vous vous souviendriez de moi; j'admire votre bonté de me venir chercher.

Mme LUCINDE.

Madame, votre mari est-il ici avec vous?

Digitized by Google

Mme DE COUCY.

Non, madame, il sert l'été et l'hiver, et à peine le vois-je quelques mois dans l'année.

Mme LUCINDE.

C'est donc vous qui gouvernez votre famille et vos affaires?

Mme DE COUCY.

Oui, madame, je fais ce qui m'est possible pour répondre à la confiance que mon mari a pour moi, en ne négligeant rien de tout ce qu'il a abandonné à ma conduite.

Mme LUCINDE.

Avez-vous beaucoup d'enfants?

Mme DE COUCY.

J'en ai trois, deux garçons et une fille.

Mme LUCINDE.

Je les crois bien petits.

Mme DE COUCY.

La fille est l'aînée : elle a près de huit ans; les garçons sont demeurés chez moi, et je n'ai ici que ma fille.

Mme LUCINDE.

C'est apparemment celle que vous aimez le mieux.

Mme DE COUCY.

Je les aime également; mais j'ai cru qu'il étoit plus raisonnable de ne pas laisser ma fille avec des valets.

Mme LUCINDE.

Vous en prenez soin vous-même?

Mme DE COUCY.

J'y suis obligée, madame, et je tâche de la faire

Digitized by Google

profiter mieux que je n'ai fait de l'éducation que j'ai eue.

Mme LUCINDE.

Elle sait donc mille choses?

Mme DE COUCY.

Je ne m'applique qu'à une seule, qui est de la rendre parfaite chrétienne; avec cela, elle sera bonne à tout.

Mme LUCINDE.

Quoi! vous en faites une dévote?

Mme DE COUCY.

Je fais de mon mieux pour lui inspirer une dévotion qui édifie tout le monde, et qui ne déplaise à personne.

Mme LUCINDE.

Elle est donc déjà sérieuse?

Mme DE COUCY.

Elle est fort sage, très-douce, et se porte sans peine à tout ce que je désire.

Mme LUCINDE.

Vous voyez bien, madame, que je ne puis vous quitter, et que je ne pense à m'en aller que par discrétion.

Mme DE COUCY.

C'est par bonté pour une personne que vous connoissez depuis longtemps.

SCÈNE QUATRIÈME.

M. LEBRUN.

J'ai su, madame, que vous étiez ici, et j'ai cru

Digitized by Google

devoir vous avertir moi-même que je ne puis me dispenser de plaider contre vous.

Mme DE COUCY.

Faut-il, madame, que je parle de mes affaires devant vous ?

Mme LUCINDE.

J'en serai ravie si je ne vous incommode point.

Mme DE COUCY.

J'avois déjà été informée, monsieur, de votre dessein ; mais je n'ai point voulu vous prévenir, et je n'ai qu'à vous remercier de l'honnêteté que vous me marquez en venant me le dire vous-même.

M. LEBRUN.

A qui faut-il que je m'adresse, dans les suites que cette affaire pourra avoir?

Mme DE COUCY.

A moi.

M. LEBRUN.

Quoi ! c'est vous qui vous mêlez d'un procès ?

Mme DE COUCY.

Et qui donc, monsieur, puisque mon mari est absent?

M. LEBRUN.

Savez-vous quelles sont mes prétentions ?

Mme DE COUCY.

Oui.

M. LEBRUN.

Je crois que vous ne les trouverez pas mal fondées.

Mme DE COUCY.

Nous ennuyons Mme Lucinde de les discuter de-

Digitized by Google

vant elle ; mais j'en ai assez vu pour ne pas douter que vous ne perdiez votre procès.

M. LEBRUN.

Je vois bien que j'ai affaire avec une plus forte partie que je ne le pensois ; je m'en vais tâcher de me bien défendre.

SCÈNE CINQUIÈME.

Mme LUCINDE.

Est-ce pour cette affaire, madame, que vous êtes venue à Paris ?

Mme DE COUCY.

Pour celle-là, et pour plusieurs autres que je voudrois finir avant que mon mari revienne ; il me fait espérer qu'il viendra m'y trouver à la fin de la campagne.

Mme LUCINDE.

Vous êtes bien à plaindre d'être si peu avec lui !

Mme DE COUCY.

Son absence est le seul chagrin de ma vie ; mais il faut savoir le supporter pour son avancement dans le monde.

Mme LUCINDE.

Voici M. d'Albéry qui paroît, et qui veut renouveler son ancienne connoissance.

SCÈNE SIXIÈME.

M. D'ALBÉRY.

M. Lebrun a su, madame, que j'étois connu de

Digitized by Google

vous, et il m'a chargé de tâcher de vous persuader d'accommoder le procès qu'il a contre vous.

Mme DE COUCY.

Vous serez bien fatiguée de mes affaires, madame, cependant il me paroît que vous voulez que je les fasse devant vous.

Mme LUCINDE.

Il le faut bien, à moins que vous ne me chassiez; car il m'est impossible de sortir d'ici.

Mme DE COUCY.

Il ne tiendra qu'à vous, monsieur, d'être notre arbitre, et je vous remets mes intérêts entre les mains.

Mme LUCINDE.

Mais vous voyez bien qu'il ne parle d'accommodement que parce que son affaire est mauvaise.

Mme DE COUCY.

Il est vrai, madame, mais il en faut profiter; il me coûtera autant à plaider qu'à lui céder quelque chose, outre que ce qu'on peut finir avec douceur ne se doit jamais faire par violence.

M. D'ALBÉRY.

C'est donc tout de bon, madame, que vous voulez que je me charge de cet arbitrage?

Mme DE COUCY.

Oui, monsieur, je vous en donne ma parole, et je vous la garderai comme si j'étois un homme.

M. D'ALBÉRY.

Il n'y en a point que j'estime autant que vous, et je suis si charmé de votre mérite que je ne songe

Digitized by Google

plus qu'à m'approcher de vous; je crois pouvoir m'expliquer devant Mme Lucinde.

Mme DE COUCY.

Vous le pouvez, monsieur, elle ne nous doit pas être suspecte.

M. D'ALBÉRY.

Je vous demande Mlle votre fille pour mon fils unique.

Mme DE COUCY.

Je connois l'avantage qu'il y auroit pour elle et pour toute notre famille, mais ne savez-vous pas qu'elle n'a que huit ans?

M. D'ALBÉRY.

Je le sais, madame, mais nous pourrions les accorder, et attendre qu'ils fussent en âge.

Mme DE COUCY.

A quoi servent ces engagements? Si votre bonne volonté pour elle continue, nous ne vous la refuserons pas, et si elle change, je ne voudrois pas me servir de vos promesses pour vous faire faire ce mariage malgré vous.

M. D'ALBÉRY.

On ne peut résister à vos raisons; je m'en vais trouver M. Lebrun, pour avoir le plaisir de travailler pour vous.

Mme LUCINDE.

Je suis si étonnée de tout ce que j'entends, que je crois rêver. Quoi! madame, vous êtes en tout la plus habile femme du monde et la plus raisonnable!

Mme DE COUCY.

Ne craignez pas, madame, de me dire que je ne

Digitized by Google

l'ai pas toujours été; je ne le suis encore guère, mais la nécessité de se mêler de tout dans la famille apprend bien des choses.

Mme LUCINDE.

Vous pourriez entendre sans peine ce qu'on vous diroit du temps passé; mais j'aime bien mieux savoir, si vous voulez me le dire, comment vous avez fait pour devenir ce que vous êtes.

Mme DE COUCY.

L'envie de plaire à mon mari, d'être estimée de lui, et de m'acquérir de la réputation, me fit bientôt sentir que je n'y parviendrois pas sans peine; j'implorai le secours de Dieu, je travaillai, j'essuyai quelques confusions sur mon extrême ignorance, mais je ne me rebutai point; je renonçai aux plaisirs, je me donnai tout entière à mes devoirs; je souffris plus qu'une autre par le peu de facilité naturelle que j'avois; mais je m'en trouve bien récompensée, madame, par l'estime que vous me témoignez.

En forgeant on devient forgeron.

Digitized by Google

PROVERBE V[1].

TOUJOURS PÊCHE QUI EN PREND UN.

PERSONNAGES :

Mme DUCEAUX, dame de province.
Mlles DESJARDINS, DESVIGNES, DUTEIL, DUBREUIL, DENNEVILLE, } amies.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DUCEAUX.

Je suis étonnée de la grandeur de Paris, et quoique j'en eusse ouï dire, je ne laisse pas d'en être surprise.

Mlle DESJARDINS.

On dit qu'il n'y a rien dans le monde qui en ap-

[1] Ce Proverbe et les six qui suivent étaient destinés aux demoiselles de la classe *bleue*. Pour des personnes qui avaient de dix-sept à vingt ans, ils ne présentent qu'une instruction peu étendue et peu élevée, encore bien que leur utilité morale et pratique soit incontestable. Mais il ne faut pas oublier que les Proverbes étaient surtout des exercices et des amusements, où les demoiselles apprenaient à bien parler, à bien prononcer, à se tenir en public, etc. Enfin ils ont une importance très-réelle pour l'étude des mœurs de l'époque, de l'œuvre de Mme de Maintenon, de son esprit et de son caractère.

Digitized by Google

proche, et tous ceux qui ont le plus voyagé en conviennent.

Mme DUCEAUX.

Quelque beau qu'il soit, je regrette souvent ma province et les personnes que j'y ai laissées.

Mlle DESJARDINS.

Il ne tiendra qu'à vous de faire des connoissances ici; vous pourrez choisir, car il y en a de toutes façons.

Mme DUCEAUX.

Je n'affecterai ni de voir personne, ni de voir beaucoup de monde; vous n'êtes pas sans amies, et, selon toutes les apparences, vos connoissances seront les miennes.

Mlle DESJARDINS.

J'en ai plusieurs; mais je suis sujette aux amies qui ont des entêtements; je voudrois les leur ôter, et je ne puis en venir à bout.

Mme DUCEAUX.

Sont-ce de jeunes personnes?

Mlle DESJARDINS.

Toutes jeunes, pleines d'esprit, et d'ailleurs fort aimables.

Mme DUCEAUX.

Voilà ce qu'il me faut, car j'aime les jeunes personnes, et je voudrois leur faire entendre raison.

Mlle DESJARDINS.

Vous me paroissez toute propre à l'inspirer.

Mme DUCEAUX.

J'ai un grand zèle là-dessus, et j'étois fort environnée de jeunesse dans ma province.

Digitized by Google

Mlle DESJARDINS.

Vous verrez, madame, que j'ai de quoi exercer votre zèle; mais il faut vous laisser en repos, et songer à vos affaires.

Mme DUCEAUX.

Je n'ai pas tant de goût pour les procès que pour prêcher la raison aux jeunes personnes, et j'espère que vous et vos amies serez ma consolation quand j'aurai été solliciter mes juges.

Mlle DESJARDINS.

Je n'oublierai rien de tout ce qui me sera possible pour vous faire aimer Paris.

SCÈNE DEUXIÈME.

Mlle DESVIGNES.

Je n'ai jamais entendu dire tant de bien d'une personne que j'en entendis dire hier de cette Mme Duceaux qui arrive de la province.

Mlle DUTEIL.

Je ne la connois point; qu'est-ce donc que ce mérite nouveau qui fait tant de bruit?

Mlle DESVIGNES.

On dit que sa réputation est grande dans sa province; elle est venue ici pour un grand procès.

Mlle DUTEIL.

Ferez-vous connoissance avec elle?

Mlle DESVIGNES.

J'en ai bien envie, sur le portrait qu'on m'en fait.

Digitized by Google

Mlle DUTEIL.

Si vous en êtes contente, quand vous l'aurez vue, faites-moi part du plaisir qu'il y a de connoître une personne de ce mérite-là.

Mlle DESVIGNES.

Je n'y manquerai pas.

SCÈNE TROISIÈME.

Mlle DESJARDINS.

Je veux vous mener au premier jour chez Mme Duceaux, qui est une personne admirable.

Mlle DUBREUIL.

Est-elle divertissante? car c'est ce qu'il me faut.

Mlle DESJARDINS.

C'est la raison même.

Mlle DUBREUIL.

Ce n'est pas assez pour moi, je veux rire bien plus que raisonner.

Mlle DESJARDINS.

Elle est gaie.

Mlle DUBREUIL.

Allons-y donc tout à l'heure!

Mlle DESJARDINS.

Il faut prendre son temps.

Mlle DUBREUIL.

Il est toujours temps de rire, et puisqu'elle est gaie, je m'en vais la voir sans vous.

Digitized by Google

Mlle DESJARDINS.

Quoi! sans vous faire présenter? et vous lui direz qui vous êtes?

Mlle DUBREUIL.

Pourquoi non? je ne veux jamais remettre ce qui peut me faire plaisir.

SCÈNE QUATRIEME.

Mlle DESVIGNES.

J'ai vu Mme Duceaux; c'est une personne admirable.

Mlle DENNEVILLE.

En quoi consiste son mérite?

Mlle DESVIGNES.

En tout ce qui peut se trouver dans une femme accomplie.

Mlle DENNEVILLE.

C'est une provinciale qui n'a jamais vu la cour; à quoi lui servira son mérite? N'est-elle pas au désespoir de n'être pas à la cour?

Mlle DESVIGNES.

Elle paroît très-contente de son état; c'est une femme qui a de l'esprit, mais encore plus de raison; qui sait s'accommoder de tout; qui est pleine de bonté, de douceur; qui voudroit toujours faire du bien; qui fait aimer la vertu; qui joint une piété solide à une complaisance dans tout ce qui n'est point un mal, et qui a une humeur qui la fait aimer de tout le monde.

Digitized by Google

Mlle DENNEVILLE.

Voilà beaucoup de bien de perdu si elle ne fait connoître son mérite à la cour.

SCÈNE CINQUIÈME.

Mlle DUTEIL.

Cette dame de province, qui fait tant de bruit dans notre quartier, est-elle riche?

Mlle DESJARDINS.

Médiocrement, si j'en juge par son train et sa dépense; il ne paroît ni avarice ni désordre.

Mlle DUTEIL.

Vous croyez qu'elle ne pense pas à épargner et à amasser de l'argent?

Mlle DESJARDINS.

Je ne l'ai pas ouï dire.

Mlle DUTEIL.

Elle n'a donc point d'esprit ni de conduite? et je rabats beaucoup de son mérite.

Mlle DESJARDINS.

Je compte pourtant de vous faire faire connoissance avec elle, et je lui ai promis de lui amener toutes mes amies.

Mlle DUTEIL.

J'irai quand vous voudrez.

Digitized by Google

Mlle DESJARDINS.

Je vous y donne rendez-vous demain, à deux heures après midi.

Mlle DUTEIL.

Je n'y manquerai pas.

SCÈNE SIXIÈME.

Mme DUCEAUX.

Je m'ennuyois déjà de n'avoir point l'honneur de vous voir, mademoiselle, et on est bientôt accoutumée à vous, jusqu'au point de ne pouvoir s'en passer.

Mlle DESJARDINS.

Je serois bien heureuse que vous fussiez ainsi pour moi; car la discrétion est la seule raison qui m'a empêchée de venir plus tôt.

Mme DUCEAUX.

Voici une journée de repos; on ne va point au Palais.

Mlle DESJARDINS.

Je l'ai su, et j'ai pris ce jour-là pour vous présenter mes amies.

Mme DUCEAUX.

Je serai ravie de les voir.

Mlle DESJARDINS.

J'espère que vous en convertirez quelques-unes.

Mme DUCEAUX.

J'y ferai tous mes efforts, car je hais les entêtements; ils sont très-opposés à la raison.

Digitized by Google

Mlle DESJARDINS.

Voici Mlle Desvignes que je vous présente; c'est la plus ponctuelle au rendez-vous que je leur ai donné.

SCÈNE SEPTIÈME.

Mlle DESVIGNES.

Mlle Dubreuil me suit de près.

Mlle DESJARDINS.

La voilà, madame.

SCÈNE HUITIÈME.

Mlle DUBREUIL.

J'étois déjà venue ici de mon chef, madame, mais je ne vous trouvai pas.

Mme DUCEAUX.

Je suis bien fâchée, mademoiselle, que vous ayez pris cette peine sans que j'en aie profité.

Mlle DESJARDINS.

Vous ne vous plaindrez pas, madame, que mes amies ne soient empressées pour vous; voici Mlle Duteil, et celle-ci Mlle Denneville.

Mme DUCEAUX.

Autant que j'en puis juger, mademoiselle, vous choisissez bien vos amies.

Mlle DUBREUIL.

A quoi nous divertirons-nous?

Digitized by Google

Mme DUCEAUX.

A la conversation, qui ne doit pas être ennuyeuse en une telle compagnie.

Mlle DESJARDINS.

Mlle Dubreuil aime à se divertir.

Mlle DUBREUIL.

J'en conviens, et je crois que j'ai raison.

Mme DUCEAUX.

En quoi, mademoiselle, mettez-vous votre plaisir?

Mlle DUBREUIL.

A ne rien refuser de ce qui peut m'en faire.

Mme DUCEAUX.

Cette passion deviendra votre supplice.

Mlle DUBREUIL.

Pourquoi?

Mme DUCEAUX.

N'avez-vous pas expérimenté vous-même que les plaisirs ne répondent jamais à l'idée qu'on s'en est faite, et qu'on ne se divertit guère les jours qu'on a destinés à son plaisir?

Mlle DUBREUIL.

C'est vrai; mais j'espère toujours qu'à force de chercher j'en trouverai davantage.

Mme DUCEAUX.

Vous l'espérez en vain, vous ne serez jamais contente.

Mlle DUBREUIL.

D'où vient?

Mme DUCEAUX.

C'est que notre cœur est fait pour quelque chose

Digitized by Google

de plus grand que ce que vous vous proposez; tout ce qui est moins que Dieu ne peut le remplir.

Mlle DUBREUIL.

Ces réflexions sont trop sérieuses pour une personne de mon âge et de mon humeur.

Mlle DUTEIL.

Je suis ennemie des plaisirs, parce qu'ils sont d'une grande dépense.

Mlle DESJARDINS.

Mlle Duteil vous montre son foible en attaquant celui de Mlle Dubreuil.

Mme DUCEAUX.

Quoi! Mlle Duteil aime autant l'argent que Mlle Dubreuil aime les plaisirs?

Mlle DUTEIL.

Il est vrai que je fais consister le bonheur dans les richesses.

Mme DUCEAUX.

Cette passion vous rendra malheureuse.

Mlle DUTEIL.

J'espère qu'elle fera mon bonheur.

Mme DUCEAUX.

Vous dites cela pour vous divertir, et pour nous faire disputer; car il n'est pas possible que vous le pensiez.

Mlle DUTEIL.

Quoi! vous trouvez étrange que j'aime ce qui fait l'objet des désirs de tout le monde?

Mlle DENNEVILLE.

L'usage de l'argent est agréable, surtout quand on en peut donner.

Digitized by Google

Mlle DUTEIL.

Voilà ce que je ne comprends pas, et j'aurois une grande peine à m'en défaire.

Mlle DENNEVILLE.

Vous ne comprenez pas le plaisir d'en faire aux autres?

Mlle DUTEIL.

J'en connois un plus grand, qui est celui de le garder et de l'augmenter tous les jours.

Mme DUCEAUX.

Voilà un triste défaut.

Mlle DUTEIL.

Il n'y a là ni tristesse ni défaut; rien n'est si sage que d'amasser de l'argent, rien n'est si sage que d'en avoir beaucoup.

Mme DUCEAUX.

A quoi vous sert-il si vous n'en usez point?

Mlle DUTEIL.

Le plaisir est de le garder, de le voir, de le compter, de l'augmenter, et de penser qu'avec ce secours rien ne peut manquer.

Mme DUCEAUX.

Mais vous manquez de tout pour le garder.

Mlle DUTEIL.

Je ne souffre point de cette privation; car la joie de ne le pas dépenser me console de tout.

Mlle DESJARDINS.

Quoi! lorsque vous avez froid, vous aimez mieux ne pas vous chauffer que d'acheter du bois?

Mlle DUTEIL.

Sans doute.

Digitized by Google

Mme DUCEAUX.

Vous passerez votre vie dans la souffrance, et laisserez de l'argent à des gens qui se moqueront de vous.

Mlle DESJARDINS A Mme DUCEAUX.

Je vois bien, madame, que vous ne guérirez pas Mlle Duteil; peut-être réussiriez-vous mieux à traiter la passion que Mlle Desvignes a pour les livres.

Mlle DESVIGNES.

Ce plaisir est innocent.

Mme DUCEAUX.

Il est bien sérieux et bien inutile.

Mlle DESVIGNES.

Comment pouvez-vous le croire inutile?

Mlle DESJARDINS.

C'est qu'il n'est utile ni au bien général, ni à la société particulière.

Mme DUCEAUX.

Non-seulement le goût de la lecture est inutile; mais il est souvent dangereux.

Mlle DESVIGNES.

Vous croyez donc que je lis de mauvais livres?

Mme DUCEAUX.

Les lectures les plus innocentes excitent au moins la curiosité.

Mlle DESVIGNES.

Ne comptez-vous pour rien de savoir?

Mme DUCEAUX.

Non, si ce savoir ne fait notre salut ou notre bonheur.

Digitized by Google

Mlle DESVIGNES.

J'aurai le plaisir d'être savante.

Mme DUCEAUX.

La science est si peu le partage de notre sexe, que lorsque l'on veut louer une femme qui en a, on dit qu'elle cache si bien ce qu'elle sait, qu'on ne s'en aperçoit jamais; n'est-ce pas un travail bien inutile que celui qui nous donne un talent qu'il faut tenir caché?

Mlle DESJARDINS.

Pour une première fois, voilà très-agréablement disputer; mais Mlle Denneville a besoin de vous, madame, sur son entêtement pour la cour.

Mme DUCEAUX.

Je me trouverois bien heureuse si je pouvois lui persuader qu'elle n'y trouvera rien moins que son bonheur.

Mlle DENNEVILLE.

Je n'en crois pas un si grand sur la terre que celui des courtisans.

Mme DUCEAUX.

Vous l'ont-ils dit?

Mme DENNEVILLE.

Non, mais je vois leur grandeur; ils sont avec le Roi et tous les grands; ils habitent des palais et sont enviés de tout le monde.

Mme DUCEAUX.

Ils feroient plus de pitié que d'envie, si on connoissoit à fond leur état.

Mlle DENNEVILLE.

Que peuvent-ils souffrir?

Digitized by Google

Mme DUCEAUX.

Une contrainte continuelle que l'on peut appeler une dure servitude.

Mlle DENNEVILLE.

En quoi consiste-t-elle?

Mme DUCEAUX.

Dans la nécessité de se déguiser toujours, de paroître triste, si les princes le sont, quoiqu'on ne le soit pas; de marquer de la joie si cela leur convient, quoiqu'on soit pénétré de chagrin, de s'ennuyer toujours, parce qu'on ne fait jamais sa volonté, de parler contre ses sentiments pour s'accommoder aux leurs, d'entrer dans toutes leurs passions, de sacrifier son repos, sa santé, et souvent sa conscience.

Mlle DENNEVILLE.

Rien n'est si triste que le portrait que vous me faites de la cour.

Mme DUCEAUX.

Il est encore flatté, et je ne crois pas une plus malheureuse vie que celle de la cour, surtout pour les personnes droites, sincères; le salut y est difficile et la tranquillité impossible.

Mlle DENNEVILLE.

Je me rends; car je veux me sauver, et vivre en paix.

Toujours pêche qui en prend un.

Digitized by Google

PROVERBE VI[1].

FERMER L'ÉCURIE QUAND LES CHEVAUX SONT PRIS.

PERSONNAGES :

Mme DE ROMILLY.
Mlle DE ROMILLY.
Mme DUPUIS, gouvernante.
M. D'AVRANCHES, } gentilshommes.
M. DUCLUSEAU, }
LA VIOLETTE, laquais de Mme de Romilly.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE ROMILLY.

On m'assure que je puis vous confier l'éducation de ma fille; vous sentez-vous capable du soin qu'il en faut prendre, et de l'assiduité qu'il faudra avoir auprès d'elle?

Mme DUPUIS.

Je n'ai nulle capacité, madame, mais de l'assiduité, je puis vous en répondre, puisqu'elle dépend de moi.

Mme DE ROMILLY.

Ne comptez pas sur moi pour vous aider, car j'ai tant d'affaires que je ne saurois m'occuper d'elle.

[1] Pour la classe *bleue*.

Digitized by Google

Mme DUPUIS.

Je vous rendrai compte de temps en temps de sa conduite et de la mienne.

Mme DE ROMILLY.

Venez le plus tôt que vous pourrez; ma fille est d'un âge trop dangereux pour la laisser sur sa bonne foi.

Mme DUPUIS.

Voulez-vous qu'elle soit toujours enfermée, et qu'on la traite durement?

Mme DE ROMILLY.

Non; donnez-lui toute la liberté que vous croirez pouvoir lui accorder sans danger, et ne la rendez pas malheureuse.

Mme DUPUIS.

Je me conformerai en tout, madame, à vos intentions.

SCÈNE DEUXIÈME.

Mme DE ROMILLY.

Je vais vous donner une gouvernante, ma fille, qui m'a paru fort raisonnable.

Mlle DE ROMILLY.

Elle ne m'est pas nécessaire; et je ne vois pas pourquoi vous vous défiez de moi.

Mme DE ROMILLY.

Je ne me défie point; mais il seroit de mauvaise grâce que vous allassiez seule, et vous devez être ravie des soins que je prends de vous.

Digitized by Google

Mlle DE ROMILLY.

Je le serois, si vous aviez assez bonne opinion de moi pour me confier ma propre conduite.

Mme DE ROMILLY.

Vous ne savez pas ce que vous demandez ; la bienséance ne permet pas de laisser une fille sur sa bonne foi.

Mlle DE ROMILLY (*à part*).

Si la gouvernante me fait de la peine, je la lui rendrai bien.

Mme DE ROMILLY.

Que dites-vous entre vos dents?

Mlle DE ROMILLY.

Que je n'ai qu'à obéir.

SCÈNE TROISIÈME.

M. D'AVRANCHES.

Mlle de Romilly devient grande ; elle est très-riche, je suis bien tenté de l'enlever.

M. DUCLUSEAU.

Vous hasarderez votre vie ; vous savez la sévérité des lois pour ce crime-là[1].

M. D'AVRANCHES.

Elle n'a point de père ; on apaisera la mère assez aisément. Je lui vois peu de parents.

M. DUCLUSEAU.

Pourquoi ne songez-vous point plutôt à la persua-

[1] Le rapt était puni de mort. L'enlèvement de riches héritières n'était pas à cette époque un crime très-rare.

Digitized by Google

der qu'à l'enlever? Si elle vous veut épouser, l'affaire sera bien moins difficile pour vous.

M. D'AVRANCHES.

Vous avez raison; mais comment la persuader? On ne peut l'aborder.

M. DUCLUSEAU.

Il faut gagner quelque domestique.

M. D'AVRANCHES.

Ce sera difficile, et on vient de lui donner tout nouvellement une gouvernante fort appliquée, et que que l'on dit incorruptible.

M. DUCLUSEAU.

Laissez-moi faire, je n'oublierai rien pour que vous l'épousiez sans l'enlever.

SCÈNE QUATRIÈME.

Mme DUPUIS.

Je vous trouve bien familier avec votre maîtresse, vous lui parlez librement; contentez-vous de la servir, ou je vous ferai chasser.

LA VIOLETTE.

On ne chasse que les chiens. Voyez un peu madame la gouvernante, qui ne fait que d'entrer chez nous, et qui veut ôter les domestiques!

Mme DUPUIS.

Vous êtes un insolent! je m'en plaindrai à Madame.

LA VIOLETTE.

Et à Monsieur aussi, si vous voulez. Les vieilles

Digitized by Google

sont au monde pour faire enrager la jeunesse! Je suis tenté de lui casser la tête.

SCÈNE CINQUIÈME.

M. DUCLUSEAU.

Tu me parois en colère, La Violette? Qui est-ce qui te fâche? je t'offre mon service.

LA VIOLETTE.

Je n'ai pas l'honneur de vous connoître, monsieur.

M. DUCLUSEAU.

Et moi, je te connois bien par tout ce qu'on m'a dit de toi, et si tu cherchois condition, je t'offrirois la mienne.

LA VIOLETTE.

Il faudra peut-être bien en venir là, car nous avons une vieille qui fera déserter la maison; mais j'aime ma maîtresse.

M. DUCLUSEAU.

On dit qu'elle est bien aimable.

LA VIOLETTE.

Oh! monsieur; c'est la meilleure personne du monde, qui n'aime qu'à rire, qui est libre avec nous comme si nous étions autant qu'elle.

M. DUCLUSEAU.

Tu lui parles quand tu veux?

LA VIOLETTE.

Oui assurément; elle a une maudite gouvernante

Digitized by Google

qui veut nous en empêcher, mais nous savons bien la tromper.

M. DUCLUSEAU.

Comment fais-tu?

LA VIOLETTE.

J'y vais le matin, dans le temps que la vieille, qui croit qu'elle dort, va à la messe dire toutes ses patenôtres.

M. DUCLUSEAU.

Si tu voulois me faire le plaisir de lui rendre une lettre, je te donnerois dix pistoles.

LA VIOLETTE.

Je suis fidèle, monsieur.

M. DUCLUSEAU.

Je n'en doute pas; mais cette lettre ne lui fera pas de mal, et tu ne feras pas une infidélité.

LA VIOLETTE.

En effet, quel mal lui fera une lettre? et j'aurai dix louis.

M. DUCLUSEAU.

Je n'en demeurerai pas là.

LA VIOLETTE.

Je suis à vous, monsieur, pour tout ce qu'il vous plaira.

SCÈNE SIXIÈME.

Mme DUPUIS.

Je ne puis répondre de mademoiselle votre fille, madame, tant qu'elle aura La Violette pour laquais.

Digitized by Google

Mme DE ROMILLY.

Pourquoi? c'est un bon garçon, qui est de mes terres; je ne veux point le chasser.

Mme DUPUIS.

Il est trop familier avec elle, il entre partout; je le trouve quelquefois dans sa chambre avant qu'elle ne soit éveillée.

Mme DE ROMILLY.

Il l'a vue naître, et je vous assure qu'il n'y entend pas finesse.

Mme DUPUIS.

Je suis pourtant avertie qu'il sort souvent, qu'il a de l'argent, et qu'il a des conversations avec des gens qui rôdent autour de la maison.

Mme DE ROMILLY.

Vous vous alarmez de tout, et je vous réponds que La Violette est un innocent; soyez en repos sur ma parole.

SCÈNE SEPTIÈME.

Mme GERMEUIL.

Je m'intéresse trop à ce qui vous touche, pour ne pas vous avertir qu'on dit que M. d'Avranches a des desseins sur votre fille, et qu'il est souvent avec un de ses amis autour de votre maison.

Mme DE ROMILLY.

Vous m'obligez sensiblement de me donner cet avis; j'en profiterai au plus tôt, et j'en aurai une éternelle reconnaissance.

Digitized by Google

Mme GERMEUIL.

Il n'y a rien si difficile que de garder une fille.

Mme DE ROMILLY.

Vous m'avez donné une si grande inquiétude, qu'il faut que je vous quitte pour aller parler à la gouvernante de ma fille.

Mme GERMEUIL.

La voici qui vient bien à propos.

SCÈNE HUITIÈME.

Mme DUPUIS *accourant, effrayée.*

Ah! madame....

Mme DE ROMILLY *l'interrompant.*

Écoutez-moi, je vous prie, sans m'interrompre; j'entendrai une autre fois vos plaintes. Je veux que vous chassiez La Violette, que ma fille ne sorte plus du tout, qu'elle couche dans ma chambre, et qu'elle ne soit jamais sans vous ou moi; ôtez-lui son écritoire, cherchons-lui une chambre qui n'ait point de vue sur le dehors.

Mme DUPUIS.

Madame....

Mme DE ROMILLY.

Avez-vous le courage de me parler d'autre chose, dans l'inquiétude où vous me voyez? Prenons toutes sortes de précautions pour la bien garder.

Mme DUPUIS.

Eh! madame, quelles précautions! elle est enlevée!

Fermer l'écurie quand les chevaux sont pris.

Digitized by Google

PROVERBE VII[1].

OU LA CHÈVRE EST LIÉE IL FAUT QU'ELLE BROUTE.

PERSONNAGES :

Mme DE NEUFCHATEL.	JASMIN.
Mme DE MERCOUR.	LAFLEUR.
—	—
Mme DE FLORVAL.	PÉTRONILLE.
Mme DE CHOIN.	

SCÈNE PREMIERE.

Mme DE NEUFCHATEL.

Je viens me réjouir avec vous, madame, de l'établissement que vous prenez; je désire de tout mon cœur qu'il soit heureux.

Mme DE MERCOUR.

J'ai lieu de l'espérer; j'épouse un homme riche, et je suis résolue de jouir de tous les plaisirs de la vie.

Mme DE NEUFCHATEL.

Vous êtes trop sage pour n'avoir point d'autres vues en vous mariant, et on est toujours trompé quand on compte sur tant de plaisirs.

Mme DE MERCOUR.

Pourquoi serois-je trompée? Je serai riche et li-

[1] Pour la classe *bleue*.

Digitized by Google

bre, je suis jeune et gaie, voilà tout ce qu'il faut pour passer une heureuse vie.

Mme DE NEUFCHATEL.

Vous seriez la seule qui auriez trouvé ce secret; il n'y a point de bonheur parfait sur la terre.

Mme DE MERCOUR.

Je ne m'attendois pas, madame, à un sermon, il est peu à propos dans un temps de joie.

Mme DE NEUFCHATEL.

Je croyois la religion et la raison propres pour tous les temps; mais je vous importune, madame, et je prends congé de vous.

SCÈNE DEUXIÈME.

LAFLEUR.

Ta maîtresse épouse mon maître! qu'elle me fait pitié!

JASMIN.

Pitié! nous comptons que nous allons être les gens du monde les plus heureux.

LAFLEUR.

Tu m'en diras des nouvelles avant qu'il soit trois mois. Cependant allons au cabaret.

JASMIN.

Allons, j'en ferai les frais dans l'espérance que tu me les rendras au double.

LAFLEUR.

Alors comme alors, allons toujours boire.

Digitized by Google

SCÈNE TROISIÈME.

Mme DE FLORVAL.

Qu'il y a longtemps que je désire ce moment, madame, et que j'ai de joie de vous avoir retrouvée !

Mme DE CHOIN.

Je n'en ai pas moins ; mais nous sommes entraînées par les occasions : je passe ma vie avec des gens qui ne me conviennent pas, et je ne vous vois point, vous que je préfère à toute autre.

Mme DE FLORVAL.

Vous me faites justice, car j'ai les mêmes sentiments pour vous ; mais dites-moi de vos nouvelles ; je voudrois savoir tout ce qui vous est arrivé, et tout ce qui doit vous arriver.

Mme DE CHOIN.

Ma fortune est médiocre, ma vie est assez languissante ; mais j'ai pris la résolution d'être religieuse, et j'entre dans un couvent au premier jour.

Mme DE FLORVAL.

Y a-t-il longtemps que vous y pensez ?

Mme DE CHOIN.

Il y a un mois.

Mme DE FLORVAL.

Un mois ! mais il faut des années pour s'assurer de la vocation.

Mme DE CHOIN.

Qu'est-ce que la vocation ?

Digitized by Google

Mme DE FLORVAL.

C'est d'être appelée, et que Dieu nous marque qu'il nous veut dans cette vocation.

Mme DE CHOIN.

Je n'ai point pensé à tout cela; je m'ennuie, je ne suis pas contente de ce que je fais; je serai seule et libre dans un couvent, et je n'aurai point à être occupée des autres, comme je le suis de ma famille; je veux chercher le repos.

Mme DE FLORVAL.

Ce ne sont pas là des motifs pour être religieuse; vous allez vous rendre malheureuse.

Mme DE CHOIN.

Ma raison et mon courage me soutiendront, si Dieu ne le fait pas.

Mme DE FLORVAL.

Si vous le cherchiez, il vous soutiendroit; mais vous ne cherchez que du repos.

Mme DE CHOIN.

Vous êtes trop dévote pour moi, je ne veux point de conseils dans une résolution prise.

SCÈNE QUATRIÈME.

PÉTRONILLE.

Je vous cherche partout, madame; venez au secours de ma maîtresse, elle est prête à se désespérer.

Mme DE NEUFCHATEL.

Quel malheur lui est-il arrivé?

Digitized by Google

PÉTRONILLE.

Tous les malheurs à la fois ; mais venez vite.

SCÈNE CINQUIÈME.

Mme DE MERCOUR.

Venez voir, madame, la plus malheureuse personne du monde.

Mme DE NEUFCHATEL.

L'état où je vous vois m'effraye.

Mme DE MERCOUR.

Il n'y a que vous qui puissiez me secourir.

Mme DE NEUFCHATEL.

Je le ferai en tout ce qui me sera possible.

Mme DE MERCOUR.

Il faut me séparer de mon mari.

Mme DE NEUFCHATEL.

Y consentira-t-il ?

Mme DE MERCOUR.

Non ; mais je ne puis vivre avec lui.

Mme DE NEUFCHATEL.

Ce que vous voulez est impossible.

Mme DE MERCOUR.

Comment ? je passerai ma vie avec lui ! Il me maltraite, il me laisse manquer de tout, il me renferme.

Mme DE NEUFCHATEL.

Il est le maître, et vous n'avez point d'autre parti à prendre qu'à vouloir ce qui lui plaira.

Mme DE MERCOUR.

Est-ce là ce que j'attendois de votre amitié ?

Digitized by Google

Mme DE NEUFCHATEL.

Votre mal est sans remède; vous avez fait un marché qui ne se peut rompre, et il n'y a personne qui puisse vous secourir.

SCÈNE SIXIÈME.

Mme DE FLORVAL.

Je viens voir, madame, comment vous vous trouvez après avoir exécuté une résolution qui me paroissoit bien légèrement prise.

Mme DE CHOIN.

Venez-vous, madame, m'insulter, et savez-vous déjà que je suis au désespoir?

Mme DE FLORVAL.

Je ne le savois pas; mais je n'en suis point surprise, et vous vous repentirez longtemps de ce que vous avez fait sur de si mauvais fondements.

Mme DE CHOIN.

Je ne prétends point m'en repentir longtemps, car je veux sortir, et il n'y a point d'extrémité où je me jette plutôt que de demeurer ici.

Mme DE FLORVAL.

Vous n'en pouvez sortir. Faites de nécessité vertu, rappelez toute votre raison.

Mme DE CHOIN.

Elle m'est inutile.

Mme DE FLORVAL.

Je vous l'avois bien dit; il falloit consulter Dieu, vous le trouveriez présentement.

Digitized by Google

Mme DE CHOIN.

Sont-ce là les consolations d'une amie, et ne me donnerez-vous quelque invention pour me tirer de l'état où je suis?

Mme DE FLORVAL.

Vous y êtes liée, il faut y demeurer, et ne pas ajouter le désespoir à vos autres malheurs.

SCÈNE SEPTIÈME.

LAFLEUR.

Qu'est-ce que je vois! N'est-ce pas Jasmin?

JASMIN.

Oui, c'est moi, qui m'en vais aux galères.

LAFLEUR.

Qu'as-tu donc fait?

JASMIN.

J'ai volé mon maître pour le punir de son avarice, et on m'a condamné. Aide-moi de ton crédit pour avoir ma grâce.

LAFLEUR.

Je n'ai point de crédit; prends patience, va-t'en ramer pour le service du Roi, tu n'as plus d'autre parti à prendre.

Où la chèvre est liée, il faut qu'elle broute.

Digitized by Google

PROVERBE VIII[1].

IL N'EST RIEN DE SI ORGUEILLEUX QU'UN GUEUX REVÊTU.

PERSONNAGES:

Mme MARTIN.
MÉLANIE, } demoiselles sans fortune.
ALPHONSINE, }
LAVERDURE, laquais.
UN PROCUREUR.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉLANIE.

Que j'ai de joie de vous revoir, après une si longue absence que je n'espérois plus me retrouver avec vous!

ALPHONSINE.

Il ne faut désespérer de rien, et j'avois toujours une certaine confiance au fond du cœur, qui me disoit que nous nous verrions encore.

[1] Pour la classe *bleue*. — Ce Proverbe renferme des détails piquants, mais son utilité morale me paraît fort douteuse; il semble en effet que ces traits d'esprit contre de ridicules parvenus pouvaient plutôt augmenter que diminuer les préjugés de naissance des demoiselles, et le mépris qu'elles avaient naturellement pour tout ce qui n'était pas de la noblesse.

Digitized by Google

MÉLANIE.

Votre fortune est-elle toujours mauvaise?

ALPHONSINE.

Elle l'est plus que jamais : j'ai perdu mon père, et avec lui le peu de bien que je pouvois avoir, et je viens à Paris pour servir.

MÉLANIE.

Voilà une grande conformité dans notre état; j'y suis pour la même intention, aimant mieux servir loin de mon pays qu'avec des gens de ma connoissance.

ALPHONSINE.

Je pense comme vous, et de plus les provinces sont trop misérables pour gagner quelque chose; on le peut plus aisément à Paris.

MÉLANIE.

Avez-vous quelque connoissance qui puisse vous chercher une condition?

ALPHONSINE.

Oui, j'ai une marraine qui connoît bien des gens, et qui a de la bonté pour moi.

MÉLANIE.

J'ai un procureur chez qui je loge, qui espère me placer. Adieu, je vous désire autant de bonheur qu'à moi-même.

ALPHONSINE.

Je serois ravie que nous trouvassions quelque chose de bon.

Digitized by Google

SCÈNE DEUXIÈME.

LE PROCUREUR.

On me promet une bonne place pour vous, mademoiselle; ce sont des gens fort riches, qui font grande dépense; ils sont un peu difficiles à servir, et veulent de grands respects.

MÉLANIE.

Il faut bien en avoir pour les maîtres, et je me soumettrai à tout.

LE PROCUREUR.

Ce sont des gens sans naissance, et qui ont fait une grande fortune.

MÉLANIE.

Ce n'est pas aux malheureux à choisir; je ferai de mon mieux pour les contenter.

LE PROCUREUR.

Vous voulez donc que je conclue avec eux?

MÉLANIE.

Vous m'obligerez, et j'espère que vous n'aurez point de reproche de vous être mêlé de moi.

SCÈNE TROISIÈME.

MÉLANIE.

Êtes-vous placée?

ALPHONSINE.

Oui, avec les plus honnêtes gens du monde.

MÉLANIE.

Vous en jugez bien vite; les commencements sont

Digitized by Google

presque toujours beaux, mais il n'en sera peut-être pas toujours de même.

ALPHONSINE.

J'avoue que je porte un peu vite mon jugement des gens chez qui je suis, et si je ne craignois que vous ne vous moquassiez de moi, je vous dirois que je répondrai qu'ils ne changeront pas.

MÉLANIE.

Sont-ce des personnes riches et puissantes?

ALPHONSINE.

Ce sont des gens d'une grande naissance et d'une assez petite fortune ; mais je préférerois leur vertu, leur douceur et la règle de leur conduite à tout ce que je pourrois trouver ailleurs. Mais c'est trop parler de ce qui me regarde ; êtes-vous dans quelque espérance ?

MÉLANIE.

On me doit mener au premier jour chez une dame fort riche.

ALPHONSINE.

Dieu veuille qu'elle joigne à ces avantages ceux que je compte pour beaucoup plus !

SCÈNE QUATRIÈME.

LE PROCUREUR.

Votre future maîtresse vous demande.

MÉLANIE.

Irai-je seule, ou si vous me mènerez vous-même ?

Digitized by Google

LE PROCUREUR.

Je ne le puis présentement; j'irai bientôt vous y trouver. Voilà un de ses laquais qui vous y suivra.

SCÈNE CINQUIÈME.

LAVERDURE.

Venez, mademoiselle, et gardez-vous bien de faire attendre ma maîtresse.

MÉLANIE.

Est-elle impatiente?

LAVERDURE.

Ce n'est pas par impatience; mais elle prétend que les personnes de qualité ne doivent jamais attendre.

MÉLANIE.

De quelle maison est-elle?

LAVERDURE.

Elle est de la rue de La Halle.

MÉLANIE.

Je ne demande pas où elle demeure, mais ce que c'est que son nom, sa maison, sa famille.

LAVERDURE.

Son nom est la petite Margot, fille de la grosse Margot, qui étoit la plus habile de Paris dans son métier.

MÉLANIE.

Ne raillez point, je vous prie, et instruisez-moi d'une maison où je vais demeurer.

LAVERDURE.

Vous allez venir chez nous?

Digitized by Google

MÉLANIE.

Je le crois, à moins que je ne déplaise à madame.

LAVERDURE.

Voici la vérité : notre dame est fille unique d'une harangère, qui a amassé beaucoup de bien ; elle en a hérité seule, ses frères et sœurs étant morts ; on l'a mariée à un laquais qui a fait sa fortune chez un traitant, et ces deux personnes ensemble sont très-riches, font grande dépense, et sont très-difficiles à servir. Mais voilà notre logis.

SCÈNE SIXIÈME.

Mme MARTIN.

Êtes-vous celle dont mon procureur m'a parlé?

MÉLANIE.

Oui, madame.

Mme MARTIN.

Vous a-t-il dit combien vous êtes heureuse de venir chez moi?

MÉLANIE.

Il m'a fait espérer que je le serois.

Mme MARTIN.

Il faut me servir à table, car une personne comme moi ne reçoit rien de la main d'un laquais.

MÉLANIE.

J'obéirai, madame.

Mme MARTIN.

Apportez-moi un siége.... Quoi ! c'est un siége en effet que vous m'apportez. Comment pouvez-vous

Digitized by Google

croire que je serois assise autrement que dans une chaise à bras?

MÉLANIE.

Je vous demande pardon!

Mme MARTIN.

Cela est trop libre, de me demander pardon! Ne me parlez jamais que je ne l'ordonne. Voici monsieur qui vient, sortez, et ne venez dans ma chambre que lorsque je vous ferai appeler.

SCÈNE SEPTIÈME.

LAVERDURE.

Eh bien! mademoiselle, qu'en dites-vous? N'est-elle pas gracieuse?

MÉLANIE.

Où faut-il que j'aille, quand je ne serai pas dans sa chambre?

LAVERDURE.

Venez chez ses enfants, leur faire la cour; mais gardez-vous bien de les toucher, de les caresser; il faut les divertir sans les approcher.

SCÈNE HUITIÈME.

ALPHONSINE.

Je suis venue vous chercher pour savoir si vous êtes en condition.

MÉLANIE.

Oui; mais je crains bien d'avoir bientôt à en sor-

Digitized by Google

tir. Les gens chez qui je suis paroissent bien difficiles à contenter; je ne sais si c'est ma faute ou la leur. Comment vous traite votre maîtresse?

ALPHONSINE.

Comme si j'étois sa sœur, excepté que je la sers; mais elle reçoit mes services, et les demande avec tant de douceur et de bonté, que je me trouve consolée d'avoir à servir.

MÉLANIE.

Êtes-vous souvent auprès d'elle?

ALPHONSINE.

Presque toujours.

MÉLANIE.

Vous passez donc votre vie debout?

ALPHONSINE.

Je suis debout pour l'habiller, et après cela je suis assise.

MÉLANIE.

Vous vous asseyez devant vos maîtres?

ALPHONSINE.

Est-ce que vous ne l'osez devant les vôtres?

MÉLANIE.

Pour me bien éclaircir, contez-moi vos journées.

ALPHONSINE.

Ma maîtresse se lève à une heure réglée; elle n'appelle personne, et prie Dieu assez longtemps pour me donner celui dont j'ai besoin. Je vais dans sa chambre lui donner une écharpe; elle va à la messe, et j'y vais avec elle; au retour, elle s'habille sans y donner beaucoup de soin; elle lit tout haut ou me fait lire en travaillant assise auprès

Digitized by Google

d'elle. On dîne, je mange avec elle, s'il n'y a point trop de monde; elle demeure quelque temps avec la compagnie, s'il y en a, il m'est libre d'y demeurer ou d'aller où je veux; quand il n'y a personne, elle est quelque temps avec son mari; elle reprend son ouvrage dès qu'il est sorti; elle me parle avec une bonté charmante; on fait encore quelque lecture; elle prie Dieu, et je puis faire mes prières auprès d'elle ou aller dans ma chambre; on soupe comme on a dîné, on cause quelques instants après le souper, et ensuite elle se couche.

MÉLANIE.

Son mari est donc de même humeur qu'elle?

ALPHONSINE.

C'est la bonté et la politesse mêmes; il ne reçoit pas le plus petit service de moi, sans m'en faire des excuses; et il faut que tous les gens me servent comme si j'étois la fille de la maison.

MÉLANIE.

Vous êtes bien heureuse.

ALPHONSINE.

Instruisez-moi, comme je vous ai instruite, puisque je ne prends pas moins de part à votre bonheur qu'au mien.

MÉLANIE.

Ma maîtresse se lève un jour à sept heures, un jour à midi, parce qu'elle prétend que les gens de qualité en usent ainsi. Elle prend un bouillon, se met à sa toilette, où elle est jusqu'à deux heures, et de très-mauvaise humeur; elle fait apporter tous ses habits, et ne sait celui qu'elle veut mettre; elle

Digitized by Google

gronde sans cesse de ce qu'on touche les choses qu'on lui donne; elle m'a reproché de ne pas savoir vivre avec les grands; elle m'appelle campagnarde, gueuse, misérable. Son mari se fait déchausser par moi, si son valet ne s'y trouve pas; ils parlent ensemble de leurs richesses; ils cherchent à se faire traiter en grands seigneurs, et ne le savent pas. Je suis tout le jour debout; ma maîtresse ne travaille jamais; elle attend compagnie, et il n'en vient guère, ce qui la met de mauvaise humeur; tous leurs gens vont les quitter et je crois faire de même.

Il n'est rien de si orgueilleux qu'un gueux revêtu.

Digitized by Google

PROVERBE IX[1].

LA TRICHERIE EN REVIENT TOUJOURS A SON MAITRE[2].

PERSONNAGES :

Mme AMONY.	Mlle MÉRIC.
Mlle AMONY.	Mme VALCIN.
M. DESTIRAL.	Mme HENRIET.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme AMONY.

J'ai fait tout ce qu'il m'a été possible pour vous bien élever, ma fille ; c'est à vous présentement à profiter de ce que vous avez appris.

Mlle AMONY.

J'en ai bien envie, ma mère, et vous me trouverez toujours la même docilité que si j'étois enfant.

[1] Pour la classe *bleue*.

[2] Le sujet, l'arrangement et l'utilité morale de ce proverbe sont également médiocres. On y remarque des maximes à l'endroit des femmes, d'une grande dureté, d'une grande injustice. Mme de Maintenon, on en trouve plus d'une preuve dans ses écrits, avait généralement beaucoup de défiance et même peu d'estime pour les personnes de son sexe, et elle avait la franchise dangereuse de le dire. Les personnes de son sexe le lui ont bien rendu ; car c'est principalement chez elles qu'elle a trouvé, qu'elle trouve encore ses plus grands ennemis.

Digitized by Google

Mme AMONY.

La raison doit vous en donner encore davantage. Les enfants sont d'ordinaire dociles par crainte, mais à l'âge où vous êtes, vous devez vous désirer autant de mérite que je vous en souhaite, et être ravie qu'on vous fournisse les moyens que l'expérience apprend aux vieilles personnes.

Mlle AMONY.

Ne vous rebutez jamais de me donner vos avis, je ne me rebuterai pas de les suivre.

Mme AMONY.

J'en ai un par où je veux commencer, qui sans doute vous surprendra, c'est de ne vous lier d'amitié avec aucune femme.

Mlle AMONY.

J'avoue qu'il me surprend, car je crois que vous approuveriez encore moins que je me liasse avec un homme, et cependant il est difficile de vivre sans amis.

Mme AMONY.

Il est plus aisé de trouver des amis que des amies; les femmes s'ennuient les unes les autres. Une vieille prude ne vous divertiroit peut-être guère, et les autres vous feroient repentir de la confiance que vous auriez eue en elles.

Mlle AMONY.

Un homme est encore pis, car on hasarderoit sa réputation en le voyant et en lui parlant souvent.

Mme AMONY.

Il faut les prendre sages, et d'une réputation établie; j'ai un ami que je veux vous donner.

Digitized by Google

Mlle AMONY.

Je le prendrai volontiers de votre main, ma mère, et je ne croirai jamais me tromper en me laissant conduire par vous.

Mme AMONY.

Allez dans votre chambre faire des réflexions sur tout ce que nous avons dit, car il n'y a rien de plus propre à former le jugement ; il ne faut guère parler et s'accoutumer à penser.

SCÈNE DEUXIÈME.

M. DESTIRAL.

Je suis venu ici bien des fois sans vous trouver, madame, et je m'ennuyois fort d'être si longtemps sans avoir l'honneur de vous voir.

Mme AMONY.

Il est vrai, monsieur, que j'ai sorti souvent depuis quelques jours. J'ai mille choses à faire pour ma fille, dont je suis présentement tout occupée.

M. DESTIRAL.

Eh ! pourquoi, madame, l'êtes-vous plus qu'à l'ordinaire ?

Mme AMONY.

C'est qu'elle est grande, et que j'avois toujours compté la mettre dans le monde au retour de la campagne, et vous savez qu'il y a déjà trois mois que j'en suis revenue ; mais ce pas-là pour ma fille est si considérable, que je ne puis presque m'y résoudre.

M. DESTIRAL.

Vous avez grande raison de le regarder comme

Digitized by Google

important; prenez garde surtout aux femmes qu'elle verra.

Mme AMONY.

Je connois si bien ce danger, que je l'ai déjà prévenue; mais, j'ai bien envie de lui donner un véritable ami, afin qu'elle voie que je ne suis pas seule qui pense de cette façon.

M. DESTIRAL.

Ce n'est pas un mauvais parti; un honnête homme lui donnera de meilleurs conseils qu'une femme.

Mme AMONY.

Je n'en ai pas d'autre à lui offrir que vous.

M. DESTIRAL.

Je ne mérite cette distinction que par ma fidélité, et le sincère attachement que j'ai pour vous.

Mme AMONY.

Je vous confie quelque chose qui m'est plus cher que moi-même, et vous ne pouvez après cela douter de mon estime : voyez-la donc, et l'entretenez autant que vous pourrez.

M. DESTIRAL.

Je le ferai avec joie.

SCÈNE TROISIÈME.

Mlle AMONY.

Voulez-vous, mademoiselle, pendant que nos mères s'entretiennent, que nous allions faire un tour de jardin?

Digitized by Google

Mlle MÉRIC.

J'en serai ravie, pourvu que nous ne marchions guère ; je suis très-paresseuse.

Mlle AMONY.

Nous trouverons des bancs partout ; en voilà déjà un. Mais d'où vient qu'à votre âge vous êtes paresseuse ?

Mlle MÉRIC.

Je n'aime qu'à causer. Les exercices, les jeux, et tous les goûts de la jeunesse m'ennuient.

Mlle AMONY.

Je ne suis pas de même ; tout m'amuse ; j'aime à marcher, à sauter, à danser, à jouer à toutes sortes de jeux d'exercice ou d'esprit.

Mlle MÉRIC.

N'aimez-vous pas mieux vous servir de votre esprit que de celui des autres ?

Mlle AMONY.

J'aimerois fort à avoir de l'esprit ; mais le mien ne me fournit pas encore grand'chose : je n'ai presque rien vu ; je ne veux point parler de mon prochain ; je crains trop de dire des sottises.

Mlle MÉRIC.

On n'en dit pas quand on a de l'esprit.

Mlle AMONY.

J'ai pourtant ouï dire à des personnes qui en avoient beaucoup, qu'elles ne pouvoient s'empêcher de rougir quand elles se ressouvenoient de celles qu'elles avoient dites dans leur jeunesse.

Mlle MÉRIC.

Bon, bon ! c'est qu'on veut toujours nous rete-

Digitized by Google

nir, et moi je veux me divertir; et comme j'aime à parler, je veux parler.

Mlle AMONY.

Je crois qu'il est temps d'aller trouver ma mère, et qu'elle s'en ira bientôt.

Mlle MÉRIC.

Je ne songeois pas qu'elles fussent au monde.

Mlle AMONY.

Je n'oublie pas la mienne, et je serois bien embarrassée, si je me trouvois sans elle.

Mlle MÉRIC.

Vous êtes timide.

Mlle AMONY.

Très-fort.

Mlle MÉRIC.

Je ne crains que les bêtes.

Mlle AMONY.

Et moi je n'en crains aucune, mais je crains beaucoup de faire des fautes; allons, mademoiselle, voilà madame votre mère.

SCÈNE QUATRIÈME.

M. DESTIRAL.

Madame votre mère m'ordonne d'avoir l'honneur de vous voir souvent, mademoiselle; je ne sais si vous le trouverez bon.

Mlle AMONY.

Tout ce que fait ma mère ne peut être mauvais, et je suivrai en tout ses sentiments.

Digitized by Google

M. DESTIRAL.

Elle vous aime tendrement et n'est occupée que de vous; votre entrée dans le monde lui fait grand'peur.

Mlle AMONY.

Et à moi aussi, car elle m'a bien instruite du danger qu'on y court.

M. DESTIRAL.

Vous avez une timidité qui vous empêchera de vous commettre.

Mlle AMONY.

Il est vrai, monsieur, que je ne crois pas manquer par me trop avancer; mais je manquerai par ne pas me mettre où je dois être; et on me reprocha hier, dans une visite où je suivois ma mère, que je ne parlois pas assez.

M. DESTIRAL.

Comptez, mademoiselle, que ces reproches sont des louanges, et que les fautes que vous ferez en vous reculant trop, ne vous attireront jamais de confusion; au contraire, on vous dira de monter plus haut. Voilà trop d'avis pour une première visite, je prends congé de vous.

Mlle AMONY.

Je serai toujours ravie de vous entendre.

SCÈNE CINQUIÈME.

Mme VALCIN.

Résisterez-vous toujours aux instances que vos proches et vos amis vous font pour vous marier?

Digitized by Google

M. DESTIRAL.

Il est cruel de vouloir que je me marie par complaisance, n'y ayant aucune inclination.

Mme VALCIN.

Tout le monde se marie, et vous seriez ravi de trouver compagnie chez vous quand vous y revenez.

M. DESTIRAL.

J'achèterois peut-être bien cher cette compagnie.

Mme VALCIN.

Peut-on acheter trop cher la douceur de la vie?

M. DESTIRAL.

Eh bien! madame, mariez-moi donc puisqu'on le veut, mais comptez que je ne me mêlerai point de mon mariage, et que vous pouvez tout conclure sans moi.

Mme VALCIN.

Comment! vous ne saurez pas qui vous épouserez?

M. DESTIRAL.

Non, je me trouverai à l'église pour signer et me marier tout de suite.

Mme VALCIN.

Vous ne voulez pas voir la figure de votre femme? ni savoir son nom, son âge, son bien, sa naissance?

M. DESTIRAL.

Tout cela m'est indifférent; je vous demande seulement qu'elle soit sage.

Digitized by Google

Mme VALCIN.

Est-ce sérieusement que vous me parlez ainsi ?

M. DESTIRAL.

C'est si sérieusement, que si vous en usez autrement, je ne me marierai point.

Mme VALCIN.

Il faut servir nos amis à leur mode ; je vais y travailler.

SCÈNE SIXIÈME.

Mlle AMONY.

Je reçus hier une visite de Mlle Méric, elle me paroît peu raisonnable et peu respectueuse pour sa mère.

M. DESTIRAL.

C'est peut-être que vous l'êtes un peu trop avec la vôtre ?

Mlle AMONY.

Peut-on en faire trop pour une mère, et une mère à qui je dois tout ?

M. DESTIRAL.

Vous ne lui devez pas plus que les autres.

Mlle AMONY.

Ah ! monsieur, ne savez-vous pas les soins qu'elle a eus pour moi ?

M. DESTIRAL.

C'est que vous ne connoissez que ceux-là, mais elle n'a fait que ce que font toutes les mères.

Digitized by Google

Mlle AMONY.

Vous me surprenez fort; je croyois lui avoir de grandes obligations.

M. DESTIRAL.

Vous êtes bonne et un peu innocente; quand votre esprit sera plus ouvert, vous verrez les choses comme elles sont.

Mlle AMONY.

Je ne demande qu'à les voir, et je souhaite fort d'avoir de l'esprit.

M. DESTIRAL.

Je suis ravi de vous voir ce goût-là, et de ne pas vouloir être de ces femmes qui ne savent que certains devoirs qui ne sont que pour les petits esprits.

Mlle AMONY.

On m'a dit de vous croire en tout; c'est à vous de m'éclairer.

M. DESTIRAL.

Je le ferai de mon mieux, mais gardez-moi le secret; tout le monde n'est pas capable des maximes que je veux vous donner.

Mlle AMONY.

Je suis secrète.

M. DESTIRAL.

Mais le serez-vous pour votre mère?

Mlle AMONY.

Je ne lui ai jamais rien caché jusqu'ici.

M. DESTIRAL.

Il faut que vous appreniez à lui cacher quelque chose, si vous voulez que je vous parle comme à une personne raisonnable.

Digitized by Google

Mlle AMONY.

Est-ce que ma mère ne l'est pas ?

M. DESTIRAL.

Elle l'est autant que son médiocre esprit le lui permet, mais je crois que le vôtre sera plus élevé.

Mlle AMONY.

Faites de moi ce que vous voudrez, pourvu que j'aie du mérite.

M. DESTIRAL.

Promettez-moi donc le secret ?

Mlle AMONY.

Je vous le promets, monsieur, et je vous le garderai fidèlement.

M. DESTIRAL.

Je vous conduirai en tout ; il faut d'abord commencer par oublier tout ce que madame votre mère vous a dit, et prendre d'autres idées.

Mlle AMONY.

Elle m'a toujours parlé chrétiennement et raisonnablement.

M. DESTIRAL.

Il faut être chrétienne, mais non pas petitement, ni comme une bourgeoise.

Mlle AMONY.

Que faut-il faire ?

M. DESTIRAL.

Il faut donner toutes les marques extérieures de religion, et du reste ne vous en pas tourmenter.

Mlle AMONY.

Et sur cet honneur qu'on m'a tant recommandé ?

Digitized by Google

M. DESTIRAL.

Il faut tout de même en paroître remplie, mais ne vous en pas contraindre selon les occasions.

Mlle AMONY.

Tout ce que vous me dites, m'étonne!

M. DESTIRAL.

N'en soyez pas surprise, ce sont les premières impressions qui sont les plus difficiles à effacer, mais j'espère tout de votre esprit, et d'une certaine élévation de cœur que je vois en vous avec plaisir.

Mlle AMONY.

Est-il vrai, monsieur, qu'il y ait quelque chose de bon en moi? Encore une fois, je m'abandonne, et je veux vous croire en tout, sans écouter mes répugnances mal fondées.

SCÈNE SEPTIÈME.

CASCARET.

Bonjour, La Rose, qu'est-ce que tu as? il semble que tu as perdu tous tes parents?

LA ROSE.

Je me trouve mal, et prêt à rendre tripes et boyaux.

CASCARET.

Est-ce que tu as bu? Tu devrois y être accoutumé.

LA ROSE.

Oui, j'ai bu; mais ce n'est pas du vin ordinaire.

Digitized by Google

CASCARET.

Ce n'est pas de l'eau qui te met comme tu es?

LA ROSE.

J'avois mis quelques drogues dans du vin pour attraper mes camarades; je ne sais s'ils s'en sont doutés; mais enfin il n'y a que moi qui ai bu de ce que j'avois apprêté pour eux.

CASCARET.

En bon françois tu voulois les empoisonner?

LA ROSE.

Non, je voulois rire.

CASCARET.

Ris donc tout ton soûl, adieu.

SCÈNE HUITIÈME.

Mme VALCIN.

J'ai une aventure singulière à vous conter: savez-vous que monsieur Destiral est marié?

Mme HENRIET.

On vient de me le dire.

Mme VALCIN.

Vous en a-t-on dit les particularités?

Mme HENRIET.

Non.

Mme VALCIN.

Les voici : vous saurez qu'il ne s'est rendu pour le mariage qu'à l'importunité de ses amis et de ses proches, et à condition que je le marierois sans qu'il en entendît parler, que pour aller à l'église.

Digitized by Google

Je l'ai fait comme il l'a voulu; il a signé le contrat. En entrant à la paroisse, il est allé tout droit se mettre à genoux, pendant que la fille signoit aussi; on les a fiancés et mariés tout de-suite; on lui a dit en sortant qu'il falloit donner la main à sa femme; il l'a fait et l'a vue. Jamais homme n'a été plus surpris que de se trouver marié avec une personne qu'il voyoit tous les jours.

Mme HENRIET.

Mais comment avez-vous pu conduire la mère et la fille à un mariage si bizarrement fait?

Mme VALCIN.

Il est si avantageux pour elles, que je n'ai pas eu de peine à les persuader.

La tricherie en revient toujours à son maître.

Digitized by Google

PROVERBE X[1].

QUI COMPTE SANS SON HOTE COMPTE DEUX FOIS.

PERSONNAGES :

Mme DE SUFFRIN. M. DAIGREFEUIL.
MÉLANIE, sa fille. M. MARTY.
ALPHONSINE, amie de Mélanie.
Mme LÉVÊQUE, gouvernante de Mélanie.
MADELON, femme de chambre de Mélanie.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉLANIE.

Madame votre mère me fait un grand plaisir, mademoiselle, en vous envoyant ici.

ALPHONSINE.

Je serois venue plus tôt, si madame votre mère y avoit consenti ; mais il paroît qu'elle ne veut pas que vous la perdiez de vue.

MÉLANIE.

Il est vrai que je ne la quitte guère ; je passe une triste vie auprès d'elle ; êtes-vous aussi malheureuse ?

[1] Pour la classe *bleue*.

Digitized by Google

ALPHONSINE.

Je ne crois pas l'être auprès de ma mère, qui a mille bontés pour moi.

MÉLANIE.

Mais à quoi vous divertissez-vous?

ALPHONSINE.

Je travaille dans sa chambre; je vois les personnes qui y viennent; je me promène le soir avec elle.

MÉLANIE.

Il n'y a rien là de divertissant.

ALPHONSINE.

Qu'appelez-vous donc se divertir? et quelle idée avez-vous des plaisirs?

MÉLANIE.

J'en ai une bien différente de ce que vous venez de me dire.

ALPHONSINE.

Mais quoi encore?

MÉLANIE.

Je fais consister le plaisir dans la liberté de faire tout ce que je voudrois.

ALPHONSINE.

Que peut-on vouloir autre chose que de vivre avec les personnes avec lesquelles nous devons vivre et de tourner nos plaisirs selon les leurs?

MÉLANIE.

Je crois que voici une des femmes de madame votre mère qui vient vous quérir.

ALPHONSINE.

Il est vrai, mademoiselle, et il faut obéir, quelque peine que j'aie à vous quitter.

Digitized by Google

SCÈNE DEUXIÈME.

M. MARTY.

Voulez-vous passer vos jours dans la retraite? et ne songez-vous pas à vous marier, et à avoir une maison agréable pour vous et pour les autres?

M. DAIGREFEUIL.

Je suis un peu tenté de me marier; mais je crains qu'en cherchant à devenir plus heureux que je ne suis, je ne me rende misérable.

M. MARTY.

Pourquoi craignez-vous si fort l'engagement?

M. DAIGREFEUIL.

C'est qu'on ne peut plus s'en dédire.

M. MARTY.

J'entends dire beaucoup de bien de Mlle Mélanie, fille de Mme de Suffrin.

M. DAIGREFEUIL.

Je sais que sa mère la tient bien renfermée, et cette conduite convient à mon humeur.

M. MARTY.

Voulez-vous que je travaille à cette affaire?

M. DAIGREFEUIL.

J'y consens; mais ce n'est pas sans répugnance.

SCÈNE TROISIÈME.

MÉLANIE.

Je suis dans la joie, ma chère; j'ai entendu quel-

Digitized by Google

ques mots qui me font croire que je serai bientôt mariée.

Mme LÉVÊQUE.

Je ne m'accoutume point à entendre les filles parler librement de leur mariage. De mon temps elles rougissoient dès qu'on en disoit un mot devant elles.

MÉLANIE.

Cette mode est passée, ma chère ; il faut songer à son établissement.

Mme LÉVÊQUE.

Mais c'est à votre père et à votre mère à y penser, et après cela, ils vous choisissent un mari, selon leurs goûts ; ainsi je ne vois nulle utilité, mais beaucoup d'effronterie, à voir les filles à marier, dire hautement qu'elles meurent d'impatience d'être mariées.

MÉLANIE.

C'est qu'on les contraint trop présentement.

Mme LÉVÊQUE.

Bien moins qu'on ne faisoit autrefois ; mais c'est qu'elles sont plus libertines.

MÉLANIE.

Enfin, je vais être heureuse, et jouir de toute ma liberté.

Mme LÉVÊQUE.

Et qu'en ferez-vous de cette liberté ?

MÉLANIE.

Je fais cent projets pour tourner ma vie de la manière la plus agréable.

Digitized by Google

Mme LÉVÊQUE.

Confiez-moi quelques-uns de ces projets.

MÉLANIE.

Vous n'en serez pas contente; je veux être bien sage, mais il est vrai que je veux me bien divertir.

Mme LÉVÊQUE.

Il est difficile de joindre l'un avec l'autre.

MÉLANIE.

Je me lèverai tard, et je me coucherai encore plus tard; je m'ajusterai beaucoup; je ferai connoissance avec des personnes aussi gaies que moi pour prendre nos plaisirs ensemble; je serai en état d'en donner, car, surtout je veux faire de la dépense.

Mme LÉVÊQUE.

Vous vous perdrez avant qu'il soit un mois.

MÉLANIE.

Je ne me perdrai pas; votre âge vous fait regarder les choses trop sérieusement; laissez-moi votre fille pour me réjouir par avance avec elle de tout ce que nous ferons.

Mme LÉVÊQUE.

Vous l'entretiendrez une autre fois. Voici madame votre mère qui vient avec un homme.

SCÈNE QUATRIÈME.

Mme DE SUFFRIN.

Sortez, ma fille, avec votre gouvernante, j'ai affaire.

Digitized by Google

M. MARTY.

Vous ne voulez pas, madame, que j'aie l'honneur de vous parler devant elle?

Mme DE SUFFRIN.

Il faut traiter nos affaires tête à tête.

M. MARTY.

Je vous ai tout dit, madame, en vous demandant mademoiselle votre fille pour M. Daigrefeuil.

Mme DE SUFFRIN.

C'est une proposition si avantageuse pour elle, que je ne puis la refuser. J'ai la procuration de son père, qui est absent, et ainsi nous pouvons dresser les articles.

M. MARTY.

Vous n'avez qu'à ordonner de tout, madame, et prendre le jour avec vos gens d'affaires. M. Daigrefeuil désire que ce mariage se fasse promptement, sans dépense et sans éclat.

Mme DE SUFFRIN.

Rien n'est plus sage, et j'ose vous dire que c'est tout à fait de mon goût.

SCÈNE CINQUIÈME.

MÉLANIE.

Viens, ma chère Madelon, je veux m'abandonner avec toi à la joie où je suis de tous les plaisirs que je vais avoir.

MADELON.

Croyez-vous que vous serez heureuse?

Digitized by Google

MÉLANIE.

J'en réponds, et je ne vais plus songer qu'à faire ma volonté, et à chercher tout ce qui pourra me faire plaisir.

MADELON.

Demeurerai-je avec vous?

MÉLANIE.

Oui, je veux que tu partages mon bonheur.

MADELON.

Je suis bien d'humeur à partager votre joie; mais qu'est-ce donc que nous ferons?

MÉLANIE.

J'aurai du bien, un grand domestique, un carrosse, six chevaux, de belles hardes.

MADELON.

Oui; mais vous aurez des compagnies dont je ne pourrai être.

MÉLANIE.

Ne te mets pas en peine; je fournirai à tout, et quand je me serai bien divertie avec les dames, je me divertirai bien avec toi.

MADELON.

Comment arrangez-vous vos journées?

MÉLANIE.

Je me lèverai quand je me réveillerai; nous déjeunerons ensemble : nous mangerons tout ce qui nous viendra en fantaisie; après cela je m'habillerai avec tous ces ajustements que ma mère me refusoit; je dînerai, nous irons à la Comédie, à l'Opéra, à la promenade, et nous courrons les rues, car tout me sera nouveau, ayant été aussi renfermée.

Digitized by Google

MADELON.

Je voudrois y déjà être.

MÉLANIE.

Celui que j'épouse a une belle maison de campagne; j'irai pour deux ou trois jours, et nous passerons les nuits dans les jardins, et le jour au lit quand il fera chaud.

MADELON.

N'aurez-vous personne qui vous contraigne?

MÉLANIE.

Non; ma mère ne me garde point avec elle, et je serai ma maîtresse en tout.

MADELON.

Encore une fois, je voudrois que ce jour fût arrivé.

SCÈNE SIXIÈME.

ALPHONSINE.

Jamais mariage n'a été plus vite que celui qui vient de se faire chez vous.

Mme LÉVÊQUE.

Il est vrai, mademoiselle; mais il me semble que ces affaires ne peuvent trop tôt se conclure.

ALPHONSINE.

Mlle Mélanie est-elle bien contente?

Mme LÉVÊQUE.

Elle ne connoît guère encore ce qu'elle sera.

ALPHONSINE.

On dit qu'elle épouse un honnête homme.

Digitized by Google

Mme LÉVÊQUE.

Je l'ai ouï dire; mais je serai bien trompée, si elle ne trouve en lui un gouverneur plus sévère que madame sa mère.

ALPHONSINE.

Les voici, retirons-nous.

SCÈNE SEPTIÈME.

M. DAIGREFEUIL.

Je me trouve trop heureux de vous avoir épousée, madame; mais afin qu'il n'y ait jamais de malentendu entre nous, ne serez-vous pas bien aise que je vous explique franchement ce que je désire de vous?

MÉLANIE.

Vous me ferez le plus grand plaisir du monde, car j'ai bien envie que vous soyez content de moi.

M. DAIGREFEUIL.

J'ai désiré vous épouser sur ce que j'ai su de l'éducation que madame votre mère vous a donnée, et je ne me serois jamais résolu à prendre une fille nourrie dans le monde.

MÉLANIE.

Est-ce que vous ne l'aimez point?

M. DAIGREFEUIL.

Non certainement, je ne l'aime point; et il faut que vous soyez de même; j'ai du bien raisonnablement, qu'il faut ménager et même augmenter pour nos enfants; je ne vous veux aucun ajustement.

Digitized by Google

MÉLANIE.

Mais je vous déplairai, si je suis trop négligée.

M. DAIGREFEUIL.

Il faut être propre, mais non pas ajustée ; que désirez-vous présentement? vous voilà établie, pourquoi voudriez-vous vous parer?

MÉLANIE.

Pour vous uniquement.

M. DAIGREFEUIL.

Je vous en tiens quitte. Vous ne vous parerez pas pour moi, puisque je vous déclare que j'en serois fâché et même scandalisé. Vous dépenserez peu ; nous irons seuls à la campagne pour épargner. Il vous viendra des enfants qui vous occuperont, et dont vous devez être la gouvernante. Vous verrez madame votre mère tant que vous voudrez; vous aurez soin de faire vivre dans l'ordre notre petit domestique ; vous travaillerez pour meubler notre maison ; il me semble que voilà les règles de conduite d'une honnête femme, et je crois que vous voulez l'être.

MÉLANIE.

Me laissera-t-on ma gouvernante et ma fille?

M. DAIGREFEUIL.

Votre gouvernante n'a plus affaire auprès de vous. Vos intérêts sont les miens ; je ne vous laisserai rien faire de mal à propos. Pour votre jeune femme de chambre, elle ne vous convient pas ; c'est une évaporée, peu propre à vous donner des avis. Mais

Digitized by Google

en voilà assez pour un jour; je vous quitte et reviendrai dîner avec vous.

MÉLANIE.

Où suis-je, et qui me consolera dans la douleur qui m'accable?

Qui compte sans son hôte compte deux fois.

Digitized by Google

PROVERBE XI[1].

IL VAUT MIEUX LAISSER SON ENFANT MORVEUX, QUE DE LUI ARRACHER LE NEZ[2].

PERSONNAGES:

Mme DE BEAUPRÉ.
Mme DU CASTEL, mère de Mme de Beaupré.
Mme DE TURANNE.
Mme SAINT-DIDIER.
Mme DE SÉNANGE.
Mme MONMARTEL.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE TURANNE.

Je vis hier la plus aimable personne du monde.

Mme SAINT-DIDIER.

Et qui?

Mme DE TURANNE.

C'est Mme de Beaupré; elle est vive, bien faite, et de fort bonne conversation.

Mme SAINT-DIDIER.

A-t-elle une bonne conduite?

Mme DE TURANNE.

Je ne m'en suis point informée; vous êtes toujours occupée de la réputation!

[1] Pour la classe *bleue*.

[2] Avec ce proverbe trivial, Mme de Maintenon a tracé quelques scènes de très-bon goût, inspirées par une sagesse pleine d'indulgence. Le personnage de Mme du Castel est excellent.

Digitized by Google

Mme SAINT-DIDIER.

J'avoue que c'est ce que je trouve d'essentiel, et que je ne puis compter les autres avantages quand celui-là manque.

Mme DE TURANNE.

La réputation dépend souvent autant des autres que de nous-mêmes, et nous avons beau faire des merveilles, le monde dira du mal s'il lui plaît.

Mme SAINT-DIDIER.

Le monde est méchant et injuste; mais ce qui est faux ne subsiste pas, et quand les médisances n'ont point de fondement, elles tombent d'elles-mêmes.

Mme DE TURANNE.

Le mal qu'on dit est toujours dit.

Mme SAINT-DIDIER.

Il est vrai; mais cette légère impression s'efface.

SCÈNE DEUXIÈME.

Mme DE BEAUPRÉ.

Vous me témoignâtes hier tant de bontés, que je n'ai pu attendre plus longtemps à vous en remercier.

Mme DE TURANNE.

Je n'ai pas cessé de penser à vous, madame, et j'en parlois à Mme Saint-Didier, quand vous êtes arrivée.

Mme SAINT-DIDIER.

Il est vrai, madame est charmée de vous à ne s'en pouvoir taire.

Digitized by Google

Mme DE BEAUPRÉ.

Je me trouve bien heureuse de ne pas lui déplaire, et je tâcherai de conserver un si grand bien par toutes sortes de soins.

Mme DE TURANNE.

Je crois que vous en recevez plus que vous n'en rendez, et il me semble que vous êtes fort environnée.

Mme DE BEAUPRÉ.

Je ne sais pas; le monde cherche ceux qui ont du goût pour lui; je vais souvent chez Mme d'Albe : sa maison est ouverte à toutes sortes de plaisirs.

Mme SAINT-DIDIER.

Ne craignez-vous point que cette société ne nuise à votre réputation ?

Mme DE BEAUPRÉ.

Je ne fais point de mal, et ne me mets point en peine du reste.

Mme SAINT-DIDIER.

Quoi! vous ne comptez pour rien qu'on vous croie comme Mme d'Albe, et comme la plupart des femmes qu'elle voit ?

Mme DE BEAUPRÉ.

Je ne voudrois pas mériter qu'on tînt de moi de pareils discours, mais je veux me divertir, et cette maison-là y est très-propre.

Mme SAINT-DIDIER.

Vous vous perdez, madame, et je ne puis le voir sans peine.

Mme DE BEAUPRÉ.

Vous êtes trop bonne; ne vous inquiétez pas pour

Digitized by Google

moi, c'est mon affaire, et je ne suis pas venue ici pour chercher des avis; je m'en vais chez Mme d'Albe, où les discours sont moins sérieux.

SCÈNE TROISIÈME.

Mme DE SÉNANGE.

C'est un triste personnage que celui que je vais faire, en vous parlant sur votre fille; jamais personne ne s'est perdue si vite; est-il possible que vous l'ignoriez?

Mme DU CASTEL.

Non, je ne l'ignore pas, et j'en suis touchée comme je le dois.

Mme DE SÉNANGE.

Ne lui en avez-vous point parlé?

Mme DU CASTEL.

Plusieurs fois, sans en avoir rien obtenu, ni diminué une seule de ses visites chez Mme d'Albe.

Mme DE SÉNANGE.

Son mari n'est-il point averti?

Mme DU CASTEL.

Non pas par moi, et je ne crois pas qu'il le soit par d'autres.

Mme DE SÉNANGE.

Quoi! il n'y a personne qui puisse rien sur l'esprit de cette pauvre femme?

Mme DU CASTEL.

Je n'en connois point; et je ne la crois pas en état d'écouter qui que ce soit.

Digitized by Google

Mme DE SÉNANGE.

Elle ne paroissoit point mal née.

Mme DU CASTEL.

Elle ne l'est pas; aussi ses inclinations étoient bonnes; la mauvaise compagnie l'a perdue, et l'ardeur qu'elle avoit pour le plaisir; elle en trouve chez Mme d'Albe, rien ne peut l'en retirer.

Mme DE SÉNANGE.

Vous êtes bien à plaindre!

Mme DU CASTEL.

C'est une consolation de l'être par vous; mais qui est-ce qui vient nous troubler?

SCÈNE QUATRIÈME.

Mme MONMARTEL.

Je vins hier vous chercher plus d'une fois, madame, pour vous parler d'une chose importante, et qui vous regarde.

Mme DU CASTEL.

Je vous en fais remise par avance, de quelque nature qu'elle soit.

Mme MONMARTEL.

Elle ne peut que vous affliger; mais je suis trop votre amie pour ne vous pas dire que la conduite de madame votre fille ne se peut plus tolérer, et que vous ne pouvez vous dispenser d'y apporter remède.

Digitized by Google

Mme DU CASTEL.

J'ai usé tous ceux que j'ai crus bons, et je ne sais plus que faire.

Mme DE SÉNANGE.

Quoi! voudriez-vous la laisser en repos pendant qu'elle déshonore sa famille, et vous accable de douleur?

Mme DU CASTEL.

Mon dessein n'est pas de la laisser en repos; mais je ne vois point de remède qui ne soit en quelque façon plus grand que le mal.

Mme MONMARTEL.

Y a-t-il un plus grand mal que celui de la laisser faire? et pourquoi n'en pas avertir son mari?

Mme DU CASTEL.

C'est un si grand mal d'avertir un mari sur ce qui regarde sa femme! et les suites en peuvent être si longues, et peut-être si funestes, que je ne crois pas le devoir faire.

Mme DE SÉNANGE.

Elle ne mérite pas tant de ménagements, et quand il devroit lui en coûter la vie, je la pousserois à l'extrémité plutôt que de souffrir ce qu'elle fait.

Mme DU CASTEL.

Vous n'êtes pas mère, madame, et ne sentez point une certaine tendresse que rien ne peut effacer tout à fait.

Mme MONMARTEL.

Est-ce que vous croyez que son mari se porteroit aux dernières violences?

Digitized by Google

Mme DU CASTEL.

Non, mais le divorce seroit sans retour et d'un grand scandale; une femme peut toujours revenir quand elle n'a point quitté son mari.

Mme DE SÉNANGE.

J'admire votre prudence, et j'avoue que je ne la comprends pas.

Mme DU CASTEL.

C'est mon affaire plus que la vôtre; vous avez satisfait par vos avis à l'amitié, laissez-moi le soin du reste.

Il vaut mieux laisser son enfant morveux, que de lui arracher le nez.

Digitized by Google

PROVERBE XII[1].

A BREBIS TONDUE DIEU MESURE LE VENT.

PERSONNAGES:

Mme D'ARMAGNAC. Mme DURAND.
Mme DE VILLENEUVE. M. DURAND fils.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme D'ARMAGNAC.

Quelque joie que j'aie de vous voir chez moi, madame, je suis fâchée du désordre où vous voyez ma maison.

Mme DURAND.

Elle est si belle et si grande qu'il y a plusieurs endroits à habiter pendant qu'on travaille aux autres.

Mme D'ARMAGNAC.

Vous trouvez cette maison grande! je n'y trouve pas la moitié de ce qu'il me faudroit.

Mme DURAND.

Il faut que vous ayez une quantité prodigieuse de gens pour la remplir!

Mme D'ARMAGNAC.

Je ne songe point à la remplir, mais à jouir de

[1] Ce Proverbe et les onze suivants étaient destinés à la classe *jaune*.

Digitized by Google

plusieurs appartements pour moi, et d'en avoir pour toutes les saisons.

Mme DURAND.

Un appartement commode ne vous suffit pas?

Mme D'ARMAGNAC.

Et à qui, madame, pourroit-il suffire? Moi, je logerois l'été dans un appartement chaud, et l'hiver dans un appartement froid! qui peut soutenir une telle misère?

Mme DURAND.

Il ne faut pas disputer des goûts; mais le mien ne seroit pas si insatiable que le vôtre.

Mme D'ARMAGNAC.

Je vais vous conduire où vous devez loger.

Mme DURAND.

Ne me traitez pas avec cette cérémonie, je vous en conjure.

Mme D'ARMAGNAC.

Puisque vous ne le voulez pas absolument, je vous laisse avec Mme de Villeneuve, qui saura vous mener partout.

SCÈNE DEUXIÈME.

Mme DE VILLENEUVE.

Vous êtes apparemment, madame, du voisinage et des amies de cette maison?

Mme DURAND.

Oui, madame, j'en ai une petite à une lieue d'ici.

Mme DE VILLENEUVE.

Je ne crois pas que Mme d'Armagnac vous y rende

Digitized by Google

une visite ; car il me paroît qu'elle veut toujours être dans un palais.

Mme DURAND.

Il est vrai qu'elle est bien étonnée que je puisse vivre dans une petite terre, et dans un logement où il n'y a que le nécessaire.

Mme DE VILLENEUVE.

En effet, madame, n'y souffrez-vous pas un peu, et surtout quand vous sortez de ce lieu-ci ?

Mme DURAND.

Je sais accommoder mon goût à mon état ; je ne changerois pas ma condition pour celle de Mme d'Armagnac. Mais la voici tout échauffée.

SCÈNE TROISIÈME.

Mme D'ARMAGNAC.

Avec plus de cinquante domestiques que j'ai, je ne suis pas assurée de vous donner un bon souper, et je crois que mes gens ont pris à tâche de me désespérer aujourd'hui.

Mme DURAND.

Ne vous fâchez pas, madame ; nous ne sommes pas accoutumés à la magnificence comme vous ; et il y en aura trop pour nous.

Mme D'ARMAGNAC.

Je suis contrariée ! partout on a pêché sans rien prendre pour ce soir ; on revient de la chasse sans une pièce de gibier. Adieu.

Digitized by Google

SCÈNE QUATRIÈME.

Mme DURAND.

Voilà une étrange inquiétude!

Mme DE VILLENEUVE.

Vous ne vous en donnez peut-être pas tant dans votre petite maison.

Mme DURAND.

Il est vrai, madame; je suis fort tranquille; rien ne me manque de tout ce que je puis désirer.

Mme DE VILLENEUVE.

C'est peut-être votre modération qui vous rend heureuse, car il n'est pas possible que vous n'ayez en petit les peines que Mme d'Armagnac a en grand.

Mme DURAND.

Je voudrois mériter les louanges que vous me donnez, mais je vous assure que j'ai très-peu de choses à souffrir.

Mme DE VILLENEUVE.

Quand on se fait un malheur de ne pas avoir de tout en abondance, peu de personnes sont heureuses.

Mme DURAND.

Mon abondance est proportionnée à mes besoins; j'ai peu de domestiques, mais ils me servent parfaitement; j'ai peu d'enfants, et ils ne me donnent que du plaisir.

Mme DE VILLENEUVE.

Mais quand, sur ce peu de bien, il vous arrive une grêle, un incendie, le vol d'un valet, n'en êtes-vous point fâchée?

Digitized by Google

Mme DURAND.

Il ne m'est jamais rien arrivé de tout ce que vous venez de dire.

Mme DE VILLENEUVE.

Quoi ! vos terres rapportent également tous les ans ?

Mme DURAND.

A peu près ; si une chose manque, une autre vient en quantité, et l'une remplace l'autre.

Mme DE VILLENEUVE.

Ne sentez-vous pas la peine des maladies ?

Mme DURAND.

Je suis fort saine, mes enfants sont vigoureux, et je n'ai jamais vu mon mari incommodé.

SCÈNE CINQUIÈME.

Mme DE CLERMONT.

Sauvez-vous, mesdames, le feu est ici. Le vent qui vient de ce côté-là ne laisse pas lieu d'espérer qu'on puisse l'éteindre.

Mme DE VILLENEUVE.

Où est la pauvre Mme d'Armagnac ?

Mme DE CLERMONT.

Elle se désespère.

Mme DURAND.

D'où vient que mon fils est ici ?

M. DURAND FILS.

Je vous cherche, ma mère, pour vous dire que le feu prit hier chez vous.

Digitized by Google

Mme DURAND.

Eh bien?

M. DURAND FILS.

Il fut éteint en un moment par l'affection de vos gens, et le vent qu'il avoit fait tout le jour cessa comme par miracle.

Mme DURAND A Mme DE VILLENEUVE.

Vous voyez, madame, que je vous ai dit vrai, et que les accidents ne sont pas pour moi.

A brebis tondue Dieu mesure le vent.

Digitized by Google

PROVERBE XIII[1].

A MÉCHANT TROMPEUR, TROMPEUR ET DEMI.

PERSONNAGES:

Mme OLIVIER.	LOUISON,	servantes.
M. LECOQ, marchand.	MARINETTE,	
Mme REMY.	CLAUDINE,	

SCÈNE PREMIERE.

Mme OLIVIER.

Il est temps de se faire habiller d'hiver; avez-vous quelque beau velours?

M. LECOQ.

Oui, madame, vous n'en trouverez pas de pareil dans tout Paris.

Mme OLIVIER.

Mais est-il aussi bon que beau? car je veux qu'un habit me dure longtemps.

M. LECOQ.

Vous n'en verrez jamais la fin; il est épais, garni, mollet et je n'en ai point eu de si beau depuis que je suis marchand.

[1] Pour la classe *jaune*.

Digitized by Google

Mme OLIVIER.

Vous m'en répondez?

M. LECOQ.

Oui, madame, sur mon honneur, et vous me saurez bon gré de vous l'avoir donné.

Mme OLIVIER.

Est-il bien cher?

M. LECOQ.

Non pas, si on regarde ce qu'il vaut; mais il est vrai qu'il est plus cher que les autres parce qu'il est meilleur.

Mme OLIVIER.

J'aime ce qui dure longtemps; je le prends sur votre parole.

SCENE DEUXIÈME.

Mme OLIVIER.

Louison?

LOUISON.

Madame.

Mme OLIVIER.

Ne perdez pas un moment à envoyer ce velours à mon tailleur; c'est un habit tout uni; je veux l'avoir demain.

LOUISON.

Vous l'aurez aisément, madame; les habits sont bientôt faits quand il n'y a point de chamarures.

Digitized by Google

SCENE TROISIÈME.

MARINETTE.

Que je suis aise de te trouver! où as-tu été cachée depuis si longtemps?

CLAUDINE.

Je sers une dévote qui ne fait pas faire grand chemin, et toi où es-tu?

MARINETTE.

Je suis chez un riche marchand qui fait bonne chère et qui me promet de gros gages.

CLAUDINE.

Je ne te porte point d'envie, car je suis en repos chez ma bonne sainte, et j'espère me sauver avec elle.

MARINETTE.

J'espère faire ma fortune, et je me tue de travail pour demeurer où je suis.

SCENE QUATRIÈME.

LOUISON.

Ah! madame, votre habit!

Mme OLIVIER.

Il est déjà fait! voilà une grande diligence.

LOUISON.

Il n'est point fait et ne le sera jamais. Ce velours

Digitized by Google

ne vaut rien, il se déchire dès qu'on y touche, et ne peut souffrir l'aiguille.

Mme OLIVIER.

Voilà une grande tromperie, mais n'en dis mot; envoie chercher le marchand.

LOUISON.

Le voici qui vient tout à propos.

SCÈNE CINQUIÈME.

Mme OLIVIER.

J'allois vous envoyer chercher pour vous proposer un mariage.

M. LECOQ.

Vous avez bien de la bonté, madame, et je serai trop heureux d'être marié de votre main.

Mme OLIVIER.

C'est la fille d'un marchand, elle est bien faite, sage, unique et aura dix mille écus.

M. LECOQ.

Vous pouvez conclure, madame, et le plus tôt possible est le meilleur, de peur qu'un autre ne m'enlève un si bon parti.

SCENE SIXIEME.

LOUISON.

Est-ce ainsi que vous vous vengez?

Digitized by Google

Mme OLIVIER.

Ne dis rien encore une fois, il se repentira de m'avoir trompée [1].

SCÈNE SEPTIÈME.

CLAUDINE.

Ma sainte maîtresse est bien aisée à servir et me donne le temps de te voir.

MARINETTE.

Je suis trompée, mon marchand m'a mise dehors sans me donner un sou.

CLAUDINE.

C'est fâcheux, mais il faut bien lui pardonner.

MARINETTE.

Pardonner! ce n'est pas là ce que je lui prépare.

SCÈNE HUITIÈME.

M. LECOQ.

Je ne crois pas qu'il y ait plus malheureux homme que moi; j'ai épousé une femme que j'ai cru pouvoir aimer, et qu'on m'assuroit qui étoit riche; et je trouve qu'elle n'a pas un sou vaillant, qu'elle a une

[1] Le personnage de Mme Olivier est odieux. On ne peut douter que les demoiselles en étaient averties, ainsi que de la moralité fort peu chrétienne du proverbe.

Digitized by Google

humeur insupportable, et que sa personne est encore plus désagréable que tout le reste.

Mme REMY.

Je vous cherchois pour vous apprendre que vous êtes volé, et il faut que ce soit quelque domestique; car on n'a rien laissé, et on a été dans tous les endroits de la maison : on soupçonne votre servante.

M. LECOQ.

Me voilà donc réduit à l'hôpital! Qu'ai-je fait pour essuyer une telle chute?

Mme REMY.

C'est à vous à l'examiner : nous nous attirons quelquefois nos disgrâces. Adieu.

A méchant trompeur, trompeur et demi.

Digitized by Google

PROVERBE XIV[1].

BONNE RENOMMÉE VAUT MIEUX QUE CEINTURE DORÉE.

PERSONNAGES :

M. DE SAINT-ERNEST. Mme DE LUÇAY.
M. DUVAL. Mme D'ALENÇON.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE SAINT-ERNEST.

J'ai envie de me marier ; mais je voudrois faire un bon choix et pouvoir être heureux avec celle que j'épouserois.

M. DUVAL.

On trouve assez de filles à marier ; mais vous êtes peut-être difficile.

M. DE SAINT-ERNEST.

Non : mais je voudrois seulement de la sagesse, de la douceur.

M. DUVAL.

Ne vous souciez-vous pas de la richesse ?

[1] Pour la classe *jaune*.

Digitized by Google

M. DE SAINT-ERNEST.

Je voudrois trouver tout ensemble, s'il étoit possible; mais je sais qu'il ne faut pas l'espérer.

M. DUVAL.

Laissez-moi faire; je vais chercher sans faire de bruit.

M. DE SAINT-ERNEST.

Vous serez cause de mon bonheur.

SCÈNE DEUXIÈME.

Mme D'ALENÇON.

Est-il vrai, madame, que vous mariez mademoiselle votre fille?

Mme DE LUÇAY.

Non, madame, ma fille me restera sur les bras, n'ayant pas de bien.

Mme D'ALENÇON.

La mienne m'est demandée par plusieurs personnes; mais nulle proposition ne se conclut, et voilà trois à quatre affaires rompues, les unes après les autres, sans que j'en comprenne la raison.

Mme DE LUÇAY.

Je voudrois être aussi assurée de l'établissement de la mienne que je le suis de la vôtre.

Mme D'ALENÇON.

Mais comment voulez-vous la marier en la cachant toujours?

Mme DE LUÇAY.

Je suis ravie de son goût pour la retraite, et j'au-

Digitized by Google

rois bien de la peine à la montrer, car elle craint le monde et aime la solitude.

Mme D'ALENÇON.

Je garde une conduite bien différente; je mène ma fille partout, afin que quelqu'un me la demande.

Mme DE LUÇAY.

Ma fille va à l'église dès le matin pour n'y voir personne de connoissance; elle revient lire et travailler, soulager son père et moi des soins de notre domestique; elle nous console dans nos peines, et il faut que nous l'aimions autant que nous le faisons pour désirer de la voir établie, car ce sera pour nous une dure séparation.

Mme D'ALENÇON.

Vous me surprenez, en me disant qu'elle est gaie, en faisant la vie qu'elle fait; mais il est tard, il faut que je vous quitte.

SCÈNE TROISIÈME.

M. DUVAL.

J'ai deux filles à vous proposer, mais très-différentes l'une de l'autre. La première est Mlle d'Alençon; elle est belle et riche, propre au monde; elle l'aime et s'en fait aimer, et vous attirera bonne et grande compagnie. La seconde est Mlle de Luçay; elle n'est pas belle, elle n'est pas riche, elle passe sa vie à servir son père et sa mère; elle ne fait aucune dépense; elle se cache le plus qu'elle peut; elle est douce, gaie, modeste, adorée de ses domestiques,

Digitized by Google

qui en disent des merveilles; j'en ai gagné un qui m'a fait le portrait que je vous fais. Je me suis informé d'elle dans le quartier où elle demeure; et quelque soin qu'on prenne à se cacher, j'ai vu que sa réputation se répand, et qu'on parle d'elle très-avantageusement.

M. DE SAINT-ERNEST.

Je ne puis résister, mon cher ami, à aller demander Mlle de Luçay à M. son père. Je serai trop heureux s'il veut me donner sa fille.

Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.

Digitized by Google

PROVERBE XV[1].

SI CHACUN FAISOIT SON MÉTIER, LES VACHES SEROIENT MIEUX GARDÉES.

PERSONNAGES:

Mme DE FONTANGE.	M. PERRIER.
UN MÉDECIN.	M. SEVESTRE.
—	—
Mme DE BRIANCOURT.	LAFLEUR.
Mme DE CLAIRVILLE.	LAFOREST.
—	JASMIN.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAFLEUR.

Bonjour, mon ami; où es-tu présentement?

LAFOREST.

Cuisinier chez M. le duc de la Feuillade, et toi?

LAFLEUR.

Je suis toujours cocher chez Mme la présidente de Nisan.

LAFOREST.

Comment te portes-tu? Ton visage me marque du chagrin.

LAFLEUR.

J'en ai aussi un très-grand.

[1] Pour la classe *jaune*.

Digitized by Google

LAFOREST.

Est-ce que ton maître est mal content de toi?

LAFLEUR.

Ce n'est pas là ce qui me met en peine.

LAFOREST.

Et quoi donc?

LAFLEUR.

C'est que le prince Eugène a reçu un renfort, et que j'ai peur qu'il ne batte M. de Vendôme [1].

LAFOREST.

Pourquoi le battroit-il? Vivent la France et les François! ce sont les plus braves gens du monde.

LAFLEUR.

Et M. de Bavière sera-t-il de notre côté ou non [2]?

LAFOREST.

Je n'en sais rien, mais je n'en suis pas inquiet.

SCÈNE DEUXIÈME.

JASMIN.

Monsieur demande à dîner, et il n'y a rien de prêt.

LAFLEUR (*tout joyeux*).

Le duc de Bourgogne commande en Flandre [3].

JASMIN.

Mais il n'est pas question du duc de Bourgogne, et il faut dîner.

[1] Dans la guerre de la succession d'Espagne.

[2] L'électeur de Bavière était alors l'allié de la France.

[3] Le peuple vit en effet avec plaisir le petit-fils de Louis XIV prendre le commandement de l'armée de Flandre en 1708; mais les succès du prince ne répondirent pas à ces espérances.

Digitized by Google

LAFLEUR.

Allons en quelque lieu retiré parler à notre aise des grandes affaires.

SCÈNE TROISIÈME.

Mme DE FONTANGE.

Je suis fâchée, monsieur, de la peine que je vous donne de venir ici; mais j'ai grand besoin de votre secours.

LE MÉDECIN.

De quoi vous plaignez-vous?

Mme DE FONTANGE.

Je crois être hydropique.

LE MÉDECIN.

Je vous souhaiterois la santé du Roi; je le vis hier dîner et marcher tout le jour; il est comme il étoit à l'âge de vingt-cinq ans.

Mme DE FONTANGE.

Il est bien heureux! mais je ne suis pas de même, et mon mal augmente si fort que je crains de n'aller pas loin.

LE MÉDECIN.

On revient de Marly; la cour ne fut jamais plus belle; elle est remplie de princes et de princesses, de généraux; tous les officiers sont ici présentement. On est pressé dans la chambre du Roi à ne pas pouvoir se retourner. On a fait dix maréchaux de France.

Digitized by Google

Mme DE FONTANGE.

J'ai une soif continuelle; ne me donnerez-vous pas quelque soulagement?

LE MÉDECIN.

Je veux être ce soir au coucher du Roi, et demain au lever de Monseigneur. Je verrai dîner M. le duc de Bourgogne, et je songerai ensuite à ce qu'il vous faut. Vous me paroissez triste, vous devriez voir la cour, vous seriez ravie.

Mme DE FONTANGE.

Il n'y a plus de cour pour moi, monsieur; je vous remercie de votre visite.

SCÈNE QUATRIÈME.

Mme DE CLAIRVILLE.

Que je suis lasse d'entendre parler de ménage et d'éducation d'enfants! je n'ai jamais vu de femmes si femmes que celles qui sortent de ma chambre.

Mme DE BRIANCOUR.

Vous ne pouvez mieux adresser ces plaintes qu'à moi, qui ne puis m'accommoder de mon état.

Mme DE CLAIRVILLE.

On veut nous renfermer avec nos maris et notre famille.

Mme DE BRIANCOUR.

Ou dans le soin de nos affaires et de nos valets.

Mme DE CLAIRVILLE.

Ce n'est donc pas là votre inclination?

Digitized by Google

Mme DE BRIANCOUR.

Non certainement, et je n'ai de plaisir qu'à entendre parler de la science.

Mme DE CLAIRVILLE.

Ma passion est la guerre, et je passerois ma vie à en discourir. Que les hommes sont heureux d'aller partout, d'être libres, de voir tous les jours des choses nouvelles, et de commander à des régiments tout entiers!

Mme DE BRIANCOUR.

Qu'ils sont heureux d'avoir tant de livres qu'ils veulent! Savez-vous qu'il y en a un tout nouveau de M. de Meaux? Il est bien écrit, les preuves qu'il avance sont convaincantes, ses citations sont justes et bien choisies.

Mme DE CLAIRVILLE.

On vient de faire des maréchaux de France; quel bonheur! une pauvre femme n'en peut avoir de pareil; mais évitons ces deux hommes qui viennent.

SCÈNE CINQUIÈME.

M. PERRIER.

M'apportez-vous mes papiers, et la consultation que vous deviez faire?

M. SEVESTRE.

Elle n'est point prête; vous aurez vos papiers demain; j'ai été si occupé de certains vers que je fais présentement, que je n'ai pu m'occuper d'autre chose.

Digitized by Google

M. PERRIER.

Un avocat faire des vers!

M. SEVESTRE.

C'est un langage qui me charme, et j'aimerois mieux avoir été Corneille ou Racine que d'être chancelier.

M. PERRIER.

Vos affaires ni les miennes ne se trouveroient pas bien de cette inclination.

M. SEVESTRE.

Il n'est rien tel que de lire des vers ou d'en faire.

SCÈNE SIXIÈME.

LAFLEUR.

A quoi vous amusez-vous là, ma belle fille?

SUZETTE.

Je garde les vaches de mon père et de tout le village.

LAFLEUR.

Laissez ce soin à quelque misérable, et venez avec moi; je vous épouserai, et vous habillerai en demoiselle.

SUZETTE.

Ce n'est pas là mon état; mon père et ma mère m'ont chargée de ces vaches et je ne les quitterai pas.

LAFLEUR.

Venez seulement faire un tour avec moi à la ville, et vous reviendrez à vos vaches.

Digitized by Google

SUZETTE.

J'en suis chargée, et pour rien du monde je ne les perdrois de vue, c'est ma seule affaire.

Si chacun faisoit son métier, les vaches seroient mieux gardées.

Digitized by Google

PROVERBE XVI[1].

L'EAU QUI COULE VAUT MIEUX QUE CELLE QUI CROUPIT.

PERSONNAGES:

Mme DU CASTEL.
Mme DU LUC.
CLOTILDE, fille de Mme du Castel.
ÉMILIE, fille de Mme du Luc.
Mme AURILLAC, gouvernante d'Émilie.
SUZANNE, LOUISE, servantes.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DU CASTEL.

Je ne me sens pas de joie de vous voir, madame, et voici un moment que j'attends depuis longtemps avec une grande impatience.

Mme DU LUC.

Je n'en avois pas moins de mon côté; mais je me sens encore plus de plaisir que je ne croyois.

Mme DU CASTEL.

C'en est un grand de revoir une amie telle que vous l'êtes; mais combien de temps faudra-t-il pour nous dire tout ce qui nous est arrivé depuis notre séparation?

Mme DU LUC.

Je meurs d'envie de vous parler de ma fille.

[1] Pour la classe *jaune*.

Digitized by Google

Mme DU CASTEL.

Et moi de la mienne.

Mme DU LUC.

La vôtre est-elle déjà grande ?

Mme DU CASTEL.

Elle a seize ans, et la vôtre ?

Mme DU LUC.

Elle en a près de dix-huit.

Mme DU CASTEL.

Est-elle bien née et bien faite ?

Mme DU LUC.

Elle n'a de défaut que d'être trop sage.

Mme DU CASTEL.

Je ne vous ferai pas les mêmes plaintes, la mienne est d'une vivacité qui me fait trembler.

Mme DU LUC.

Voici ma fille avec sa gouvernante, je suis ravie de vous la montrer.

SCÈNE DEUXIÈME.

Mme AURILLAC.

Madame, j'ai voulu mener mademoiselle à la promenade, comme vous me l'aviez ordonné ; elle n'a jamais voulu y aller ; et ayant su que vous n'étiez pas loin, je viens vous demander vos ordres.

Mme DU LUC.

Pourquoi, ma fille, ne voulez-vous point vous divertir ? Votre langueur me fait craindre que vous ne tombiez malade.

Digitized by Google

ÉMILIE (*d'un ton languissant*).

Je suis bien partout, madame, et je me passe aisément de plaisir.

Mme DU CASTEL.

A votre âge, mademoiselle? et que ferez-vous donc quand vous serez plus vieille?

ÉMILIE.

J'en serai bien aise, car on ne me parlera plus de me divertir, et je rêverai tant que je voudrai.

Mme DU CASTEL.

Vous aimez à rêver?

ÉMILIE.

C'est mon seul goût; j'y passerois ma vie.

Mme DU LUC.

Voilà son humeur, qui me met au désespoir.

Mme DU CASTEL.

Eh! pourquoi, madame? laissez-la rêver; cela est plus aisé que de garder mon étourdie de fille, qu'on ne peut tenir.

Mme DU LUC.

Je voudrois que nous en pussions changer. Adieu, nous nous reverrons bientôt.

SCÈNE TROISIÈME.

SUZANNE.

Bonjour, ma chère amie, nous voici enfin ensemble après une longue séparation.

Digitized by Google

LOUISE.

Nos maîtresses paraissent ravies de se revoir ; ne nous quittons plus.

SUZANNE.

Il ne tiendra pas à moi ; mais nous avons chez nous une lendore qui nous attriste tous, et qui me tiendra à la maison parce qu'elle y est toujours.

LOUISE.

Nous avons une éveillée, qui ne donne pas un moment de repos, et je crains qu'elle ne donne quelque déplaisir à sa mère.

SUZANNE.

La nôtre pourra ennuyer la sienne, mais il n'y a que cela à craindre.

LOUISE.

Voyons-nous souvent, le reste ira comme il pourra.

SCÈNE QUATRIÈME.

Mme DU CASTEL *à Clotilde.*

Je vous veux donner une amie qui est aussi sage que vous êtes folle.

CLOTILDE.

Je m'en accommoderai fort bien, madame, elle me rendra peut-être plus sage et je la réjouirai.

Mme DU CASTEL.

La voici, je vous laisse avec elle pour qu'elle soit plus en liberté.

Digitized by Google

SCÈNE CINQUIÈME.

ÉMILIE.

Ma mère a voulu que je vous vinsse voir, mademoiselle, et que je vous demandasse votre amitié.

CLOTILDE.

J'en aurois fait toutes les avances, et je crains qu'elle ne vous ait contrainte.

ÉMILIE.

J'aime fort ma chambre, et j'avoue que j'ai de la peine à en sortir.

CLOTILDE.

Eh! quel plaisir trouvez-vous dans votre chambre?

ÉMILIE.

J'en trouve à tout ce que je fais; un ouvrage m'occupe, un livre m'entretient; je cause avec tout ce qui est avec moi; je chante et danse toute seule, et je ne connois point l'ennui.

CLOTILDE.

C'est que vous êtes trop sage, ou du moins trop sérieuse.

ÉMILIE.

Tout est à craindre des filles qui ne le sont pas.

CLOTILDE.

Je suis gaie, mais j'aimerois mieux mourir que de manquer à aucun de mes devoirs.

SCÈNE SIXIÈME.

SUZANNE, *accourant éperdue.*

Que je vous plains, madame, et qui l'eût jamais cru?

Digitized by Google

Mme DU LUC.

Quoi donc!

SUZANNE.

Je n'ai pas la force de vous le dire.

Mme DU LUC.

Ne me fais point mourir d'inquiétude.

SUZANNE.

Votre fille....

Mme DU LUC.

Eh bien?

SUZANNE.

Votre fille est...

Mme DU LUC.

Malade?

SUZANNE.

C'est bien pis.

Mme DU LUC.

Comment! ma fille est morte?

SUZANNE.

Encore pis.

Mme DU LUC.

Explique-toi?

SUZANNE.

Votre fille s'est fait enlever!.. elle a si bien rêvé, qu'elle a donné tous ses rendez-vous à un homme qui lui écrivoit de belles lettres sur ses rêveries; ils s'en sont allés tous les deux.

Mme DU LUC.

Je suis au désespoir, courons-y chercher quelque remède.

Digitized by Google

SUZANNE.

Il viendra trop tard. Elle est bien loin.

SCÈNE SEPTIÈME.

Mme DU CASTEL.

Qu'est-ce que j'apprends? Le prince de Tarente vous aime et veut vous épouser!

CLOTILDE.

Il m'a fait parler par Mme de Saint-Marc.

Mme DU CASTEL.

Qu'avez-vous répondu?

CLOTILDE.

Que j'étois très-offensée qu'il s'adressât à moi, et qu'il falloit aller à vous, ne voulant jamais que ce que vous voudrez.

Mme DU CASTEL.

Comment! vous accommoderiez-vous que je refusasse une telle fortune?

CLOTILDE.

Je serois persuadée que vous auriez de bonnes raisons, et je ne m'en mettrois point en peine.

Mme DU CASTEL.

Vous seriez soumise à un tel refus! et que pourrois-je après cela vous proposer?

CLOTILDE.

Qui vous voudriez, et je le recevrois de votre main.

Mme DU CASTEL.

Et si je ne voulois point vous marier?

Digitized by Google

CLOTILDE.

Je demeurerois auprès de vous, et j'espère que vous ne me verriez jamais y changer d'humeur, ni manquer à ce que je vous dois.

Mme DU CASTEL.

Ah! pauvre Mme du Luc! que nous avons mal connu nos filles! et que j'ai de sujets d'aimer la mienne!

L'eau qui coule vaut mieux que celle qui croupit.

Digitized by Google

PROVERBE XVII[1].

MÉCHANT OUVRIER N'A JAMAIS BON OUTIL.

PERSONNAGES:

Mme DORBAC.
Mme DE SAINT-CYR.
Mlle DORBAC.
Mme MORIN, femme de confiance de Mme Dorbac.
THÉRÈSE, JUSTINE, } servantes.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE SAINT-CYR.

Puis-je vous demander, sans être indiscrète, si quelque chose vous afflige?

Mme DORBAC.

Ma patience est à bout sur l'éducation de ma fille.

Mme DE SAINT-CYR.

N'est-ce point que vous la voulez trop parfaite?

Mme DORBAC.

Non, mais je ne puis venir à bout des moindres choses; et m'en occupant depuis le matin jusqu'au soir, je ne puis lui apprendre ce que tous les enfants savent.

Mme DE SAINT-CYR.

Je suis plus heureuse dans mes enfants; j'en ai beaucoup, et pas un ne m'embarrasse.

[1] Pour la classe *jaune*.

Digitized by Google

Mme DORBAC.

Donnez-moi vos conseils, je vous en conjure.

Mme DE SAINT-CYR.

Je ne sais rien là-dessus de particulier; je tâche de leur faire entendre raison, je mêle la douceur à la fermeté, et j'attends avec patience que Dieu bénisse ce que je fais.

Mme DORBAC.

Je n'ai point encore essayé de la douceur.

Mme DE SAINT-CYR.

C'est pourtant par où il faut commencer.

Mme DORBAC.

Je veux vous croire, et je vous dirai comment je m'en serai trouvée.

SCÈNE DEUXIÈME.

JUSTINE.

Nos maîtresses sont ensemble, et nous donnent le temps de nous voir.

THÉRÈSE.

Je ne sais comment elles se cherchent, car je n'ai jamais vu deux personnes si différentes.

JUSTINE.

La mienne est la douceur même, et d'une égalité d'humeur qui est surprenante.

THÉRÈSE.

La mienne n'est ni rude ni méchante, mais tout l'embarrasse; le soin de sa fille l'inquiète, elle ne sait ni s'en faire aimer ni s'en faire craindre.

Digitized by Google

JUSTINE.

Est-ce qu'elle est mal née?

THÉRÈSE.

Non, elle est bonne enfant avec nous autres.

JUSTINE.

Votre maîtresse n'a-t-elle que cette fille-là?

THÉRÈSE.

Elle en a perdu une qui lui donnoit autant de peine, et dont elle nous conte tous les jours des merveilles.

JUSTINE.

D'ailleurs est-elle aisée à servir?

THÉRÈSE.

On ne fait jamais à sa mode; elle change souvent de domestiques, et je ne crois pas qu'elle en trouve jamais à son gré.

JUSTINE.

Voici ces dames qui reviennent; adieu, je te prie que ce ne soit pas pour longtemps.

SCÈNE TROISIÈME.

Mme DORBAC.

J'ai essayé de la douceur avec ma fille, comme vous me l'aviez conseillé, mais elle fait plus mal que jamais.

Mme DE SAINT-CYR.

J'ai envie de vous la demander, pour voir de près ce que c'est que son humeur.

Digitized by Google

Mme DORBAC.

Vous me ferez un extrême plaisir, mais je crains qu'elle ne vous incommode.

Mme DE SAINT-CYR.

A parler franchement, je n'ai pas de logement de reste, prenez pendant ce temps-là un de mes enfants.

Mme DORBAC.

J'en serai ravie ! garçon, fille, donnez-moi ce que vous voudrez.

Mme DE SAINT-CYR.

Voilà qui est fait ; un garçon, c'est moins embarrassant, je vais vous l'envoyer et emmener mademoiselle votre fille.

SCÈNE QUATRIÈME.

Mme DORBAC.

Je prends pour quelque temps auprès de moi le fils de Mme de Saint-Cyr, ayez-en soin ; servez-le, et me rendez compte de tout ce qu'il fera.

Mme MORIN.

Je n'y manquerai pas, madame.

Mme DORBAC.

Il ne vous donnera pas grand'peine ; on dit que ces enfants-là sont très-bien nés.

Mme MORIN.

On le dit, et que madame leur mère est une habile femme.

Digitized by Google

Mme DORBAC.

Je la crois très-habile, mais il y a des gens heureux en tout. Appelez Thérèse, et qu'elle m'apporte mon ouvrage.

SCÈNE CINQUIÈME.

Mme DORBAC.

Avez-vous de la soie et des aiguilles?

THÉRÈSE.

J'ai couru tous les marchands; on m'assure que ce que je vous apporte est tout du meilleur.

Mme DORBAC.

Quelle aiguille! elle est grosse comme les doigts.

THÉRÈSE.

En voilà des petites.

Mme DORBAC.

Je ne puis l'enfiler; la soie est trop grosse; ah! quel canevas! il m'est impossible de travailler.

SCÈNE SIXIÈME.

Mme DE SAINT-CYR.

Ne perdons pas de temps, mademoiselle, et soyez assez simple pour me dire de bonne foi les sujets que madame votre mère a à se plaindre de vous.

Mlle DORBAC.

Je ne les ai jamais bien compris, car j'ai toujours eu une grande envie de lui plaire.

Digitized by Google

Mme DE SAINT-CYR.

Qu'est-ce qu'elle désiroit de vous?

Mlle DORBAC.

Tantôt une chose et tantôt une autre.

Mme DE SAINT-CYR.

Quoi! des choses opposées?

Mlle DORBAC.

Quelquefois.

Mme DE SAINT-CYR.

Elle est donc un peu bizarre?

Mlle DORBAC.

Je ne le crois pas, madame; il y avoit sans doute de ma faute.

Mme DE SAINT-CYR.

Vous parloit-elle souvent?

Mlle DORBAC.

Dans de certains temps.

Mme DE SAINT-CYR.

Exigeoit-elle que vous ne parlassiez guère?

Mlle DORBAC.

Selon l'humeur où elle étoit.

Mme DE SAINT-CYR.

Voudrez-vous bien suivre ce que je vous dirai?

Mlle DORBAC.

Oui, madame, je le ferai en tout.

Mme DE SAINT-CYR.

Je n'aime pas les filles qui parlent.

Mlle DORBAC.

Je me tairai autant que vous le voudrez.

Mme DE SAINT-CYR.

Je veux que l'on travaille.

Digitized by Google

Mlle DORBAC.

C'est mon inclination, et quand cela ne seroit pas, je le ferois pour vous obéir.

Mme DE SAINT-CYR.

Il faut avec moi être diligente, se lever le matin, être peu occupée de sa personne, et donner tout son temps à des choses utiles.

Mlle DORBAC.

J'espère faire tout ce que vous me marquez.

Mme DE SAINT-CYR.

Qu'est-ce qui vous déplaira le plus?

Mlle DORBAC.

Je ne sens en moi aucune répugnance.

SCÈNE SEPTIÈME.

Mme DORBAC.

Me ramenez-vous déjà ma fille, madame? je me doutois bien qu'elle vous montreroit bientôt tous ses défauts.

Mme DE SAINT-CYR.

Je ne devrois pas, madame, juger d'elle si promptement, mais je suis si surprise de ce que je vois en elle que je n'ai pu attendre si longtemps pour vous le dire. C'est un ange; j'ai eu avec elle une conversation qui m'a surprise; sa douceur est charmante, son esprit passe son âge, son cœur m'a encore fait plus de plaisir; elle conserve pour vous une tendresse et un respect qui lui font prendre sur elle tout ce qui s'est passé entre vous; elle agit comme elle parle, elle

Digitized by Google

est déjà adorée chez moi; et si elle continue comme elle commence, ce dont je répondrois après ce que j'ai vu, je crois, madame, que je l'adopterois et vous laisserois mon fils.

Mme DORBAC.

Je n'en suis pas si contente; il fait un bruit horrible; j'ai voulu lui parler là-dessus, il l'a très-mal reçu, et nous ne serons pas longtemps amis.

Mme DE SAINT-CYR.

Il étoit chez moi doux comme un mouton. Voici Mme Morin qui vient pour vous parler.

Mme MORIN.

Monsieur de Salagnac voudroit vous parler.

Mme DORBAC.

Permettez-moi de sortir un moment.

SCÈNE HUITIÈME.

Mme DE SAINT-CYR.

Pendant que Mme Dorbac n'y est pas, dites-moi des nouvelles de mon fils.

Mme MORIN.

Il est digne de vous, madame, et de l'éducation que vous lui avez donnée. Nous l'aimons tous, et craignons que vous ne le repreniez.

Méchant ouvrier n'a jamais bon oûtil.

Digitized by Google

PROVERBE XVIII[1].

QUI SE FAIT BREBIS, LE LOUP LA MANGE[2].

PERSONNAGES :

M. GAUTIER.
Mme GAUTIER.
Mme D'AUVERS.
Mme BONNEFOY.
BERTINE, } servantes.
MAROTTE, }

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTINE.

Est-ce toi, Marotte? et je ne me trompe point?

MAROTTE.

C'est moi-même, Bertine, qui suis ravie de te voir; depuis quand es-tu en ce pays?

BERTINE.

D'hier; et ma maîtresse a grande envie de voir la tienne; n'es-tu pas toujours chez Mme Gautier?

[1] Pour la classe *jaune*.

[2] La moralité de ce proverbe s'accorde peu avec les préceptes que Mme de Maintenon donnait aux demoiselles sur la soumission des femmes envers leurs maris. (Voir t. I, p. 10, 32, 238, etc.) Ne serait-ce point que Mme Gautier, ce modèle de douceur, cette brebis que le loup mange, est Mme de Maintenon elle-même? Et ce proverbe ne serait-il pas une sorte d'épigramme à l'adresse de Louis XIV? On peut le soupçonner d'après les entretiens de cette dame avec Mme de Glapion. Voir *Lettres édif.*, t. II, p. 153, et la et la *Conversation* XLVIII.

Digitized by Google

MAROTTE.

Vraiment, oui; je ne crois pas que je la quitte jamais.

BERTINE.

Tu es donc fort bien?

MAROTTE.

C'est la douceur même, et je fais depuis le matin jusqu'au soir ce que je veux; et toi, comment es-tu?

BERTINE.

Je suis avec une résolue qui se fait servir pour son argent, et avec qui il ne faut pas avoir les deux pieds dans un soulier. Adieu, il faut que je m'en aille.

MAROTTE.

Je serois dehors tout le jour que la mienne ne me diroit pas un mot.

SCÈNE DEUXIÈME.

Mme D'AUVERS.

La première chose que j'ai faite en arrivant ici a été de m'informer de vous, ma chère cousine, mourant d'impatience de vous embrasser.

Mme GAUTIER.

Je vous aurois prévenue, si je vous avois su arrivée.

Mme D'AUVERS.

Dites-moi donc de vos nouvelles; êtes-vous heureuse?

Digitized by Google

Mme GAUTIER.

Je le suis fort, et je n'ai pas moins d'empressement de savoir si vous l'êtes.

Mme D'AUVERS.

Je n'ai pas mal rencontré, j'ai épousé un homme qui a de la naissance, du bien, une assez bonne humeur; mais il faut tenir ferme avec lui, car sans cela il exigeroit bien des choses que je ne veux pas faire.

Mme GAUTIER.

Comment! est-ce que vous résistez à votre mari?

Mme D'AUVERS.

Oui, vraiment, je lui résiste; ne résistez-vous point?

Mme GAUTIER.

J'en serois bien fâchée, et je ne connois d'autre volonté que la sienne.

Mme D'AUVERS.

Que je vous plains! mais le voici; je me retire un moment.

SCÈNE TROISIÈME.

M. GAUTIER.

Vous me voyez d'assez mauvaise humeur, madame.

Mme GAUTIER.

J'en suis bien fâchée; n'en pourrois-je savoir la cause?

Digitized by Google

M. GAUTIER.

C'est vous-même, madame, et la dépense que vous faites en habits.

Mme GAUTIER.

J'ai cru ne vous point déplaire par là, je n'en ferai plus.

M. GAUTIER.

Mais vous serez de mauvaise humeur à votre tour : il faut retrancher vos ajustements.

Mme GAUTIER.

Je ne veux que vous plaire; et si vous m'aimez autant en *grisette*[1], je ne porterai plus d'autres habits.

M. GAUTIER.

Je vous en aimerai bien davantage.

Mme GAUTIER.

Oubliez donc le passé, et je vous assure que vous n'aurez pas sujet de vous plaindre de l'avenir.

SCÈNE QUATRIÈME.

Mme BONNEFOY.

Qu'est-ce que cet habillement-ci? vous voilà comme une tourière, est-ce une gageure?

Mme GAUTIER.

Non, c'est l'habit que j'ai choisi pour toute ma vie.

[1] Étoffe grise de laine que portaient les femmes du peuple et les sœurs converses de certains couvents.

Digitized by Google

Mme BONNEFOY.

Vous voulez donc vous faire moquer de vous?

Mme GAUTIER.

Ceux qui se moqueront auront tort, et je ne crois pas être digne de moquerie en me mettant au-dessus de la vanité de mon sexe.

Mme BONNEFOY.

Vous êtes trop sage pour votre âge; vous voudrez vous parer quand vous serez vieille.

Mme GAUTIER.

J'espère que je ne perdrai pas la raison à ce point-là.

SCÈNE CINQUIÈME.

M. GAUTIER.

J'ai une proposition à vous faire qui vous surprendra et vous affligera peut-être.

Mme GAUTIER.

Elle m'affligera si elle vous afflige.

M. GAUTIER.

Non, elle ne me fâche point, pourvu que vous y consentiez.

Mme GAUTIER.

Pouvez-vous en douter?

M. GAUTIER.

Je veux quitter Paris et me retirer à ma maison de campagne.

Mme GAUTIER.

Quand voulez-vous partir? je suis prête.

Digitized by Google

M. GAUTIER.

Le plus tôt seroit le meilleur.

Mme GAUTIER.

Vous n'avez qu'à dire.

M. GAUTIER.

Demain à la pointe du jour.

Mme GAUTIER.

Je ne vous ferai point attendre.

SCÈNE SIXIÈME.

Mme D'AUVERS.

Je ne fus jamais plus surprise que d'apprendre que vous étiez partie de Paris sans dire adieu à personne, et ayant emmené tout comme si vous n'y deviez plus revenir.

Mme GAUTIER.

Je n'y retournerai plus.

Mme D'AUVERS.

Vous voilà confinée à la campagne pour le reste de vos jours?

Mme GAUTIER.

Oui.

Mme D'AUVERS.

Vous allez mourir d'ennui.

Mme GAUTIER.

Pourquoi? n'ai-je pas dû prévoir, en me mariant, que je ne ferois plus ma volonté?

Digitized by Google

Mme D'AUVERS.

Je comprends qu'on peut le prévoir; mais comment s'y résoudre?

Mme GAUTIER.

Si je m'étois trouvée incapable de cette résolution, je ne me serois pas mariée.

Mme D'AUVERS.

Voici votre tyran qui vient; je sors, ne pouvant le souffrir.

SCÈNE SEPTIÈME.

M. GAUTIER.

Votre cousine va bien vite; à peine sommes-nous arrivés que la voilà ici.

Mme GAUTIER.

J'en ai été surprise comme vous.

M. GAUTIER.

Elle m'importune fort, et vous me ferez plaisir de ne la plus voir.

Mme GAUTIER.

Voilà qui est fait; je me charge qu'elle n'y reviendra plus.

M. GAUTIER.

Ne voyons plus personne, je vous en prie.

Mme GAUTIER.

Je le veux, puisque vous le voulez.

Qui se fait brebis, le loup la mange.

Digitized by Google

PROVERBE XIX[1].

ON NE PERD RIEN POUR ATTENDRE.

PERSONNAGES :

Mme DE MAREUIL.	FANCHETTE.
Mlle DE MAREUIL.	CHARLOT.
Mlle DE MÉNARS.	LA ROSE.
Mme DE SAINT-ANDRÉ.	

SCÈNE PREMIÈRE.

Mlle DE MAREUIL.

Je suis ravie de vous voir, ma chère amie, et d'apprendre l'état de votre fortune.

Mlle DE MÉNARS.

Elle est toujours mauvaise, mais j'espère qu'elle va devenir meilleure : on me propose un mariage.

Mlle DE MAREUIL.

Quoi ! vous vous résoudriez à vous marier à votre âge?

Mlle DE MÉNARS.

Comment ! à mon âge ! suis-je trop vieille à vingt ans ?

Mlle DE MAREUIL.

Non, assurément ; vous n'êtes pas vieille, je vous trouve beaucoup trop jeune.

[1] Pour la classe *jaune*.

Digitized by Google

Mlle DE MÉNARS.

Je n'aurois jamais pensé que vous trouvassiez qu'on fût trop jeune à vingt ans pour se marier, et dans un temps où l'on voit marier des filles à douze ans[1].

Mlle DE MAREUIL.

Croyez-vous qu'on s'en trouve bien? C'est la plus grande folie du monde de laisser faire un marché pour toute sa vie à une enfant à qui on ne confieroit pas le choix de sa jupe.

Mlle DE MÉNARS.

C'est au père et à la mère à marier leurs enfants.

Mlle DE MAREUIL.

Oui, mais c'est aux jeunes mariés à en acquittèr les obligations; et ils ne les connoissent guère quand ils s'engagent.

Mlle DE MÉNARS.

Je ne m'étonne plus si vous n'êtes pas mariée; je ne pouvois en comprendre la raison.

Mlle DE MAREUIL.

Il n'y a rien qui presse.

Mlle DE MÉNARS.

Mais ne craignez-vous point que votre mari ne vous en aime moins quand vous ne serez plus jeune?

Mlle DE MAREUIL.

J'aime mieux qu'il m'estime que de m'aimer. Et où voyez-vous que ces jeunes femmes sont si aimées, si elles ont un mari assorti à leur âge? Il ignore comme elles comment il faut vivre dans le mariage;

[1] Voir t. I, p. 39.

Digitized by Google

et on est brouillé ensemble dans l'âge ou l'on auroit dû se marier. Si elles en prennent un vieux, il s'accoutume à les traiter en enfant, et n'en revient jamais.

Mlle DE MÉNARS.

Vous me persuaderiez par la force de vos raisons, si la coutume n'étoit pour moi; mais je vois un de mes gens qui me cherche et qui me force à vous quitter.

SCÈNE DEUXIÈME.

FANCHETTE, *en riant.*

Mme de Saint-André vous attend chez vous, il y a longtemps.

Mlle DE MÉNARS.

D'où vous vient cette envie de rire?

FANCHETTE.

C'est qu'elle nous a fait entendre que nous irions bientôt à vos noces.

SCÈNE TROISIÈME.

Mme DE SAINT-ANDRÉ.

Je viens au-devant de vous par l'impatience où je suis de vous entretenir.

Mlle DE MÉNARS.

Je suis très-fâchée de vous avoir fait attendre.

Mme DE SAINT-ANDRÉ.

Il ne tiendra qu'à vous d'être bientôt établie.

Digitized by Google

M. de Vaulx vous demande en mariage. Vos parents y consentent, trouvant l'affaire bonne. Y donnerez-vous votre consentement?

Mlle DE MÉNARS.

De tout mon cœur, rien ne me paroissant si mauvais dans le monde que le personnage d'une vieille fille.

Mme DE SAINT-ANDRÉ.

Vous êtes encore jeune, et peut-être trouveriez-vous un meilleur parti.

Mlle DE MÉNARS.

Il ne faut pas quitter le certain pour de simples espérances.

SCÈNE QUATRIÈME.

CHARLOT.

Te voilà dans un triste équipage, que ne tâches-tu de servir?

LA ROSE.

On me propose bien des conditions, mais elles sont si mauvaises que je les refuse.

CHARLOT.

Il n'y en a pas qui ne vaille mieux que de mourir de faim comme tu fais.

LA ROSE.

Je souffre, mais je crains de changer souvent de maître; rien ne fait tant de tort que d'avoir été de condition en condition.

CHARLOT.

En effet, il y a des gens qui vous refusent aussitôt

Digitized by Google

qu'on leur dit qu'on a été en différentes maisons; j'en suis là; et je me prépare à quitter encore celle où je suis. On dit que Mlle de Ménars se marie, tâche de te fourrer là.

LA ROSE.

J'en ai ouï parler, mais ces gens-là ne me plaisent pas.

CHARLOT.

Pour moi, je t'admire de vouloir choisir; étant aussi pressé que tu l'es par la misère.

LA ROSE.

Il faut avoir de la patience; il viendra quelque chose de meilleur; Mlle de Ménars ne m'a jamais paru être élevée pour être une bonne maîtresse et pour bien régler une maison.

CHARLOT.

Tant mieux; c'est dans le désordre qu'on fait ses affaires.

LA ROSE.

On ne gagne jamais rien à vivre avec des gens déraisonnables, et tu l'éprouveras à la fin.

SCÈNE CINQUIÈME.

Mme DE MAREUIL.

Vous me jetez dans un grand embarras, ma fille; je ne sais ce que vous voulez : on vous propose des mariages, vous les refusez; on veut vous mettre auprès

Digitized by Google

d'une princesse, et vous négligez cet honneur, comme si vous n'aviez besoin de personne.

Mlle DE MAREUIL.

Je ne vous désobéirai jamais; j'avoue que tant que vous me laisserez la liberté que vous m'avez donnée jusqu'ici, je ne me presserai pas.

Mme DE MAREUIL.

Mais qui vous dit que vous trouverez quelque chose de meilleur que ce qu'on vous offre?

Mlle DE MAREUIL.

Si je ne trouve rien de meilleur je demeurerai comme je suis.

Mme DE MAREUIL.

Sans établissement?

Mlle DE MAREUIL.

Il vaut mieux n'en point avoir que d'en prendre un mauvais.

Mme DE MAREUIL.

On dira que personne n'a voulu de vous.

Mlle DE MAREUIL.

Je ne fais point dépendre mon bonheur de l'opinion des autres; et puisque vous me permettez de dire la mienne, je crois qu'il ne faut rien précipiter dans une affaire d'où dépend tout le reste de la vie.

Mme DE MAREUIL.

Mais vous vieillissez tous les jours!

Mlle DE MAREUIL.

Je serai plus raisonnable, et celui qui me voudra aussi.

Digitized by Google

SCÈNE SIXIÈME.

Mme DE SAINT-ANDRÉ.

Je n'ai pu vous demander plus tôt si vous êtes aussi heureuse dans votre nouvel état que je l'ai désiré.

Mlle DE MÉNARS, OU Mme DE VAULX.

Mon bonheur est passé; et j'en vois assez pour vous assurer que je passerai une triste vie.

Mme DE SAINT-ANDRÉ.

Il n'est pas possible qu'en si peu de temps...

Mme DE VAULX.

Je n'ai que trop vu; mais c'est un mauvais parti que celui de se plaindre, et je n'en veux jamais parler.

SCÈNE SEPTIÈME.

Mme DE MAREUIL.

Je ne crois pas que vous rebutiez la proposition que j'ai à vous faire; je ne puis le croire moi-même, et je crains que ce ne soit un songe : un seigneur de la cour, très-honnête homme, riche, et résolu de chercher la douceur dans son mariage, me fait demander ma fille aînée sans aucun bien; il dit qu'il en a assez pour lui et pour elle, qu'on lui a dit qu'elle avoit du mérite, et que c'est la seule chose qu'il désire; y consentez-vous?

Mlle DE MAREUIL.

Quel âge a-t-il?

Digitized by Google

Mme DE MAREUIL.

Il n'est pas jeune; c'est un homme revenu de toutes les folies de la jeunesse, qui veut trouver son plaisir chez lui.

Mlle DE MAREUIL.

Voilà ce que je crois de meilleur, et j'y consens dès que vous le voulez.

SCÈNE HUITIÈME.

CHARLOT.

Mlle de Mareuil se marie; voilà une bonne maison; veux-tu y entrer? elle épouse un grand seigneur.

LA ROSE.

De tout mon cœur; on m'a dit des merveilles de l'un et de l'autre.

On ne perd rien pour attendre.

Digitized by Google

PROVERBE XX[1].

DIS-MOI QUI TU HANTES, JE TE DIRAI QUI TU ES.

PERSONNAGES :

Mme D'ARLONVILLE.
LE COMTE, son fils.
LE MARQUIS DE BÉTHUNE.
LE COMTE D'ARLINCOUR.
Mme DE BUCHAN.
Mme DE LA BARRE.
M. GUÉRARD, commissaire de police.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme D'ARLONVILLE.

Vous voilà grand, mon fils, en âge d'entrer dans le monde ; le meilleur avis que j'ai à vous donner, c'est de chercher toujours les honnêtes gens.

LE COMTE.

C'est bien mon intention, madame, et de vous donner toute la satisfaction que je pourrai pour vous récompenser, autant que je le puis, des soins que vous avez eus pour moi.

Mme D'ARLONVILLE.

Vous avez raison d'appeler cela une récompense, et je n'en désire point d'autre que de vous voir un honnête homme. Mais voici Mme de Buchan.

[1] Pour la classe *jaune*.

Digitized by Google

LE COMTE.

Elle paroît affligée.

SCÈNE DEUXIÈME.

Mme D'ARLONVILLE.

Vous m'alarmez, madame, par l'état où je vous vois.

Mme DE BUCHAN.

Il est vrai que je suis transportée de colère et dans une grande affliction.

Mme D'ARLONVILLE.

Qui peut vous mettre dans un tel état?

Mme DE BUCHAN.

Le mariage de ma fille est rompu : M. d'Arlincour m'a envoyé demander toutes les paroles qu'il m'avoit données et ne me fait seulement pas l'honneur de m'en dire la raison.

Mme D'ARLONVILLE.

Ce procédé-là est très-étrange entre des gens de condition; il faut pourtant qu'il dise à quelqu'un pourquoi il se dédit.

Mme DE BUCHAN.

Hélas! madame, de quel prétexte qu'il se serve, le mariage est toujours rompu; et il étoit si avantageux, que je ne m'en consolerai jamais.

Mme D'ARLONVILLE.

Vous en retrouverez quelque autre; ne vous laissez point abattre par la douleur.

Digitized by Google

Mme DE BUCHAN.

La mienne sera aussi longue que ma vie.

Mme D'ARLONVILLE.

Ce seroit la première; on se console de tout; mais je voudrois que la raison fît sur vous ce que le temps fera sûrement.

Mme DE BUCHAN.

Adieu, madame, je ne veux point vous faire souffrir de l'état où je suis.

SCÈNE TROISIÈME.

LE COMTE.

Bonjour, marquis; où allez-vous si paré?

LE MARQUIS DE BÉTHUNE.

Voir des femmes et jouer avec elles.

LE COMTE.

Sont-ce des femmes de condition?

LE MARQUIS.

Non, mais assez jolies, de bonne humeur, et qui sont ravies de me voir.

LE COMTE.

N'y a-t-il que des femmes dans votre société?

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi, il y a des hommes.

LE COMTE.

Qui sont-ils?

LE MARQUIS.

Leurs noms ne vous seroient pas connus, quand je vous les nommerois.

Digitized by Google

LE COMTE.

Je suis trompé, marquis, ou c'est là une mauvaise compagnie.

LE MARQUIS.

Je vous l'avoue; mais si vous saviez ce qu'il y a à souffrir avec les honnêtes gens, vous n'auriez pas le courage de vous y exposer.

LE COMTE.

Vous me surprenez en me voulant persuader qu'on est plus à son aise dans une mauvaise compagnie que dans une bonne.

LE MARQUIS.

Je vous en ferai tomber d'accord, mon cher comte, quand je vous aurai appris ce que j'en ai éprouvé. En sortant de l'académie [1], je m'informai des plus honnêtes gens, pour entrer dans leur commerce; je cherchai dans ma famille quelqu'un qui me présenta; je fus reçu assez froidement; je retournai de mon chef; à peine me regardoit-on; je voulus parler, et je m'aperçus que, se regardant d'intelligence, ils se moquoient de ce que j'avois dit; je pris le parti de me taire, mais je me lassai de les écouter.

LE COMTE.

J'aimerois mieux faire ce personnage-là avec des gens de mérite que de me faire admirer des sots; et après avoir bien écouté, vous auriez parlé à votre tour.

[1] Les académies étaient des espèces d'écoles où les jeunes gentilshommes apprenaient l'escrime, l'équitation, la danse, etc.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Je vous avoue que je n'eus pas cette patience. Un de mes camarades me mena chez les personnes dont je vous ai parlé; on me reçut avec empressement; on admira tout ce que je disois, et je trouvai cet état-là tout aussi doux que l'autre m'avoit paru dur et ennuyeux.

LE COMTE.

Elles sont donc sottes vos amies?

LE MARQUIS.

Oui, et c'est ce qui fait qu'elles admirent tout ce que je leur dis.

LE COMTE.

Mais ne vous ennuyez-vous point de les entendre?

LE MARQUIS.

Quelquefois, mais je n'ai point le courage d'essuyer les dégoûts que j'ai eus.

LE COMTE.

Ils n'auroient pas toujours duré; vous seriez devenu raisonnable avec des gens qui le sont, et enfin vous leur auriez plu par votre complaisance, et auriez été ensuite de ces honnêtes gens qu'il faut que la jeunesse cherche si elle veut réussir.

LE MARQUIS.

Vous parlez en homme qui n'a pas connu le triste état d'être compté pour rien, de se taire toujours et d'avoir à être complaisant pour les autres, afin d'attirer leur approbation.

LE COMTE.

Cette approbation mérite bien d'être achetée.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Faites-en l'épreuve; mais venez voir mes amies, et vous jugerez si on n'est pas à son aise chez elles.

LE COMTE.

Je le veux bien, pour une fois seulement.

SCÈNE QUATRIÈME.

Mme D'ARLONVILLE.

Tout le monde est étonné de ce que vous avez fait, monsieur, en rompant votre mariage : on en cherche la raison; et pour la trouver, on dit des choses bien désagréables de vous et de Mlle de Buchan.

LE COMTE D'ARLINCOUR.

Je suis bien fâché de l'avoir exposée à ces discours; mais il n'y a pas moyen de se marier sans espérer d'être heureux, et je n'aurois pu l'être avec elle.

Mme D'ARLONVILLE.

Son humeur est douce, sa figure ne déplaît pas; je ne puis comprendre qui a pu vous en dégoûter.

LE COMTE D'ARLINCOUR.

Ses amies, madame, en sont l'unique cause; je veux estimer ma femme; et si...

SCÈNE CINQUIÈME.

Mme DE LA BARRE.

Ah! madame, voici un grand accident! votre fils

Digitized by Google

s'est trouvé dans une maison où il y avoit du désordre. La police y a été appelée; on a envoyé les femmes à l'hôpital général[1], et les hommes ont voulu se défendre; votre fils a été blessé et mené en prison.

Mme D'ARLONVILLE.

J'y cours!... Mais jamais on n'a traité de cette sorte un homme de sa qualité; je m'en plaindrai.

Mme DE LA BARRE.

Je vais envoyer chercher le commissaire pour lui demander raison d'une telle conduite : mais le voici.

SCÈNE SIXIÈME.

M. GUÉRARD.

J'ai appris avec bien du déplaisir qu'un de ces messieurs qui se sont attirés une si mauvaise affaire est fils de M. le comte d'Arlonville.

Mme DE LA BARRE.

J'allois vous en faire des plaintes; c'est un homme de qualité, et vous allez fâcher bien des gens qui s'intéressent à lui.

M. GUÉRARD.

J'ai fait ma charge; je ne puis refuser de veiller sur tous les désordres qui arrivent dans le quartier dont je suis chargé.

Mme DE LA BARRE.

Il faut savoir distinguer les personnes.

[1] L'hôpital général de la Salpêtrière, fondé par Louis XIV. On y enfermait les femmes de mauvaise vie.

Digitized by Google

M. GUÉRARD.

Comment les distinguerois-je, quand elles ne se distinguent pas elles-mêmes? et puis-je deviner que M. le comte, qui a du mérite et de la naissance, se trouve avec des canailles qu'il faut punir?

Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.

Digitized by Google

PROVERBE XXI[1].

TANT VA LA CRUCHE A L'EAU QU'A LA FIN ELLE SE BRISE.

PERSONNAGES.

Mme DE MONNAY, jeune veuve.
Mme D'AVRINCOUR.
Mme DE SAINT-FARGEOT.
Mme DUBOIS, gouvernante de Mme de Monnay.
MARIE, servante.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE MONNAY.

Suzon, Marie, venez vite m'habiller; je dois aller au bal à sept heures.

MARIE.

C'est s'y prendre de bonne heure, mais nous n'y gagnons rien, car vous n'en reviendrez pas plus tôt.

Mme DE MONNAY.

Il me paroît encore trop court, et je passerois ma vie à me divertir.

Mme DUBOIS (*d'un air mécontent*).

C'est pour cela que vous êtes au monde.

[1] Pour la classe *jaune*.

Digitized by Google

Mme DE MONNAY.

Dépêchons, car j'entends Mme de Saint-Fargeot qui me vient prendre.

SCÈNE DEUXIÈME.

Mme DUBOIS.

Voilà une étrange fureur pour le plaisir!

MARIE.

Comment ne l'avez-vous pas rendue plus raisonnable?

Mme DUBOIS.

J'ai fait de mon mieux; mais on ne peut tourner à bien une personne qui aime mieux se divertir que de travailler à établir sa réputation.

MARIE.

La voici; par quel bonheur revient-elle si tôt?

SCÈNE TROISIÈME.

Mme DE MONNAY.

Je suis au désespoir! il n'y a point eu de bal.

MARIE.

Voici des visites qui vous en consoleront.

SCÈNE QUATRIÈME.

Mme DE MONNAY.

Par quelle aventure ai-je l'honneur de vous voir, madame, à une heure aussi indue pour vous?

Digitized by Google

Mme D'AVRINCOUR.

L'amitié sincère que j'avois pour madame votre mère me feroit faire quelque chose de plus difficile, pour venir vous représenter que vous vous perdez par la liaison que vous avez avec Mme de Saint-Fargeot.

Mme DE MONNAY.

Pourquoi me perdrois-je, ne faisant point de mal, et ne voulant que me réjouir ?

Mme D'AVRINCOUR.

C'est ce dessein de se réjouir qui perd les personnes de notre sexe ; et quand une femme ne s'accommode pas des amusements qu'elle trouve chez elle, sa réputation est bientôt perdue.

Mme DE MONNAY.

Voici Mme de Saint-Fargeot qui me contraint de vous quitter.

SCÈNE CINQUIÈME.

Mme DE SAINT-FARGEOT.

Je viens pour vous consoler de ce que nous n'avons pas été au bal ce soir.

Mme DE MONNAY.

Vous me faites plaisir, car je suis bien affligée.

Mme DE SAINT-FARGEOT.

Il ne tiendra qu'à vous que M. le comte de Vaulx ne vous en donne un, et dès demain si vous voulez.

Mme DE MONNAY.

Je veux me divertir, mais je ne veux point faire de mal, et il y en auroit peut-être à recevoir ce bal.

Digitized by Google

Mme DE SAINT-FARGEOT.

Quoi! vous me refusez?

Mme DE MONNAY.

Oui; je crains qu'on ne trouve à redire à ce que je fais.

Mme DE SAINT-FARGEOT.

Vous êtes de mauvaise humeur, mais j'espère qu'elle ne durera pas. Adieu.

SCÈNE SIXIÈME.

Mme DE MONNAY.

Que je m'ennuye! je ne peux demeurer seule, je vais chez Mme de Saint-Fargeot.

Mme DUBOIS.

Vous ne devriez point y aller, et vous vous repentirez à loisir de n'avoir pas voulu croire vos véritables amis.

Mme DE MONNAY.

Si je croyois ceux que vous appelez mes amis, je passerois une triste vie.

Mme DUBOIS.

Ne trouvez-vous de joie que dans le grand monde? les plaisirs innocents n'ont pas de suites fâcheuses.

Mme DE MONNAY.

Eh! quelles suites auront ceux que je prends?

Mme DUBOIS.

La perte de votre réputation, le mépris des hon-

Digitized by Google

nêtes gens, et de ceux mêmes qui vous flattent présentement, une vieillesse honteuse.

Mme DE MONNAY.

Où trouvez-vous des vieilles honorées?

Mme DUBOIS.

Il est facile de vous donner des exemples de l'un ou de l'autre.

Mme DE MONNAY.

Vous me ferez plaisir.

Mme DUBOIS.

Peut-on voir une plus heureuse femme que Mme d'Avrincour? elle s'est renfermée dans sa jeunesse pour conserver sa réputation, qui est notre trésor; elle en a joui de bonne heure; son mari lui confioit toutes choses; elle étoit maîtresse absolue chez elle; il suffisoit qu'elle fût en un lieu pour que tout ce qui se passoit fût approuvé; on lui confioit toutes les jeunes personnes. Cette estime dure toujours; on peut dire que son mari et ses enfants l'honorent et la respectent, parce qu'ils savent quelle a été sa conduite.

Mme DE MONNAY.

Et l'autre?

Mme DUBOIS.

C'est Mme de Beaugran : elle a négligé sa réputation étant jeune, aussi l'a-t-elle perdue; son mari en a souffert, et il l'a fait souffrir à son tour. Elle n'ose dire un mot chez elle de peur d'essuyer des reproches; le soin de sa maison ne lui est pas confié; ses enfants la méprisent parce qu'ils ont ouï parler de ses folies; elle baisse les yeux dès qu'on parle de

Digitized by Google

vertu et de conduite ; ses filles cherchent des femmes d'honneur pour les mener à la campagne, et elle demeure confuse et humiliée, se repentant, mais trop tard par rapport au monde.

Mme DE MONNAY.

Voilà un triste portrait ; mais je suis sûre de moi, et n'irai pas plus loin que je ne voudrai.

SCÈNE SEPTIÈME.

Mme DE SAINT-FARGEOT.

Je viens vous chercher, et vous proposer une collation à un quart de lieue d'ici, dans un beau jardin avec une musique ; si vous voulez me croire, vous ne manquerez pas de plaisir.

Mme DE MONNAY, *après avoir hésité.*

Allons !... jouissons du présent, l'avenir ira comme il pourra !

Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise.

Digitized by Google

PROVERBE XXII[1].

A BONNE VOLONTÉ POINT DE CHANDELLE.

PERSONNAGES.

M. DE BELLEGARDE.
AUGUSTE, } ses fils.
ALFRED, }
Mme DE BELLEGARDE.
Mme DE MIRCOURT, sa sœur.
M. DE SAINT-CYPRIEN.
L'ÉPINE, valet d'Auguste.
LA RAMÉE, valet d'Alfred.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE BELLEGARDE.

Vous voilà grands, mes enfants, il est temps de prendre un parti, et de voir ce que vous voulez faire.

AUGUSTE.

Si vous me donnez la liberté de dire mon sentiment, je veux aller à la guerre.

ALFRED.

J'ai la même intention.

M. DE BELLEGARDE.

Ce sentiment est digne de votre naissance, mais je n'ai pas assez de bien pour fournir à tout ce qu'il faudra pour deux.

[1] Pour la classe *jaune*.

Digitized by Google

AUGUSTE.

Je me contenterai de tout, et si je n'ai que deux chevaux, je tâcherai de m'en passer.

ALFRED.

Il est impossible de se passer d'un assez grand équipage.

M. DE BELLEGARDE.

Surtout quand on est de votre humeur, car vous voudrez sans doute être bel esprit à l'armée comme ici, et porter une bibliothèque.

ALFRED.

Il y a tant d'heures vides à la guerre, qu'en effet je serai bien aise de lire.

M. DE BELLEGARDE.

Faites chacun un mémoire de ce que vous voudriez, et je verrai ce que je pourrai faire.

AUGUSTE.

Le mien sera bientôt fait.

ALFRED.

Il sera difficile que nous n'oubliions bien des choses.

SCÈNE DEUXIÈME.

LA RAMÉE.

Sais-tu la nouvelle? nos maîtres vont à la guerre.

L'ÉPINE.

Et quand?

LA RAMÉE.

Il faut du temps pour s'y préparer.

Digitized by Google

L'ÉPINE.

Je suis tout prêt, moi, et je partirois sur l'heure.

LA RAMÉE.

Tu es un habile homme. Et de quoi vivras-tu?

L'ÉPINE.

De ce que je vis à peu près ici.

LA RAMÉE.

Qui te le donnera?

L'ÉPINE.

Celui qui me le donne ici.

LA RAMÉE.

Oui, on mettra partout un pot-au-feu, et on sonnera la cloche pour t'appeler à dîner.

L'ÉPINE.

Tout cela ne m'embarrasse point; je n'ai pas tant d'esprit que vous; si je n'ai pas de potage, je mangerai autre chose.

LA RAMÉE.

Comment porteras-tu tes hardes?

L'ÉPINE.

Je n'ai point de hardes.

LA RAMÉE.

Est-ce que tu ne changeras pas de chemise?

L'ÉPINE.

J'en achèterai une à la première ville, ainsi je n'aurai point la peine de la porter si loin.

LA RAMÉE.

Et ta robe de chambre?

L'ÉPINE.

Est-ce que des gens comme nous ont des robes de

Digitized by Google

chambre? Il y a trente ans que les gentilshommes de vingt mille livres de rente n'en avoient point.

LA RAMÉE.

Ils étaient bien sots de ne pas prendre leurs commodités.

L'ÉPINE.

Je ne sais ce que c'est que commodité, mais rien ne m'incommode.

SCÈNE TROISIÈME.

M. DE BELLEGARDE.

Sont-ce vos mémoires?

AUGUSTE.

Oui, monsieur, voilà le mien.

M. DE BELLEGARDE *lit.*

« Deux chevaux pour moi, un pour mon valet, mon linge ordinaire, dix louis pour joindre le régiment, après quoi je vivrai de ce que le Roi me donne. »

ALFRED.

Je n'ai mis que ce qui est absolument nécessaire.

M. DE BELLEGARDE *lit.*

«Six chevaux pour ma personne, quatre pour mes valets, deux pour porter ma tente et mes coffres, deux pour ce qu'il faut pour ma cuisine, un pour l'office; il faut de la vaisselle d'argent, de la batterie de cuisine, du linge de table, le linge de ma personne, quatre ou cinq habits, quelques confitures, quelques drogues en cas de maladie, de la bougie pour moi, de la chandelle pour mes gens (on n'en

Digitized by Google

trouve pas partout de belle), du sucre pour six mois, du lard à larder (il est souvent mauvais); de bonne huile, car on ne peut s'en passer; des olives, des anchois, des truffes, etc. »

ALFRED.

J'oublie une infinité de choses, car on ne peut penser à tout.

M. DE BELLEGARDE.

Il est dommage que vous n'ayez pas eu plus de temps. Je vais voir ce que je pourrai faire.

SCÈNE QUATRIÈME.

AUGUSTE.

Quand voulez-vous que je parte? je brûle de servir mon Roi et de faire mon métier.

M. DE BELLEGARDE.

Ne voulez-vous point attendre votre frère? il faut du temps pour rassembler tout ce qu'il demande.

AUGUSTE.

Je ferai ce que vous voudrez, quoiqu'il m'en coûte.

M. DE BELLEGARDE.

Mais n'aurez-vous point de peine à voir un tel équipage à votre cadet, pendant que vous n'aurez presque rien?

AUGUSTE.

Je suis incapable d'envie ni de trouver à redire à ce que vous ferez; je me trouve bien plus heureux que lui de ne point avoir tant de besoins.

M. DE BELLEGARDE.

Si je suivois mon inclination, vous ne seriez pas

Digitized by Google

le plus mal traité; il faut que ceux qui gouvernent ménagent la faiblesse des uns, pendant qu'ils sont charmés du courage des autres.

AUGUSTE.

Agissez entre nous avec une entière liberté, je vous en conjure; je suis plus satisfait de ne vous être point à charge, qu'il ne le sera d'avoir tout ce qu'il demande.

SCÈNE CINQUIÈME.

Mme DE MIRCOURT.

Vous êtes triste et j'en comprends la raison.

Mme DE BELLEGARDE.

Il est vrai, je ne puis voir partir mes enfants pour un métier si dangereux sans en sentir de la douleur.

Mme DE MIRCOURT.

On ne peut vous blâmer; mais il faut s'armer de courage et d'espérance qu'ils seront heureux; je suis assurée que vous ne les voudriez pas dans une autre profession.

Mme DE BELLEGARDE.

Je l'avoue, étant née demoiselle, je me sens portée aux inclinations de la noblesse, et si je pouvois être assurée qu'ils seront heureux, je serois ravie de les voir dans le chemin de la réputation et de la fortune.

SCÈNE SIXIÈME.

M. DE BELLEGARDE.

Voici des nouvelles de vos enfants; M. de Saint-

Digitized by Google

Cyprien, en revenant, les a rencontrés ; il m'assure qu'ils se portent bien.

M. DE SAINT-CYPRIEN.

Je les ai laissés en bonne santé à leur seconde journée.

Mme DE BELLEGARDE.

Oserois-je vous demander comment ils commencent leur voyage?

M. DE SAINT-CYPRIEN.

Cela mérite de vous être raconté en détail, et je m'en suis instruit avec plaisir.

Mme DE BELLEGARDE.

Vous ne doutez pas que nous ne soyons bien aises de l'entendre.

M. DE SAINT-CYPRIEN.

Vos enfants partirent ensemble, résolus d'aller coucher au même lieu. Le cadet envoya un de ses gens retenir la meilleure chambre de l'hôtellerie ; l'aîné ne s'en soucia point ; ils arrivèrent. Le cadet va se débotter et se reposer ; La Ramée entre dans la chambre et n'y trouve pas la moitié de ce qu'il auroit voulu pour souper. L'aîné entre dans une chambre basse pour se chauffer ; il apprend que c'est celle de l'hôte et qu'il est malade ; il s'approche de son lit, il le console, il lui rend service et ne l'abandonne pas. L'Épine trouve l'hôtesse bien embarrassée d'un enfant ; il le prend dans ses bras, le fait jouer, manger, et l'endort après l'avoir bien bercé ; il va ensuite à l'écurie voir si les chevaux sont bien, et se couche sur un peu de paille, ayant appris que son maître ne veut point quitter son

Digitized by Google

malade, et qu'il a mangé un morceau au chevet de son lit.

Il faut compter le lendemain : l'hôte et l'hôtesse ne veulent rien prendre d'un homme qui leur a été utile. Cependant La Ramée est aux prises avec eux, ne voulant pas payer la bonne chère que votre cadet a faite; c'est un vacarme dans toute l'hôtellerie qui rassemble tout le quartier. Vos enfants sortent et entendent des injures et des louanges. Ils arrivent à la seconde journée, et apprennent que le pont qui devoit leur faire passer la Seine est rompu, et qu'il n'y a pas encore de bac établi, ni même le moindre bateau. Votre aîné a bientôt pris son parti : il passe la rivière à la nage avec son cheval; l'Épine fait de de même, ils continuent leur voyage; et je crois qu'Alfred reviendra sur ses pas, car je l'ai trouvé bien embarrassé.

M. DE BELLEGARDE.

C'est un grand mérite qu'une bonne volonté.

A bonne volonté point de chandelle.

Digitized by Google

PROVERBE XXIII[1].

LA FAMILIARITÉ ENGENDRE LE MÉPRIS.

PERSONNAGES:

Mme DE COURVILLE.	M. DE SAINT-ALBIN.
Mme DE BARAUX.	M. DE LA SERISAY.
Mme DE LAUNEY.	VINCENT.
Mme DE ROCHEFORT.	NICOLAS.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE BARAUX.

Je n'ai point de regret de toutes les peines que j'ai prises pour vous trouver, puisqu'enfin j'y suis parvenue.

Mme DE COURVILLE.

J'admire votre bon cœur d'avoir conservé pour moi tant d'amitié.

Mme DE BARAUX.

Il faudroit, madame, que je l'eusse bien mauvais, si j'avois oublié toutes les obligations que je vous ai; elles me sont présentes, quoiqu'il y ait bien des années, et je ne comprends pas qu'elles puissent s'effacer de mon cœur.

[1] Pour la classe *jaune*.

Digitized by Google

Mme DE COURVILLE.

Que vous êtes heureuse de ne pas comprendre l'ingratitude, qui est si commune!

Mme DE BARAUX.

Est-il possible qu'on en trouve souvent?

Mme DE COURVILLE.

Rien n'est si ordinaire : j'ai connu des personnes qui la portoient jusqu'au point de haïr celles qui les avoient obligées et de désirer leur mort, se trouvant trop chargées d'avoir à montrer une reconnoissance qu'elles ne sentoient pas.

Mme DE BARAUX.

Voilà qui est effroyable! mais je crois que de tels exemples sont rares.

Mme DE COURVILLE.

Peut-être le sont-ils d'une pareille méchanceté; mais comptez que les bons cœurs sont bien rares; aussi tout le monde s'en pique, et peu méritent cette louange.

Mme DE BARAUX.

Quand on est né avec un mauvais cœur, peut-on le redresser?

Mme DE COURVILLE.

On l'a quelquefois mauvais à un certain point, qu'il est difficile de le rendre bon; mais l'étude de la vertu n'est guère tout à fait inutile.

Mme DE BARAUX.

Que peut-on faire là-dessus?

Mme DE COURVILLE.

S'exciter à la vertu, la considérer, se faire vio-

Digitized by Google

lence pour cacher les bas et injustes sentiments de son cœur.

Mme DE BARAUX.

Ce travail me paroît grand : heureux qui naît avec un bon cœur!

Mme DE COURVILLE.

Le bon cœur qu'on reçoit de la nature, ou pour mieux dire de la grâce, ne laisse point d'avoir besoin d'être éclairé. Un bon cœur ne veut point faire de bassesse; mais il ne sait pas toujours ce que c'est que la bassesse, et jusqu'où il faut porter la noblesse du cœur.

Mme DE BARAUX.

J'ai grand regret, madame, que notre conversation soit interrompue.

SCÈNE DEUXIÈME.

Mme DE COURVILLE.

Est-il possible, madame, que vous trouviez du temps pour moi dans la faveur où vous êtes présentement?

Mme DE LAUNEY.

La bonté dont la princesse m'honore ne me fait point oublier mes anciens amis.

Mme DE COURVILLE.

Cela est admirable, madame; je vous assure aussi que personne n'a pris plus de part que moi à votre élévation; j'ai toujours été persuadée que votre mérite feroit quelque chose d'extraordinaire.

Digitized by Google

Mme DE LAUNEY.

Il y a plus de bonheur que de mérite; il est vrai que la princesse a une inclination pour moi qui est surprenante.

Mme DE COURVILLE.

Je crois que vous y répondez par un sincère attachement.

Mme DE LAUNEY.

Il est vrai que je l'aime de tout mon cœur et que je suis sensible aux marques de son attention.

Mme DE COURVILLE.

Elle fait donc votre bonheur?

Mme DE LAUNEY.

Elle le fait tout entier; ses moindres caresses me sont précieuses; un regard, un sourire, un air d'intelligence, tout cela me charme et me soutient le temps que je ne la vois pas.

Mme DE COURVILLE.

Êtes-vous souvent avec elle?

Mme DE LAUNEY.

Pas trop. Ses journées sont trop remplies; elle a une cour à recevoir, et je ne l'entretiens que des moments.

Mme DE COURVILLE.

Vous ne la voyez pas agir avec les autres? vous n'entrez pas dans ses plaisirs?

Mme DE LAUNEY.

Non, je ne la vois que tête à tête.

Mme DE COURVILLE.

Et une de ses audiences vous soutient jusqu'à l'autre?

Digitized by Google

Mme DE LAUNEY.

Oui, car j'estime sa personne et ses faveurs; et quand je considère que je suis la personne du monde à qui elle témoigne le plus d'amitié, la moindre marque qu'elle m'en donne fait mon bonheur.

Mme DE COURVILLE.

Si j'aimois une personne au point que vous l'aimez, je voudrois la voir plus souvent.

Mme DE LAUNEY.

Vous ne vous figurez pas combien les caresses de ces personnes-là sont précieuses.

Mme DE COURVILLE.

Je les crois délicieuses, et c'est pour cela que je voudrois en jouir.

Mme DE LAUNEY.

Il faut que je vous quitte pour aller la trouver; je dois me rendre chez elle à huit heures.

SCÈNE TROISIÈME.

VINCENT.

Est-il vrai, Nicolas, que tu vas épouser la femme de chambre de Mme de Baraux?

NICOLAS.

Je l'espère, mais je n'en suis point encore assuré.

VINCENT.

A quoi tient-il?

NICOLAS.

C'est que je n'ose lui demander.

Digitized by Google

VINCENT.

Comment! tu n'oses pas parler à une femme que tu veux épouser?

NICOLAS.

Non vraiment, je ne l'ose; et si tu la connoissois, tu verrois qu'on ne lui parle pas comme cela; c'est un grand esprit. Elle ne rit jamais; on tremble quand on l'approche; tout le monde la craint, on dit que c'est une merveille.

VINCENT.

Ne crains-tu point cette merveille-là?

NICOLAS.

Ah! non, je me trouverois trop heureux d'être son mari.

VINCENT.

Et tu la craindrois toujours?

NICOLAS.

Je le crois; mais elle sera ma femme, et ce m'est d'un grand honneur.

SCÈNE QUATRIEME.

Mme DE ROCHEFORT.

Savez-vous que la princesse partit hier pour un voyage de trois jours, et qu'elle a emmené Mme de Launey avec elle?

Mme DE BARAUX.

Je ne le savois pas; je crois Mme de Launey transportée de joie.

Digitized by Google

Mme DE ROCHEFORT.

Elle a bien raison; je la trouve bien heureuse d'être amie d'une princesse.

Mme DE BARAUX.

Ce bonheur présent fera peut-être son malheur à l'avenir.

Mme DE ROCHEFORT.

Pourquoi?

Mme DE BARAUX.

Parce qu'elle perdra tôt ou tard la princesse, ou ses bonnes grâces.

Mme DE ROCHEFORT.

On n'auroit jamais de plaisir, si on faisoit toujours des réflexions sérieuses.

Mme DE BARAUX.

On auroit effectivement moins de plaisir, mais on auroit aussi moins de peine. Allons-nous-en, madame, voilà des gens qui ne nous cherchent pas et qui sont si occupés, qu'ils ne nous voient pas.

SCÈNE CINQUIÈME.

M. DE SAINT-ALBIN.

Non, je ne puis revenir de mon étonnement.

M. DE LA SERISAY.

A qui en avez vous donc? Vous est-il arrivé quelque déplaisir?

M. DE SAINT-ALBIN.

Oui, et un des plus grands que je puisse recevoir.

Digitized by Google

M. DE LA SERISAY.

Voulez-vous m'en faire part ?

M. DE SAINT-ALBIN.

Rien n'est plus fâcheux que de se mécompter : j'avois la plus grande estime qu'on puisse avoir pour M. d'Almary; tout ce qu'il me disoit me charmoit; tous ceux qui m'en parloient confirmoient les sentiments que j'avois pour lui. Le hasard l'a amené dans ma maison. Comme je ne l'attendois pas, je n'ai pas eu de chambre à lui donner; je lui ai offert la moitié de la mienne et nous n'avons pas été deux heures ensemble que je l'ai vu fou et extravagant : il a fait faire et défaire son lit quatre fois de suite; il a pensé battre son valet; il sortoit de table, il a fallu lui redonner à manger; il s'est endormi sur une chaise, parce que son lit s'est trouvé trop bon; il s'est éveillé en faisant un bruit horrible, sans se soucier de m'éveiller. Enfin, c'est un homme insupportable, je m'en vais tâcher de m'en défaire.

SCENE SIXIÈME.

VINCENT.

Est-il possible que tu sois déjà marié ?

NICOLAS.

Oui, je le suis, et très-mal marié.

VINCENT.

Tu parles ainsi de ta merveille?

NICOLAS.

Quelle merveille ! Mon pauvre ami, je suis le plus malheureux de tous les hommes !

Digitized by Google

VINCENT.

Comment donc? n'a-t-elle pas toujours ce grand esprit, ce sérieux que tu admirois tant?

NICOLAS.

Je ne l'admire plus; c'est une des plus agréables femmes que je pouvois trouver et des plus sottes!

VINCENT.

Et tu n'oserois rien lui dire?

NICOLAS.

Je lui ai fort bien dit; je ne la considère plus; mais à quoi cela me sert-il? Me voilà lié pour ma vie. La mode ne viendra-t-elle point de se démarier?

VINCENT.

Allons au cabaret noyer nos chagrins dans le vin.

SCÈNE SEPTIÈME.

Mme DE LAUNEY.

J'arrive, et je mourois d'envie de vous trouver seule, car j'ai bien des choses à vous dire.

Mme DE COURVILLE.

Ce ne peut être que des confidences agréables, venant d'où vous venez.

Mme DE LAUNEY.

Ah! madame, qu'il y a peu de gens qu'on puisse voir souvent!

Mme DE COURVILLE.

Comment! madame, j'ai compté qu'un séjour avec

Digitized by Google

la princesse vous avanceroit plus dans son cœur que cent audiences comme celles qu'elle vous donne.

Mme DE LAUNEY.

Peu de personnes peuvent être vues de près.

Mme DE COURVILLE.

Qu'avez-vous découvert?

Mme DE LAUNEY.

Mille défauts, un très-petit esprit, une grande bizarrerie, mille foiblesses.

Mme DE COURVILLE.

Ne connoissiez-vous pas son esprit?

Mme DE LAUNEY.

Le peu qu'elle me disoit me paroissoit admirable; son amitié et la mienne me prévenoient, son rang m'imposoit, le plaisir d'être distinguée me disposoit à trouver tout délicieux.

Mme DE COURVILLE.

N'a-t-elle pas la même amitié, le même rang qui rend ces distinctions précieuses?

Mme DE LAUNEY.

Oui, mais tout cela ne peut l'emporter sur tout ce que j'ai vu.

Mme DE COURVILLE.

Qu'avez-vous donc pu découvrir en deux jours?

Mme DE LAUNEY.

Je m'en vais vous en faire juge : elle monta dans son carrosse d'assez mauvaise humeur, parce qu'elle s'étoit levée un peu plus matin qu'à l'ordinaire; elle gronda d'abord de ce qu'on alloit trop vite, témoignant de grandes frayeurs de verser; elle se plaignit ensuite de ce qu'on alloit trop lentement,

Digitized by Google

disant que le cœur lui en faisoit mal; elle fut gaie avec excès, triste de même. Nous arrivâmes enfin; l'appartement qu'on lui avoit préparé ne lui plut pas; on voulut lui représenter que son séjour seroit court, elle ne se rendit point, il fallut tout détendre. Pendant ce temps-là, elle disoit mille choses pitoyables; enfin, c'est une personne qui se laisse aller à tous ses mouvements sans se servir de sa raison, et j'aimerois mieux vivre avec une bonne bourgeoise bien raisonnable qu'avec elle.

Mme DE COURVILLE.

Vous mettez la raison au-dessus de la grandeur? y pensez-vous bien? et quelle raison pouvoit vous donner la joie que je vous ai vue de votre faveur auprès de la princesse?

Mme DE LAUNEY.

La faveur donne une joie plus sensible, elle flatte la vanité; mais on ne peut s'accommoder longtemps de ce qui choque la raison.

La familiarité engendre le mépris.

Digitized by Google

PROVERBE XXIV[1].

QUI TROP EMBRASSE MAL ÉTREINT.

PERSONNAGES:

M. DE NEMOURS.	Mlle DE VALENCE.	
M. DE CABAGNAC.	MARGUERITE,	servantes.
Mme DE MANDON.	MARTINE,	servantes.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE NEMOURS.

On dit, monsieur, que vous achetez une terre de conséquence, et érigée en marquisat.

M. DE CABAGNAC.

Il est vrai, monsieur; il est difficile de se passer d'une maison de campagne.

M. DE NEMOURS.

Il faudroit bien s'en passer si l'on n'avoit pas de quoi l'acheter.

M. DE CABAGNAC.

J'ai quelque chose et j'emprunte le reste.

M. DE NEMOURS.

Je n'aimerois pas emprunter pour acheter.

[1] Ce Proverbe et les sept suivants étaient destinés à la classe *verte*.

Digitized by Google

M. DE CABAGNAC.

Vous serez donc bien étonné quand je vous dirai que je suis en marché d'une charge à la cour.

M. DE NEMOURS.

Est-ce que vous renoncez au service?

M. DE CABAGNAC.

J'en serois bien fâché.

M. DE NEMOURS.

Quoi! vous voulez être courtisan, officier et gentilhomme campagnard?

M. DE CABAGNAC.

Oui, et on ne paroît établi qu'à ces conditions-là; je me marierai mieux.

M. DE NEMOURS.

Avec tout ce que vous venez de me dire, vous traitez un mariage?

M. DE CABAGNAC.

Il est vrai qu'il y en a un sur le tapis.

M. DE NEMOURS.

La moindre de vos affaires me feroit tourner la tête. Mais voici deux dames à qui il faut céder la place; elles me paroissent bien sérieuses.

SCÈNE DEUXIÈME.

Mme DE MANDON.

Vous vous mettez dans la dévotion depuis huit jours, et vous ne voulez plus voir qui que ce soit.

Digitized by Google

Mlle DE VALENCE.

Non, j'ai commencé par tracer le plan de la vie que je veux faire.

Mme DE MANDON.

Voudriez-vous me le confier?

Mlle DE VALENCE.

Je n'y aurai pas de peine : je veux me mettre dans une chambre seule; je n'en sortirai que pour aller à l'église; je me servirai toute seule : il me faudra peu de chose, car je compte de jeûner quatre fois la semaine; je ne porterai point de linge; je coucherai sur la dure; je lirai, prierai et travaillerai tout le jour.

Mme DE MANDON.

Quels seront vos délassements?

Mlle DE VALENCE.

Je n'en veux pas d'autres que le silence et la solitude.

Mme DE MANDON.

Vous aurez de la peine à soutenir ce projet.

Mlle DE VALENCE.

Je n'en suis pas en peine; je vous dis adieu pour toujours.

SCÈNE TROISIÈME.

MARTINE.

Est-ce toi, ma chère Marguerite? j'ai de la peine à te reconnoître.

MARGUERITE.

C'est moi-même, il est vrai que je me meurs.

Digitized by Google

MARTINE.

On m'a dit que tu étois si bien placée.

MARGUERITE.

On t'a dit vrai, mais j'ai trop de peine.

MARTINE.

Qu'est-ce que tu fais?

MARGUERITE.

Je sers ma maîtresse en tout et partout; je suis sa femme de chambre, sa cuisinière, son laquais, sa couturière, sa blanchisseuse; en un mot, je suis de tout métier.

MARTINE.

Est-ce que tu es toute seule?

MARGUERITE.

Et par ma faute. Ma maîtresse vouloit partager en deux tout ce que je viens de te dire; mais j'ai eu peur qu'une autre partageât aussi les profits et peut-être l'amitié de madame, qu'elle ne me débusquât, et j'ai entrepris de tout faire.

MARTINE.

Tu as fort bien fait, car tu auras tout.

MARGUERITE.

Mes héritiers auront tout, car pour moi je sens bien que je ne ferai pas de vieux os.

MARTINE.

Tu te repens donc?

MARGUERITE.

Oui, vraiment, je me repens, car je sens que tout m'échappe des mains, et que je n'en aurai que le mal.

Digitized by Google

SCÈNE QUATRIÈME.

Mme DE MANDON.

C'est un grand malheur de ne point prendre conseil et d'abonder dans son sens.

M. DE NEMOURS.

On trouve souvent des personnes de ce caractère; mais avez-vous quelques raisons particulières de faire cette réflexion?

Mme DE MANDON.

Oui, je suis tout affligée de la ridicule scène que Mlle de Valence donne présentement.

M. DE NEMOURS.

Quoi! cette grande dévotion! Peut-elle mieux faire?

Mme DE MANDON.

Elle a entrepris au-dessus de ses forces, et la voilà dégoûtée, changeant de conduite, vêtue d'incarnat, et déchaînée pour tous les divertissements.

M. DE NEMOURS.

Sa piété n'a guère duré.

Mme DE MANDON.

Elle ne pouvoit pas durer, n'ayant d'autre conseil que le sien, et ayant voulu commencer par où à peine pourroit-on finir.

M. DE NEMOURS.

Auriez-vous voulu qu'elle eût résisté à de si bons mouvements?

Mme DE MANDON.

Les bons mouvements doivent être réglés; la vraie piété n'est ni étourdie ni imprudente; mais

Digitized by Google

il falloit prendre un bon conseil, qui auroit conduit ces mouvements à une heureuse fin.

SCÈNE CINQUIÈME.

M. DE NEMOURS.

Il court des bruits sur vous, monsieur, dont je voudrois bien m'éclaircir par moi-même; vous savez que c'est par l'intérêt que j'y prends.

M. DE CABAGNAC.

Je connois votre amitié pour moi, et vous pouvez me questionner sans que je vous accuse d'indiscrétion.

M. DE NEMOURS.

Est-il vrai que le mariage dont on parloit pour vous est rompu?

M. DE CABAGNAC.

Non pas encore tout à fait; mais il s'y trouve de grandes difficultés.

M. DE NEMOURS.

Si grandes qu'on m'a assuré que celle que vous aviez fait demander se marie au premier jour. Mais est-il vrai aussi que vous n'auriez point la charge que vous comptiez avoir, et qu'un autre a couru sur votre marché?

M. DE CABAGNAC.

On m'a manqué de parole.

M. DE NEMOURS.

On prétend que votre argent n'étoit pas prêt.

Digitized by Google

M. DE CABAGNAC.

Tout cela ne m'afflige pas tant que d'avoir mal pris mes mesures pour l'achat d'une terre, dont j'avois envie. Je l'ai achetée bien cher, j'y ai fait bâtir, et je la perds par un retrait lignager (1).

M. DE NEMOURS.

Vous m'affligez sensiblement par tous ces contretemps.

M. DE CABAGNAC.

Ils me mettent hors d'état de continuer le service, et je ne sais en effet ce que je deviendrai; j'abandonne tout; mes créanciers en sortiront comme ils pourront.

M. DE NEMOURS.

Cela s'appelle une banqueroute.

M. DE CABAGNAC.

J'en connois toute la honte, mais j'y suis forcé.

M. DE NEMOURS.

Il n'est pas temps de vous faire des reproches d'avoir trop entrepris, ce seroit insulter à votre malheur.

Qui trop embrasse mal étreint.

[1] « *Retrait lignager* se dit quand un *lignager* retire des mains d'un tiers acquéreur ou d'un adjudicataire par décret un ancien propre de sa famille vendu par son parent. » (*Dict. de Trévoux.*) Un *lignager* était une personne de la même parenté, du même lignage. Le retrait lignager avait été introduit dans la plupart des coutumes de France pour conserver les héritages dans les familles nobles.

Digitized by Google

PROVERBE XXV[1].

N'ÉVEILLEZ PAS LE CHAT QUI DORT.

PERSONNAGES :

Mme DE MONTREUIL.
Mme DE FIRMIN, Mme DE RIGOULT, Mme DE LORME, Mme DE GACÉ, } amies de Mme de Montreuil.
AMÉLIE, fille de Mme de Montreuil.
EUGÉNIE, fille de Mme de Rigoult.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE FIRMIN.

Que j'ai de peine, madame, de vous voir toujours chagrine, sans que vous puissiez vous mettre au-dessus de ce qui vous en donne !

Mme DE MONTREUIL.

Le moyen d'être insensible au malheur d'avoir une fille unique faite comme la mienne !

Mme DE FIRMIN.

Elle ne fait mal à personne, et ne s'en fait point à elle-même.

Mme DE MONTREUIL.

Il est vrai, madame, mais j'avois espéré qu'elle feroit le bonheur de ma vie.

[1] Pour la classe *verte*.

Digitized by Google

Mme DE FIRMIN.

Pourquoi faire dépendre votre bonheur d'une autre?

Mme DE MONTREUIL.

Cette autre m'est bien proche, elle est bien faite, elle ne manque point d'esprit, mais elle n'en fait aucun usage, et passe les journées à travailler sans dire un mot.

Mme DE FIRMIN.

Il y a bien des mères qui s'accommoderoient de ce qui vous afflige; mais allons faire un tour de jardin pour vous divertir un peu.

SCÈNE DEUXIÈME.

Mme DE RIGOULT.

Je suis bien surprise de ce qu'on m'a dit: Mme de Montreuil se fait un malheur de ce que sa fille n'aime pas les plaisirs.

Mme DE LORME.

Il faut avouer qu'on est bien ingénieux à se tourmenter; elle devroit être ravie de ce qui l'afflige; aimeroit-elle mieux une fille qui se perdît de réputation?

Mme DE RIGOULT.

Non, mais il y a un milieu entre ces extrémités.

Mme DE LORME.

Ce milieu est difficile à tenir, et il faut être bien habile et bien heureuse pour sauver sa réputation

Digitized by Google

de la malignité et des occasions qui se trouvent dans le monde.

Mme DE RIGOULT.

Il faut servir nos amis à leur mode et tâcher de divertir cette fille mélancolique, puisque la mère le veut. La voici.

SCÈNE TROISIÈME.

Mme DE MONTREUIL.

Je vous cherche, madame, pour vous prier de voir si vous ne pourriez point changer ma fille.

Mme DE RIGOULT.

Je voulois vous demander à la voir.

Mme DE MONTREUIL.

Il faut donc que vous ayez encore la peine de l'aller chercher jusque dans sa chambre.

Mme DE RIGOULT.

Je ferois quelque chose plus difficile pour vous plaire. Adieu, je lui vais faire une visite.

SCÈNE QUATRIÈME.

Mme DE RIGOULT.

Il faut vous chercher, mademoiselle, si on veut avoir l'honneur de vous voir, car on ne vous trouve en aucun lieu.

AMÉLIE.

Hai! hai!

Digitized by Google

Mme DE RIGOULT.

Vous trouvez-vous mal?

AMÉLIE.

Je ne suis pas bien éveillée.

Mme DE RIGOULT.

Il fait le plus beau temps du monde, venez vous promener.

AMÉLIE.

Je ne saurois.

Mme DE RIGOULT.

Qui vous en empêche? madame votre mère m'a permis de vous mener où je voudrois.

AMÉLIE.

Pourquoi?

Mme DE RIGOULT.

Pour vous divertir et vous tirer de la langueur où vous êtes.

AMÉLIE.

Je suis bien.

Mme DE RIGOULT.

Quoi! vous me refusez, et vous ne sortirez pas de votre chambre?

AMÉLIE.

Non.

SCÈNE CINQUIÈME.

Mme DE MONTREUIL.

Avez-vous réussi, et ma fille veut-elle voir le monde?

Digitized by Google

Mme DE RIGOULT.

Elle ne veut pas seulement prendre l'air.

Mme DE MONTREUIL.

Quoi! elle vous a refusée?

Mme DE RIGOULT.

A peine en ai-je retiré deux mots de suite.

Mme DE MONTREUIL.

Voici Eugénie qui est la gaieté même, envoyons-la tenter encore notre mélancolique.

SCÈNE SIXIÈME.

EUGÉNIE.

Je vous entends, madame, et je suis prête à vous obéir; mais voici qui est surprenant, mademoiselle votre fille est hors de sa chambre.

Mme DE MONTREUIL.

Je m'en vais, ma présence l'embarrasseroit.

SCÈNE SEPTIÈME.

EUGÉNIE.

Qui a pu, mademoiselle, vous faire sortir de votre chambre?

AMÉLIE.

Les visites.

EUGÉNIE.

En recevez-vous beaucoup?

Digitized by Google

AMÉLIE.

Trop.

EUGÉNIE.

Elles sont souvent ennuyeuses; mais allons faire une collation sur l'eau, il y fera délicieux par le chaud d'aujourd'hui.

AMÉLIE.

Adieu.

EUGÉNIE.

Vous préférez la solitude à ce que je vous propose?

AMÉLIE.

Oui.

SCÈNE HUITIÈME.

Mme DE FIRMIN.

Eh bien! madame, tous les soins de vos amies sont-ils inutiles auprès de votre mélancolique?

Mme DE MONTREUIL.

Mme de Gacé l'a emmenée avec elle en lui promettant de la solitude et lui préparant des plaisirs; je ne sais ce qu'ils auront produit. Mais les voici de retour.

SCÈNE NEUVIÈME.

Mme DE GACÉ.

Je vous ramène votre fille, aussi vive sur la joie qu'elle y étoit opposée.

Digitized by Google

AMÉLIE.

Oui, ma mère, je ne demande qu'à me divertir; que ferons-nous ce soir?

Mme DE MONTREUIL.

La journée est si avancée qu'il n'y a plus qu'à souper et se coucher.

AMÉLIE.

Non, ma mère, je ne puis demeurer seule; allons chercher compagnie, ou envoyez prier quelqu'un de venir.

Mme DE MONTREUIL.

Vous attendrez à demain, et nous verrons ce que nous ferons.

AMÉLIE.

Si vous me voulez faire ennuyer, j'irai chercher à me divertir hors de chez vous.

Mme DE MONTREUIL.

Me voilà bien pis que je n'étois, et punie de ma sottise.

N'éveillez pas le chat qui dort.

Digitized by Google

PROVERBE XXVI[1].

BON CHEVAL DE TROMPETTE NE S'EFFRAYE PAS DU BRUIT.

PERSONNAGES :

M. DE MAUVIEUX.
Mme DE MAUVIEUX.
M. FREMILLY.
M. D'AUBIGNY.
HONORINE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE FREMILLY.

Je m'intéresse trop à ce qui vous touche pour n'être pas en peine d'un bruit qui court.

M. DE MAUVIEUX.

Quel bruit ?

M. DE FREMILLY.

On dit que vous n'êtes pas bien ensemble, madame votre femme et vous, et que vous l'emmenez en Gascogne.

M. DE MAUVIEUX.

Laissons dire tout ce qu'on voudra, puisque aussi bien nous ne pouvons l'empêcher.

M. DE FREMILLY.

Que voulez-vous que vos amis répondent quand on leur en parlera ?

[1] Pour la classe *verte*.

Digitized by Google

M. DE MAUVIEUX.

Tout ce qu'ils jugeront à propos.

M. DE FREMILLY.

Ce sera une chose bien fâcheuse si vous faites un éclat dans le monde.

M. DE MAUVIEUX.

Alors, comme alors, nous verrons ce qu'il y aura à faire.

M. DE FREMILLY.

J'envie votre tranquillité; mais voilà madame votre femme, et il est de la discrétion de ne pas demeurer en tiers.

SCÈNE DEUXIÈME.

Mme DE MAUVIEUX.

On m'assure, monsieur, que vous êtes résolu d'aller à votre gouvernement, et pour si longtemps que vous voulez m'y mener et toute votre famille.

M. DE MAUVIEUX.

On vous a dit vrai.

Mme DE MAUVIEUX.

J'ai quelque sujet de me plaindre d'apprendre vos volontés par d'autres que par vous.

M. DE MAUVIEUX.

Je n'ai chargé personne de vous le dire.

Mme DE MAUVIEUX.

Comptez-vous partir bientôt?

M. DE MAUVIEUX.

De demain en huit jours.

Digitized by Google

Mme DE MAUVIEUX.

Je ne puis en si peu de temps avoir tout ce qu'il me faut.

M. DE MAUVIEUX.

Nous partirons de demain en huit jours... Adieu.

SCÈNE TROISIÈME.

Mme DE MAUVIEUX.

Sais-tu la nouvelle, et que nous nous en allons, pour le reste de nos jours, dans le fond de la Gascogne?

HONORINE.

Vous, en Gascogne! Je ne crois pas que vous soyez assez sotte pour cela.

Mme DE MAUVIEUX.

C'est tout de bon que mon mari y est résolu.

HONORINE.

Eh bien! qu'il y aille tout seul, s'il a tant d'envie d'aller, et, pour nous, demeurons toujours dans la bonne ville.

Mme DE MAUVIEUX.

Il paroît bien résolu là-dessus.

HONORINE.

Soyez encore plus résolue que lui, et dites franchement que vous ne voulez pas y aller. Mais voici madame votre mère, que dira-t-elle là-dessus [1]?

[1] Cette Honorine est évidemment une petite cousine des servantes de Molière.

Digitized by Google

SCÈNE QUATRIÈME.

Mme DE SOLIGNAC.

Qu'est-ce que j'entends, ma fille? on dit que vous nous quittez?

Mme DE MAUVIEUX.

Oui, ma mère, M. de Mauvieux veut s'en aller dans son gouvernement.

Mme DE SOLIGNAC.

Je ne lui ai pas donné ma fille pour en faire une provinciale, et vous n'irez pas assurément.

HONORINE.

Bon, madame! ne souffrez pas une telle chose, nous mourrions d'ennui dans ce vilain pays.

Mme DE MAUVIEUX.

Puisque ma mère est pour moi, il n'y aura rien qui puisse me faire partir.

Mme DE SOLIGNAC.

Je ne vous abandonnerai pas à une telle fureur. Allez, voici un homme qui paroît me chercher.

SCÈNE CINQUIÈME.

M. DE FREMILLY.

Je suis trop des amis de toute votre famille, madame, pour ne pas vous dire le chagrin où je suis de la scène que vous donnez dans le monde.

Mme DE SOLIGNAC.

Quelle scène, monsieur? est-ce parce que je ne veux pas que ma fille s'en aille?

Digitized by Google

M. DE FREMILLY.

Oui, madame, on dit que vous voulez vous y opposer; M. de Mauvieux n'est pas homme à se rendre; ainsi, vous allez faire un grand bruit inutilement.

Mme DE SOLIGNAC.

Il ne sera point inutile, car ma fille ne partira pas.

M. DE FREMILLY.

Mais monsieur son mari n'est-il pas son maître? et comment pouvez-vous l'en empêcher?

Mme DE SOLIGNAC.

En le plaidant, en le persécutant, et en lui arrachant ma fille des mains plutôt que de la laisser partir.

M. DE MAUVIEUX.

Cette violence n'est pas d'une personne sage.

Mme DE SOLIGNAC.

Je n'ai que faire de vos avis... Adieu.

SCÈNE SIXIÈME.

M. DE FREMILLY.

Ne feriez-vous pas mieux de céder à l'orage pour un temps, et ensuite vous feriez ce que vous voudriez?

M. DE MAUVIEUX.

Tout cela n'est que du bruit, je partirai dans huit jours.

Digitized by Google

M. DE FREMILLY.

J'en doute à tout ce que je sais qu'on vous prépare.

M. DE MAUVIEUX.

N'en soyez point en peine, nous partirons le jour que j'ai marqué.

SCÈNE SEPTIÈME.

Mme DE SOLIGNAC.

Je viens vous demander à vous-même s'il est vrai que vous vouliez emmener ma fille en Gascogne.

M. DE MAUVIEUX.

Oui, madame.

Mme DE SOLIGNAC.

Et vous croyez que je le souffrirai! non, je ne le souffrirai pas, et il n'y a point de violence où je ne me porte pour vous en empêcher.

Mme DE MAUVIEUX.

Qu'ai-je fait pour mériter un tel traitement, de me vouloir arracher de toute ma famille pour aller avec des Gascons?

HONORINE.

Quelle cruauté de nous emmener à plus de deux cents lieues! c'est le bout du monde; il faut que j'aime bien ma maîtresse pour ne la pas quitter.

Mme DE SOLIGNAC.

Je m'en vais présenter ma requête au Parlement, pour demander que ma fille soit remise entre mes mains.

Digitized by Google

Mme DE MAUVIEUX.

Que prétendez-vous en m'emmenant par force? Je ne vous laisserai pas un moment en repos, et vous aurez toujours à vos côtés une femme désespérée.

HONORINE.

Je crierai dans tous les chemins qu'on nous emmène malgré nous.

Mme DE SOLIGNAC.

Vous ne daignez pas nous répondre? Y eut-il jamais une telle cruauté, un tel mépris! Est-ce comme cela qu'on traite une femme de ma condition, et votre belle-mère? Vous êtes le plus méchant de tous les hommes.

Mme DE MAUVIEUX.

Je suis bien malheureuse d'avoir pour mari un homme plus dur qu'un rocher.

HONORINE.

Voyez-le, s'il dira un mot qui nous console! Je m'en vais me désespérer.

Mme DE MAUVIEUX.

Cette affaire ici pourra bien devenir criminelle; je me tuerai plutôt que de partir.

Mme DE SOLIGNAC.

Êtes-vous content de nous réduire toutes au désespoir? Mais si nous mourons, nous ne mourrons pas seules.

M. DE MAUVIEUX.

Il faut partir dans huit jours.

Digitized by Google

SCÈNE HUITIÈME.

M. DE FREMILLY.

Après tout ce vacarme, les voilà partis le jour et l'heure que M. de Mauvieux avait marqués.

M. D'AUBIGNY.

Comment a-t-il pu emmener ces femmes emportées ?

M. DE FREMILLY.

Avec le même sang-froid que vous lui connoissez, il a pris sa femme par la main et l'a conduite au carrosse sans dire un mot; elle crioit et a fait quelques difficultés de marcher; il a fait signe à son valet de lui prendre l'autre main; et quand elle a vu qu'elle ne seroit pas la plus forte, elle a pris son parti.

M. D'AUBIGNY.

Et la servante ?

M. DE FREMILLY.

La servante crioit comme si on l'eût écorchée, mais elle alloit toujours; il est monté en carrosse le dernier, s'est mis auprès de sa femme et il pourra bien faire son voyage sans lui dire un mot.

M. D'AUBIGNY.

Je l'admire, car pour moi j'aurois renoncé à tout plutôt que d'essuyer tant d'injures et tant de bruit.

Bon cheval de trompette ne s'effraye pas du bruit.

Digitized by Google

PROVERBE XXVII[1].

QUI PREND S'ENGAGE.

PERSONNAGES:

Mme DE MÉRANIE.	M. DE MÉRINVAL.
HORTENSE.	LAFLEUR.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE MÉRANIE.

Je suis ravie, mademoiselle, de vous savoir sortie de Saint-Cyr, et j'espère que vous aurez un peu de bonté pour moi.

HORTENSE.

Ma mère m'a dit, madame, que vous étiez son amie; ainsi je crois ne pouvoir mieux faire que de vous conjurer d'être la mienne.

Mme DE MÉRANIE.

Ce sera avec bien du plaisir; il faut songer à vous divertir.

HORTENSE.

Je suis encore assez jeune pour en avoir envie; mais je crains tout, et j'ai si peur de mal faire, que

[1] Pour la classe *verte*.

Digitized by Google

j'aimerois mieux me renfermer dans une chambre que d'aller chercher les plaisirs.

Mme DE MÉRANIE.

C'est l'éducation du couvent. On vous a peint le monde horrible, mais il ne l'est pas tant qu'on vous l'a dit.

HORTENSE.

Je vous suivrai partout; ne me laissez pas faire la moindre faute sans m'en avertir.

Mme DE MÉRANIE.

Fiez-vous à moi, vous êtes en sûreté.

SCÈNE DEUXIÈME.

M. DE MÉRINVAL.

On dit que Mlle Hortense est sortie de Saint-Cyr et que c'est une vraie innocente.

Mme DE MÉRANIE.

Il est vrai, elle a peur de son ombre et est fort entêtée de sa réputation.

M. DE MÉRINVAL.

Ne me la ferez-vous pas voir?

Mme DE MÉRANIE.

Vous n'aurez qu'à venir chez moi quand vous saurez qu'elle y sera.

M. DE MÉRINVAL.

Que ce soit le plus tôt que vous pourrez, je vous prie.

Digitized by Google

SCÈNE TROISIÈME.

M. DE MÉRINVAL.

Je ne pensois pas trouver ici une si bonne compagnie.

Mme DE MÉRANIE.

J'espère que j'aurai souvent celle-ci, madame sa mère veut bien me la confier.

M. DE MÉRINVAL.

Elle ne peut la mettre en meilleures mains.

Mme DE MÉRANIE.

Mademoiselle ne fait que sortir de Saint-Cyr, et vous lui en voyez encore l'habit.

M. DE MÉRINVAL.

Je crois qu'elle le quittera bientôt ; il ne convient ni à sa naissance ni à son âge.

HORTENSE.

Il convient fort à ma fortune ; et quand on n'a point de bien, il ne faut point songer à faire comme ceux qui en ont.

M. DE MÉRINVAL.

Ah ! mademoiselle, il faut être comme les autres.

Mme DE MÉRANIE.

Il faut bien se mettre un peu en jeune personne.

HORTENSE.

Ne pouvant être selon ma condition, j'aime mieux me jeter dans l'extrémité de la modestie, et faire au moins voir par là que je sais me mettre au-dessus des foiblesses de notre sexe.

Digitized by Google

M. DE MÉRINVAL.

Cela est admirable, mais je crains de faire ma visite trop longue et prends congé de vous.

SCÈNE QUATRIÈME.

Mme DE MÉRANIE.

Voilà un fort honnête homme, et de ces connoissances qui ne peuvent vous faire tort.

HORTENSE.

M'en assurez-vous?

Mme DE MÉRANIE.

Je vous en réponds; mais vous avez été trop sérieuse, et il faut vous accoutumer à la compagnie.

HORTENSE.

Je craignois d'avoir trop parlé.

Mme DE MÉRANIE.

Au contraire; mais le voici qui revient, il ne s'est pas mal trouvé de votre compagnie.

SCÈNE CINQUIÈME.

M. DE MÉRINVAL.

J'ai trouvé, en m'en retournant chez moi, ce marchand, et j'ai pris ces bagatelles pour les présenter à mademoiselle.

HORTENSE.

Je ne reçois point de présents, monsieur.

Digitized by Google

M. DE MÉRINVAL.

Je ne serois pas assez hardi pour vouloir vous en faire de considérables, mais ce ne sont que des rubans, qui ne se refusent jamais.

HORTENSE.

Je n'en porte guère, et je vous prie, monsieur, de me dispenser de recevoir ceux-là.

M. DE MÉRINVAL.

Ce seroit m'offenser, et madame vous dira que ce sont de ces choses qui se donnent et se reprennent les uns des autres sans aucune façon.

Mme DE MÉRANIE.

Vous pouvez les prendre, mademoiselle, et je ne voudrois pas vous conseiller une chose qui pourroit être blâmée.

HORTENSE.

Je ne puis vaincre la répugnance que je sens là-dessus.

M. DE MÉRINVAL.

Je ne puis souffrir ce refus, et je laisse cette corbeille à mademoiselle.

SCÈNE SIXIÈME.

Mme DE MÉRANIE.

Vous ne devez pas refuser des bagatelles, comme des rubans ou autres choses; voyons ce qu'il y a.

HORTENSE.

Ah! madame, ces rubans cachoient une infinité

Digitized by Google

de bijoux ! voilà des boîtes, des étuis, des éventails ! rien n'est si beau !

Mme DE MÉRANIE.

Il n'y a rien là qui soit considérable ; prenez, et vous en parez un peu, il faut que jeunesse se passe.

HORTENSE.

Partageons-les donc ensemble, je vous prie.

Mme DE MÉRANIE.

Je prends un éventail, puisque vous le voulez.

SCÈNE SEPTIÈME.

Mme DE SAINT-MARC.

Qu'entends-je dire, ma chère nièce ? à peine êtes-vous sortie de Saint-Cyr que vous faites parler de vous ! On m'assure que vous avez vu M. de Mérinval deux fois en un jour et qu'il vous a fait un présent.

HORTENSE.

Cela est vrai, mais je n'ai rien fait sans le conseil de l'amie de ma mère.

Mme DE SAINT-MARC.

Votre mère est une innocente qui croit tout ce qu'on lui dit ; n'est-ce point Mme de Méranie à qui elle vous a confiée ?

HORTENSE.

C'est elle-même.

Mme DE SAINT-MARC.

Ah ! ma chère nièce, vous êtes perdue ! c'est une

Digitized by Google

femme très-dangereuse ; ne la voyez jamais, je vous en conjure.

HORTENSE.

Je lui ferai fermer ma porte, après ce que vous m'en dites, car j'aimerois mieux mourir que de perdre ma réputation.

SCÈNE HUITIÈME.

LAFLEUR.

Mademoiselle, M. de Mérinval vous demande.

HORTENSE.

Le recevrai-je, ma tante ?

Mme DE SAINT-MARC.

Gardez-vous-en bien. Dis-lui que ma nièce est sortie.

SCÈNE NEUVIÈME.

LAFLEUR.

Mademoiselle est sortie, monsieur.

M. DE MÉRINVAL.

Je sais qu'elle ne l'est point ; dis-lui qu'il faut que je la voie.

LAFLEUR.

Vous ne pouvez pas la voir, puisqu'elle n'y est pas.

M. DE MÉRINVAL.

Elle y est, je la verrai.

Digitized by Google

LAFLEUR.

On ne voit pas les gens malgré eux.

M. DE MÉRINVAL.

Laisse-moi passer, ou je te donnerai sur les oreilles; encore faut-il que je voie si mes rubans lui siéent bien.

Qui prend s'engage.

Digitized by Google

PROVERBE XXVIII[1].

ENTRE DEUX VERTES UNE MURE.

PERSONNAGES :

Mme DE SAINT-MARC.	Mlle D'ALINGRE.
Mme D'ALINGRE.	Mlle DUMOUTIER.
Mme DUMOUTIER.	Mlle D'IVRY.
Mme D'IVRY.	MARIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mlle D'ALINGRE.

Je t'avoue, ma pauvre Marie, que je suis prête à me désespérer.

MARIE.

Et qu'est-ce que vous avez? vous êtes demoiselle, vous êtes jeune, vous aurez de quoi vous marier : que voudriez-vous davantage?

Mlle D'ALINGRE.

Je donnerai tout cela pour un peu de liberté.

MARIE.

Comment liberté ! est-ce que vous êtes en prison?

Mlle D'ALINGRE.

Je ne suis guère mieux.

[1] Pour la classe *verte*.

Digitized by Google

MARIE.

Vous êtes comme les autres, avec père et mère, que voulez-vous davantage?

Mlle D'ALINGRE.

Quoi! tu ne me trouves point malheureuse de ne me pas divertir et d'être toujours avec ma famille?

MARIE.

Pourquoi ne vous divertissez-vous pas avec votre famille? ne logez-vous pas avec elle? ne mangez-vous pas avec elle? ne voyez-vous pas la compagnie qu'elle voit? ne riez-vous pas tous ensemble?

Mlle D'ALINGRE.

Oui, mais tout cela avec contrainte, avec dépendance, et je voudrois être maîtresse.

MARIE.

Où avez-vous donc été nourrie? je ne vous entends point avec votre dépendance, qu'est-ce que cela veut dire? il me semble encore une fois que vous êtes comme les autres.

Mlle D'ALINGRE.

Je voudrois du plaisir; j'ai passé dix ans dans un couvent à garder une règle, j'avois espéré de la liberté; je me trouve encore pis ici.

MARIE.

Vous ne gardez point de règle; mais qu'appelez-vous liberté?

Mlle D'ALINGRE.

D'aller où je voudrois.

MARIE.

Si vous aviez affaire à moi, je vous ouvrirois la

Digitized by Google

porte; où iriez-vous? nous vous verrions bientôt revenir.

Mlle D'ALINGRE.

Je ne le crois pas.

MARIE.

Mais qu'est-ce donc que vous croyez que les autres font? pour moi, je n'ai guère vu de personne plus heureuse que vous.

SCÈNE DEUXIÈME.

Mme D'ALINGRE.

Ma fille, à quoi vous amusez-vous? allez dans la chambre de votre père; il se trouve mal, une affaire pressante m'oblige de sortir, ne le quittez pas.

Mlle D'ALINGRE (*tout bas*).

Me voilà bien pour ma journée.

Mme D'ALINGRE.

Ne laissez entrer personne dans sa chambre.

Mlle D'ALINGRE.

Et que ferai-je tout le jour?

Mme D'ALINGRE.

Portez un ouvrage et un livre, et soyez toujours près de lui pour observer ce qui lui arrivera et pour lui rendre les services dont il aura besoin.

Mlle D'ALINGRE.

Que ne suis-je encore dans mon couvent!

Digitized by Google

SCÈNE TROISIÈME.

Mme DUMOUTIER.

Habillez-vous pour aller vers le soir chez Mme d'Alingre, elle a une fille à peu près de votre âge.

Mlle DUMOUTIER.

J'en ai ouï parler, j'ai grande envie de faire amitié avec elle.

Mme DUMOUTIER.

Il ne faut pas aller si vite en amitié, on se trompe souvent.

Mlle DUMOUTIER.

On dit qu'elle est jeune et gaie, c'est ce que je cherche.

Mme DUMOUTIER.

C'est de quoi faire bien des sottises.

Mlle DUMOUTIER.

Je suis lasse de ne voir que des gens plus vieux que moi.

Mme DUMOUTIER.

Voilà ce qui s'appelle une sottise, car je suis plus vieille que vous.

Mlle DUMOUTIER.

Je l'ai dit sans y penser, je vous en demande pardon.

Mme DUMOUTIER.

Vous parlez auparavant de penser, et il faudroit faire le contraire; mais allez vous habiller plus proprement.

Digitized by Google

SCÈNE QUATRIÈME.

Mlle D'ALINGRE.

Arrête-toi un moment pour causer avec moi.

MARIE.

Qui est auprès de monsieur ?

Mlle D'ALINGRE.

Personne, mais je me meurs d'ennui.

MARIE.

Si quelque accident alloit lui arriver ?

Mlle D'ALINGRE.

Qu'est-ce qui lui arriveroit?

MARIE.

Rien, peut-être un transport au cerveau, peut-être une mort subite; mais quand il ne lui arriveroit que le chagrin de voir que vous ne pouvez durer auprès de lui, et à vous d'avoir à mentir à madame votre mère, qui vous demandera si vous ne l'avez point quitté.

Mlle D'ALINGRE.

Ce n'est pas là un grand mensonge. N'est-il venu personne ici? ma mère reviendra-t-elle bientôt? est-ce que le jour se passera sans voir qui que ce soit? encore si la chambre donnoit sur la rue!

MARIE.

Vous n'avez pas plus de raison qu'un enfant; je ferai mieux d'aller à mes affaires que de vous entretenir... Mais voici madame.

Mlle D'ALINGRE.

Je m'en vais vite auprès de mon père.

Digitized by Google

SCÈNE CINQUIÈME.

Mme D'ALINGRE.

Marie, qu'on laisse entrer Mme Dumoutier si elle vient ici, comme je l'espère; en attendant je vais voir notre malade.

SCÈNE SIXIÈME.

MARIE.

Vous allez être bien contente, j'entends frapper à la porte, c'est peut-être Mme Dumoutier.

Mlle D'ALINGRE.

Qui que ce soit il n'importe, pourvu que ce soit compagnie.

MARIE.

Vous êtes taillée à être bien malheureuse.

SCÈNE SEPTIÈME.

Mme D'ALINGRE.

Je vous demande pardon, madame, de vous avoir fait attendre, j'étois avec M. d'Alingre qui est malade.

Mme DUMOUTIER.

Quelque impatience que j'aie de me retrouver avec vous, je ne voudrois pas vous incommoder.

Mme D'ALINGRE.

Passons dans cette ruelle, j'ai à vous parler d'une

Digitized by Google

affaire; voilà deux demoiselles qui ne seront pas fâchées d'être ensemble.

SCÈNE HUITIÈME.

Mlle D'ALINGRE.

Que je suis aise, mademoiselle, d'être avec vous et de pouvoir vous entretenir avec liberté!

Mlle DUMOUTIER.

Je suis tout de même, il faut faire une grande amitié ensemble.

Mlle D'ALINGRE.

Vous divertissez-vous bien?

Mlle DUMOUTIER.

Pas autant que je le voudrois.

Mlle D'ALINGRE.

Vous avez là un joli damas.

Mlle DUMOUTIER.

N'est-il pas vrai? j'aime tant le bleu!

Mlle D'ALINGRE.

Et moi le vert! mais on ne veut pas m'en donner.

Mlle DUMOUTIER.

Avez-vous été vous promener?

Mlle D'ALINGRE.

Nous n'allons guère qu'à l'église.

Mlle DUMOUTIER.

Qu'y faites-vous?

Mlle D'ALINGRE.

Je m'y ennuie; je regarde tout le monde; il y

Digitized by Google

avoit hier une fille dont le *rayon* avoit plus de quatre doigts par-dessus le mien.

Mlle DUMOUTIER.

Et moi, j'en ai vu une qui n'avoit rien sur elle qui ne fût *prétintaillé*.

Mlle D'ALINGRE.

Aimez-vous cette mode-là?

Mlle DUMOUTIER.

Tout à fait; je sais si bon gré à celle qui a monté les falbalas!

Mlle D'ALINGRE.

Oh! qu'ils sont jolis! Sont-ce les princesses de la cour qui donnent toutes ces modes?

Mlle DUMOUTIER.

Je ne sais, mais je voudrois bien le savoir. J'espère avoir cet été un habit citron et vert de mer.

Mlle D'ALINGRE.

J'aime le bleu et le rouge ensemble.

Mlle DUMOUTIER.

Savez-vous qu'on prétintaille les mouches?

Mlle D'ALINGRE.

Ma mère ne veut pas que j'en mette.

Mlle DUMOUTIER.

Les aimez-vous?

Mlle D'ALINGRE.

J'aime tout ce qui est du monde.

Mlle DUMOUTIER.

Je le comprends bien; vous devez vous être autant ennuyée que moi dans le couvent.

Digitized by Google

Mlle D'ALINGRE.

C'est une étrange coutume d'enfermer ainsi les filles.

Mlle DUMOUTIER.

Elles ne sont guère mieux avec les mères.

Mlle D'ALINGRE.

Oh ! voici une dame qui a encore une jeune fille comme nous.

SCÈNE NEUVIÈME.

Mme D'ALINGRE.

Je vous suis bien obligée, madame, de l'honneur que vous me faites, et d'y ajouter le plaisir de voir mademoiselle votre fille.

Mme D'IVRY.

J'avois de l'impatience de vous la présenter.

Mme D'ALINGRE.

J'espère que nous la verrons quelquefois, et je crois que ces demoiselles seront bien aises de la voir entre elles.

Mme D'IVRY.

Laissons-les faire connoissance.

Mme DUMOUTIER.

Elles l'auront bientôt faite.

Mme D'IVRY.

La mienne est froide et timide.

Digitized by Google

SCÈNE DIXIÈME.

Mlle D'ALINGRE.

Nous voici deux amies qui sommes bien aises de vous voir.

Mlle D'IVRY.

Vous me faites l'une et l'autre beaucoup d'honneur.

Mlle DUMOUTIER.

Il faut que nous fassions une grande amitié.

Mlle D'ALINGRE.

Oh! oui, nous nous réjouirons bien ensemble.

Mlle DUMOUTIER.

Pourquoi êtes-vous vêtue si simplement?

Mlle D'IVRY.

C'est le goût de ma mère, et je m'y accommode sans peine.

Mlle D'ALINGRE.

Vous n'aimeriez pas mieux avoir une belle robe?

Mlle D'IVRY.

Je les aimois fort quand j'étois enfant.

Mlle DUMOUTIER.

Et vous ne les aimez plus?

Mlle D'IVRY.

Elles me sont indifférentes.

Mlle D'ALINGRE.

Êtes-vous heureuse?

Mlle D'IVRY.

Tout à fait.

Digitized by Google

Mlle. DUMOUTIER.

Que faites-vous du matin jusqu'au soir?

Mlle D'IVRY.

Je suis avec ma mère ou avec mes sœurs et ma famille.

Mlle D'ALINGRE.

Sortez-vous souvent?

Mlle D'IVRY.

Selon les besoins de nos affaires.

Mlle DUMOUTIER.

Avec qui vous divertissez-vous?

Mlle D'IVRY.

Avec mes proches.

Mlle D'ALINGRE.

Et à quoi?

Mlle D'IVRY.

A travailler, à lire, à causer ensemble.

Mlle DUMOUTIER.

Je mourrois d'ennui à votre place.

Mlle D'ALINGRE.

Vous êtes trop sage pour nous.

Mlle DUMOUTIER.

Pensez-vous tout de bon à ce que vous dites?

Mlle D'IVRY.

Je crois, mesdemoiselles, que vous pensez tout de même et que vous ne me faites toutes ces questions que pour me connoître.

Mlle D'ALINGRE.

Nous ne vous trompons pas, nous n'aspirons qu'à la liberté et au plaisir.

Digitized by Google

Mlle D'IVRY.

Si cela est, je ne vous conviens pas, je n'aspire qu'à faire mon devoir le plus exactement qu'il m'est possible.

Entre deux vertes une mûre.

Digitized by Google

PROVERBE XXIX[1].

IL SOUVIENT TOUJOURS A ROBIN DE SES FLUTES.

PERSONNAGES:

Mme DE SAINT-ÉVRON.	Mlle D'ORLANGES.
Mlle DE SAINT-ÉVRON.	CÉCILE.
Mme DE VOLNEY.	EUPHRASIE.
Mme DE MARIGNY.	JEANNE, servante.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE SAINT-ÉVRON.

Il y a si longtemps que je ne vous ai vue, ma chère amie, que je puis bien vous demander s'il ne vous est rien arrivé de considérable.

Mme DE VOLNEY.

Un procès m'a occupée depuis tout ce temps-là et me rend très-malheureuse.

Mme DE SAINT-ÉVRON.

C'est à mon sens un des plus grands malheurs qui puisse arriver; mais n'en espérez-vous pas voir bientôt la fin?

[1] Pour la classe *verte*.

Digitized by Google

Mme DE VOLNEY.

Je fais mon possible pour le faire juger; je ne sais si j'y parviendrai.

Mme DE SAINT-ÉVRON.

Je voudrois y pouvoir contribuer; mais voici le temps des vacances, venez vous reposer avec moi à ma maison de campagne.

Mme DE VOLNEY.

J'en serai ravie et je reprendrai des forces pour solliciter.

SCÈNE DEUXIÈME.

Mlle DE SAINT-ÉVRON.

Réjouissons-nous, madame, le séjour de la campagne y convie.

Mme DE VOLNEY.

Que vous êtes heureuse de n'avoir point de procès!

Mlle DE SAINT-ÉVRON.

Je les crains fort, mais après tout il faudroit bien les prendre en patience.

Mme DE VOLNEY.

Il n'y a point de patience à l'épreuve d'un procès.

Mlle DE SAINT-ÉVRON.

On me vient avertir que voilà deux ou trois personnes qui viennent voir ma mère.

Digitized by Google

SCÈNE TROISIÈME.

Mme DE SAINT-ÉVRON *à Mme de Marigny qui entre suivie de Mlles d'Orlanges, Cécile et Euphrasie.*

Vous me surprenez, madame; mais je n'en suis que plus aise de l'honneur que vous me faites en venant ici et y amenant une si bonne compagnie.

Mme DE MARIGNY.

Nous avons cru ne vous point déplaire, et si je ne suis point capable par moi-même de contribuer au plaisir, je vous amène de quoi réparer ce qui me manque.

Mme DE SAINT-ÉVRON.

J'ai ouï parler de Mlle Cécile, et qu'avec le mérite qu'elle a, elle a encore celui d'une belle voix.

CÉCILE.

Je chante un peu et je m'offre à le faire autant que vous le voudrez.

Mme DE MARIGNY.

Mlle d'Orlanges a fait un voyage qui lui a donné des connoissances très-agréables.

Mlle D'ORLANGES.

J'avois besoin de ce secours pour pouvoir dire quelque chose.

Mme DE SAINT-ÉVRON.

Mais on m'a dit qu'Euphrasie a été élevée à Saint-Cyr; je serois ravie d'en entendre parler.

EUPHRASIE.

Vous n'avez, madame, qu'à ordonner.

Digitized by Google

Mme DE SAINT-ÉVRON.

Allons retrouver Mme de Volney, afin qu'elle partage le plaisir que j'espère d'une telle compagnie.

SCÈNE QUATRIÈME.

Mme DE SAINT-ÉVRON.

Voilà bien du monde, Jeanne, que leur donneras-tu à souper ?

JEANNE.

Je n'en sais rien ; nous allons être tuées de travail ; ces bonnes dames ne sauroient se tenir chez elles.

Mme DE SAINT-ÉVRON.

Je voudrois qu'elles y fussent ; mais il faut faire bonne mine. Qu'y a-t-il ici ?

JEANNE.

Il faut tout mettre à la fois et tuer toute votre basse-cour.

Mme DE SAINT-ÉVRON.

Mais cette viande-là sera bien dure ?

JEANNE.

Qu'elles en aillent chercher de tendre.

Mme DE SAINT-ÉVRON.

Prends courage et fais du mieux que tu pourras.

Digitized by Google

SCÈNE CINQUIÈME.

Mme DE SAINT-ÉVRON.

Établissons-nous sur ce gazon, il vaut mieux que les meilleurs siéges.

Mme DE VOLNEY.

Il y en a d'admirables dans la terre qu'on me dispute.

Mme DE MARIGNY.

Je ne sais rien de plus délicieux que d'être le soir dans un jardin.

Mme DE SAINT-ÉVRON.

Ajoutez, et d'y entendre chanter.

CÉCILE.

C'est assez, madame, je vais vous obéir.

Mme DE VOLNEY.

On est heureux de n'avoir pas d'autres affaires.

(Cécile chante.)

Mme DE MARIGNY *à Mlle d'Orlanges.*

Je ne crois pas, mademoiselle, que dans votre voyage vous ayez entendu une plus belle voix.

Mlle D'ORLANGES.

Elles sont assez rares en Espagne, et le roi n'en cherchera pas, il n'aime point la musique [1].

[1] Philippe V. — Cette phrase donne la date de la composition de ce Proverbe, 1701 ou 1702.

Digitized by Google

Mme DE VOLNEY.

A-t-il du goût pour les affaires ?

Mlle D'ORLANGES.

Oui, il s'applique bien plus qu'on ne l'espéroit d'un prince de son âge ; il aime fort la chasse.

Mlle DE SAINT-ÉVRON.

Je comprends bien ce goût-là, rien n'est si agréable que la chasse.

CÉCILE.

Je ne crois pas qu'Euphrasie connoisse ce plaisir-là.

Mme DE VOLNEY.

Ni qu'elle connoisse le malheur d'un procès.

EUPHRASIE.

Il est vrai que j'ignore l'un et l'autre.

Mme DE SAINT-ÉVRON.

Ce qu'on nous conte de l'éducation de Saint-Cyr, mademoiselle, nous paroît dans votre modestie.

EUPHRASIE.

Je voudrois bien, madame, avoir répondu aux soins des Dames de Saint-Louis, car je puis vous assurer qu'ils sont encore plus grands qu'on n'a pu vous le dire.

Mme DE VOLNEY.

Mon procès me mettra en état d'y placer une de mes filles.

Mme DE SAINT-ÉVRON.

Mais comment, mademoiselle, peut-on avoir un grand soin de deux cent cinquante filles à la fois?

Digitized by Google

EUPHRASIE.

Vous ne sauriez comprendre avec quelle facilité elles sont gouvernées.

Mme DE VOLNEY.

Ces dames-là n'auroient pas tant de loisir si elles avoient un procès.

Il souvient toujours à Robin de ses flûtes.

Digitized by Google

PROVERBE XXX[1].

IL N'AIME PAS LE BRUIT S'IL NE LE FAIT.

PERSONNAGES:

M. DE SAINT-MAUR.
Mme DE SAINT-MAUR.
JULES, leur fils.
Mme D'ORFEUIL, leur fille.
M. DE SINVAL.
M. DUBREUIL.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE SAINT-MAUR.

On m'avertit de tous côtés que vous faites une dépense excessive en habits, en chevaux, en chiens et en tout ce qui peut ruiner.

JULES.

J'avoue que je suis accoutumé à la dépense, et que j'aurois de la peine à me contraindre là-dessus.

M. DE SAINT-MAUR.

Il faut bien vous contraindre, ou vous serez exposé à devoir à tout le monde et à voir saisir par vos créanciers tout ce qui est à vous.

JULES.

J'espérois que vous ne me laisseriez pas dans une pareille extrémité.

[1] Pour la classe *verte*.

Digitized by Google

M. DE SAINT-MAUR.

Je ne saurois souffrir le désordre; il faut régler sa dépense sur ce qu'on a.

JULES.

Je vais faire de mon mieux pour ne vous pas déplaire.

SCÈNE DEUXIÈME.

M. DUBREUIL.

Il faut que M. de Saint-Maur ait des trésors cachés, car le bien que nous lui connoissons ne pourroit suffire à tout ce que nous lui voyons faire.

M. DE SINVAL.

Il est vrai que les autres ont pour l'ordinaire une passion qui les dérange un peu; mais pour lui, il donne à tout, et je ne sais ce qu'il aime le mieux ou de la bonne chère, ou des meubles, ou du jeu, ou de la chasse, et en un mot de tout ce qui peut contribuer au plaisir.

M. DUBREUIL.

Son fils aîné marche sur ses traces, et se ruinera si on lui laisse de quoi se ruiner.

M. DE SINVAL.

Il n'y aura pas de presse à épouser cet homme-là.

SCÈNE TROISIÈME.

Mme DE SAINT-MAUR.

J'ai prié deux de mes amies de venir dîner avec vous; je crois que vous en serez bien aise.

Digitized by Google

M. DE SAINT-MAUR.

Pas trop : tous ces repas-là ne laissent pas que de coûter beaucoup.

Mme DE SAINT-MAUR.

Je n'aurois jamais cru que vous eussiez regardé de si près à la dépense, mais à l'avenir je ne vous amènerai plus personne.

M. DE SAINT-MAUR.

Vous me ferez plaisir ; vivez en solitude, ne cherchez point de société, vous n'en serez que plus heureuse.

Mme DE SAINT-MAUR.

Je vois bien qu'il faut que je fasse mon bonheur moi-même et que j'ai besoin de raison. Voici ma fille.

SCÈNE QUATRIÈME.

M. DE SAINT-MAUR.

Ah! ma fille, j'ai à vous parler sur votre jeu ; vous passez les nuits à jouer, n'avez-vous pas de honte?

Mme D'ORFEUIL.

Je ne fais que tout ce que le monde fait, et il me semble que les femmes n'ont plus d'autres occupations.

M. DE SAINT-MAUR.

Votre mari est bien fou de le souffrir ; mais pour moi, je ne le souffrirai pas, et je ne veux plus que vous jouiez.

Digitized by Google

Mme D'ORFEUIL.

Que voulez-vous que je fasse depuis le matin jusqu'au soir?

M. DE SAINT-MAUR.

Que vous lisiez, que vous travailliez, que vous ayez soin de votre famille.

Mme D'ORFEUIL.

Ce n'est plus la mode, et vous parlez du temps passé.

M. DE SAINT-MAUR.

Vous êtes une impertinente; je parlerai à votre mari, et nous vous enfermerons plutôt que de consentir à la vie que vous faites.

Mme D'ORFEUIL.

Je suis honnête femme.

M. DE SAINT-MAUR.

Eh! n'y a-t-il qu'une sorte d'honnêteté? Apprenez, ma fille, que l'honnêteté consiste à s'acquitter de tous ses devoirs.

SCÈNE CINQUIÈME.

JULES.

Vous me voyez de mauvaise humeur, ma sœur.

Mme D'ORFEUIL.

Je ne suis pas fort contente de mon côté.

JULES.

Mon père me désespère par ses continuelles réprimandes sur ma dépense.

Digitized by Google

Mme D'ORFEUIL.

Il me persécute sur mon jeu; voici ma mère, qui ne souffre pas moins que nous.

SCÈNE SIXIÈME.

JULES.

Nous nous plaignons ma sœur et moi de l'injustice de mon père, qui fait toutes les dépenses à la fois, et qui ne nous en peut souffrir aucune.

Mme DE SAINT-MAUR.

Il est votre maître et le mien, vous ne devez pas l'appeler injuste, et, quoi qu'il fasse, ne manquez jamais à votre devoir.

JULES.

Le vôtre est bien sévère, car je crois que vous auriez bien autant sujet que nous de vous plaindre de lui.

Mme DE SAINT-MAUR.

A quoi servent les plaintes? il n'en faut point faire, mais prendre tout sur soi sans espérer de persuader les autres.

Mme D'ORFEUIL.

Il est vieux et veut se divertir; je suis jeune, et il veut que je m'enferme avec ma famille.

Mme DE SAINT-MAUR.

Je ne conviens point qu'il ait des défauts; mais quand cela seroit, ils ne vous dispensent pas du respect que vous lui devez.

Digitized by Google

JULES.

Il est difficile d'être aussi vertueuse que vous l'êtes, et je comprends plus aisément la colère de ma sœur que votre patience.

Mme DE SAINT-MAUR.

La colère fait faire mille fautes dont on se repent trop tard; on ne peut trop tôt s'accoutumer à la patience.

SCÈNE SEPTIÈME.

M. DE SAINT-MAUR.

Je vous prie, madame, de nous préparer un grand repas pour demain. Je vous annonce plus de quinze personnes pour dîner avec vous.

Mme DE SAINT-MAUR.

Je m'en vais faire mon possible pour obéir à vos ordres, et j'espère que vous serez content.

Il n'aime point le bruit s'il ne le fait.

Digitized by Google

PROVERBE XXXI[1].

ILS S'ENTENDENT TOUS COMME LARRONS EN FOIRE.

PERSONNAGES:

Mme DESGRANGES.	Mme DE SAINT-VINCENT.
Mme DE VIENNE.	M. DE SAINT-HILAIRE.
Mme DE SURVILLE.	MARION.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DESGRANGES.

Je suis bien embarrassée de ma fille, je voudrois l'établir, je ne puis lui rien donner.

Mme DE VIENNE.

Pourquoi? vous avez du bien, pour qui le gardez-vous ?

Mme DESGRANGES.

J'en ai peu; je le garde pour moi.

Mme DE VIENNE.

Tout le monde vous blâme de ne pas marier votre fille unique.

[1] Pour la classe *verte*.

Digitized by Google

SCÈNE DEUXIÈME.

Mme DE SAINT-VINCENT.

Est-il vrai que vous mariez mademoiselle votre fille?

Mme DESGRANGES.

Non, ma cousine, il n'est pas vrai, je n'ai pas de quoi.

Mme DE SAINT-VINCENT.

Vous voulez donc mourir sans la voir établie.

Mme DESGRANGES.

Je ne suis pas encore morte, et je veux vivre à mon aise.

Mme DE SAINT-VINCENT.

Vous ne vivez pas à votre aise, vous vous épargnez tout.

Mme DESGRANGES.

Je fais comme je l'entends, et je ne vais point chez vous me mêler de vos affaires.

SCÈNE TROISIÈME.

M. DE SAINT-HILAIRE.

Ma pauvre Marion, il faut que tu me serves pour me faire épouser Mlle Desgranges; je n'en serai point ingrat.

MARION.

Je vous entends, monsieur, mais ma maîtresse ne

Digitized by Google

se résoudra jamais à se défaire de son argent ; j'y vais travailler de mon mieux.

SCÈNE QUATRIÈME.

Mme DESGRANGES.

Marion ?

MARION.

Madame?

Mme DESGRANGES.

Tu es toute ma consolation, et la seule qui ne me conseille point de marier ma fille.

MARION.

Il n'y a rien qui presse, mais il faudra bien y venir.

Mme DESGRANGES.

Te voilà comme les autres. Qu'est-ce qui t'a changée?

MARION.

La raison qui veut qu'on établisse ses enfants.

Mme DESGRANGES.

Sors de ma chambre à coucher et va chercher Mme de Surville.

SCÈNE CINQUIÈME.

Mme DE VIENNE.

Je vous cherche partout, ma cousine, pour vous exhorter de parler à Mme Desgranges sur le mariage de mademoiselle sa fille.

Digitized by Google

Mme DE SURVILLE.

Je le désire autant que vous, mais ma sœur ne se défera jamais de son bien.

Mme DE VIENNE.

Ne vous retenez point, vous avez plus de crédit sur son esprit que personne.

SCÈNE SIXIÈME.

Mme DESGRANGES.

Ah! ma chère sœur, venez me consoler, on me persécute pour marier ma fille.

Mme DE SURVILLE.

Vous seriez bien folle; gardez-vous de vous dépouiller de votre bien.

Mme DESGRANGES.

Il n'y a que vous qui m'aimiez; que ferai-je après avoir donné ce que j'ai?

Mme DE SURVILLE.

Il faut bien vous en donner de garde, à moins que vous ne trouvassiez un homme qui la voulût pour rien.

Mme DESGRANGES.

Il ne s'en trouve plus.

Mme DE SURVILLE.

S'il s'en trouvoit, lui donneriez-vous?

Mme DESGRANGES.

Pourvu qu'il ne m'en coûtât pas un sol.

Mme DE SURVILLE.

Vous feriez les frais de la noce?

Digitized by Google

Mme DESGRANGES.

Ne m'en parlez pas; mais, ma sœur, je mangerois en un jour de quoi vivre en un mois!

SCÈNE SEPTIÈME.

Mme DE VIENNE.

N'avez-vous rien obtenu?

Mme DE SURVILLE.

Nous n'en tirerons jamais rien. Voici M. de Saint-Hilaire; voyons ce qu'il nous proposera.

SCÈNE HUITIÈME.

M. DE SAINT-HILAIRE.

Eh bien! mesdames, viendrons-nous à bout de notre affaire?

Mme DE SURVILLE.

Non, à moins que vous ne preniez Mlle Desgranges pour rien.

M. DE SAINT-HILAIRE.

Volontiers, si la mère assure son bien.

Mme DE SURVILLE.

Nous y allons travailler.

Mme DE VIENNE.

Faisons un dernier effort auprès de notre avare, et joignons-nous toutes pour lui parler.

Digitized by Google

SCÈNE NEUVIÈME.

Mme DESGRANGES.

Vous vous êtes donc toutes donné un rendez-vous ici ?

Mme DE VIENNE.

Il faut que vous preniez une dernière résolution sur le mariage de mademoiselle votre fille, afin que nous ne vous importunions plus.

Mme DESGRANGES.

Elle est toute prise ; je ne veux point la marier.

MARION.

Madame a raison ; quelle sotte donneroit son bien ?

Mme DE SURVILLE.

Et si on ne demande que les frais de la noce?

Mme DESGRANGES.

Je ne les donnerai pas.

Mme DE VIENNE.

Effectivement, c'est trop.

MARION.

Que ce monsieur les fasse, s'il veut.

Mme DESGRANGES.

Vous êtes toutes raisonnables, il n'y a que ma sœur qui veut me tirer mon bien.

Mme DE SURVILLE.

Mariez votre fille comme votre première héritière.

Mme DESGRANGES.

Ne me demandera-t-on rien de plus?

Digitized by Google

Mme DE SURVILLE.

Non.

Mme DESGRANGES.

J'y consens.

MARION.

C'est encore trop.

Mme DESGRANGES.

Voilà qui est fait.

Ils s'entendent tous comme larrons en foire.

Digitized by Google

PROVERBE XXXII[1].

LE DISPUTER DE LA CHAPE A L'ÉVÊQUE.

PERSONNAGES:

Mme DE CLUNY.
Mme SAVARD.
Mlle DE VAUDREUIL.
Mlle DE MAISONNEUVE.
Mlle DE MARVILLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mlle DE VAUDREUIL.

J'approche de vingt ans et je sortirai bientôt d'ici.

Mlle DE MAISONNEUVE.

Où croyez-vous aller ?

Mlle DE VAUDREUIL.

Dans le monde, et ma mère espère me mettre auprès d'une princesse.

Mlle DE MARVILLE.

On dit qu'il faut avoir du bien pour soutenir les dépenses qu'il faut faire chez ces personnes-là.

Mlle DE VAUDREUIL.

Si elles veulent qu'on dépense auprès d'elles, il faut bien qu'elles y contribuent.

[1] Pour la classe *verte*.

Digitized by Google

Mlle DE MARVILLE.

Elles donnent en effet quelque chose; mais non pas approchant de ce qu'elles veulent qu'on dépense.

Mlle DE MAISONNEUVE.

Pourquoi exigent-elles cette dépense?

Mlle DE MARVILLE.

Pour leur faire honneur dans le monde et qu'on croie qu'elles donnent beaucoup.

Mlle DE MAISONNEUVE.

Je n'aimerois guère cette sorte d'établissement; car, après tout, c'est dépendre toujours d'un autre.

Mlle DE VAUDREUIL.

Il est vrai que la dépendance est grande; mais on voit la cour, et on est toujours avec les grands.

Mlle DE MAISONNEUVE.

J'aimerois mieux ma liberté que toute autre chose, et je veux me retirer chez moi avec mes proches.

Mlle DE VAUDREUIL.

Ces proches vous laisseront-ils cette liberté? et n'aimeriez-vous pas mieux obéir à une princesse qu'à une mère?

Mlle DE MAISONNEUVE.

Non, car ma mère m'aimera plus que votre princesse ne vous aimera, et me traitera avec plus de bonté et de douceur.

Mlle DE VAUDREUIL.

A la vérité, il y a de la douceur dans cette sorte de vie, mais elle est sans éclat.

Mlle DE MAISONNEUVE.

A quoi sert l'éclat, si nous sommes malheureuses?

Digitized by Google

Mlle DE VAUDREUIL.

Les autres nous croient heureuses; et ne voit-on pas tout le monde désirer la grandeur et les honneurs?

Mlle DE MARVILLE.

Je ne voudrois aucun des deux partis que vous envisagez, mais me retirer dans un couvent sans m'y lier, y faire du bien, y être considérée, aimée, servie et y jouir d'une entière liberté.

Mlle DE VAUDREUIL.

Cette idée n'efface point la mienne; une princesse me plaît davantage, tout le reste me paroît triste.

Mlle DE MARVILLE.

Vous le trouverez, comme il vous plaira, mademoiselle, mais je ne me vois pas seule ici de mon sentiment, et les plus raisonnables en seroient.

Mlle DE VAUDREUIL.

Vous le croyez raisonnable, parce qu'il est le vôtre, et je pense de même sur le mien.

Mlle DE MAISONNEUVE.

Je sais assez que vous voulez toujours l'emporter!

Mlle DE VAUDREUIL.

J'ai autant de droit de décider que vous.

Mlle DE MARVILLE.

Et vous, n'en avez-vous pas ni l'une ni l'autre plus que moi? Je vous trouve admirables de me compter pour rien.

Digitized by Google

SCÈNE DEUXIÈME.

Mme DE CLUNY.

Vous êtes bien émues, mesdemoiselles; et il n'y a personne ici qui ne crût que vous vous querellez.

Mme SAVARD.

Je ne crois pas même qu'on en puisse douter.

Mlle DE VAUDREUIL.

Il est vrai que nous parlions avec quelque chaleur; nous vous faisons juges de notre dispute si vous voulez nous entendre.

Mme DE CLUNY.

J'entendrai tout ce que vous voudrez me dire.

Mlle DE VAUDREUIL.

Nous faisons des projets sur notre établissement et nous ne pensons pas de même : je veux entrer chez quelque princesse, Mlle de Maisonneuve veut aller près de madame sa mère, et Mlle de Marville se retirer dans un couvent, où elle fera du bien et sera considérée.

Mme DE CLUNY.

Hélas! mesdemoiselles, de quoi disputez-vous? Mme de Vaudreuil a perdu un procès qui la met à la mendicité; Mme de Maisonneuve cherche à servir....

Mme SAVARD.

Je connois vos familles; Mme de Marville compte mettre mademoiselle sa fille avec elle, vivre de leur travail et de ce qu'elle aura de Saint-Cyr.

Le disputer de la chape à l'évêque.

Digitized by Google

PROVERBE XXXIII[1].

IL N'Y A PAS DE PLUS EMBARRASSÉ QUE CELUI QUI TIENT LA QUEUE DE LA POÊLE.

PERSONNAGES:

Mme LESAGE.	M. VILLARD.
Mme MAURICE.	FANCHETTE.
Mme DE LONCHAMPS.	MARGUERITE.
LE Cte DE SURVILLE.	

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme MAURICE.

Vous me paroissez triste depuis quelque temps; oserois-je vous en demander le sujet?

Mme LESAGE.

Je n'ai point de sujet d'affliction, mais je me trouve embarrassée de l'emploi qu'on m'a donné.

Mme MAURICE.

Pourquoi être embarrassée? n'êtes-vous pas la première où vous êtes?

Mme LESAGE.

C'est justement ce qui fait mon inquiétude; je suis plus contente d'obéir que de commander.

[1] Pour la classe *verte*.

Digitized by Google

Mme MAURICE.

Je ne pense pas de même : je ne crois rien de si heureux que de ne pas obéir.

Mme DE LONCHAMPS.

Je ne vous comprends pas ni l'une ni l'autre, et je me trouverois également disposée à être la première ou la dernière.

Mme MAURICE.

Est-il possible que de si différents états vous soient égaux?

Mme DE LONCHAMPS.

Oui, je trouve qu'il est très-agréable d'ordonner, et que c'est un grand repos d'obéir.

Mme MAURICE.

Repos d'obéir! rien ne me fait tant de peine.

Mme LESAGE.

Pourquoi? on n'est chargé que de soi, et tout est fait dès qu'on veut bien faire ce qu'on vous ordonne.

Mme MAURICE.

Je ne me trouverois pas si chargée des autres que je le suis de moi-même.

Mme LESAGE.

Je crois que vous n'avez jamais commandé.

Mme MAURICE.

Faites-moi donc comprendre en quoi consiste la difficulté?

Mme LESAGE.

Je crains de fâcher ceux qui me sont confiés, je crains de ne pas acquitter ma conscience du soin

Digitized by Google

que j'en dois avoir; ne comptez-vous cela pour rien?

Mme MAURICE.

Je ferois de mon mieux, sans m'inquiéter.

SCÈNE DEUXIÈME.

LE COMTE DE SURVILLE.

J'ai demandé avec empressement un gouvernement de province, et je l'ai obtenu.

M. VILLARD.

Vous voilà donc au comble de la joie? C'est le plus agréable établissement qu'un homme puisse avoir.

LE COMTE DE SURVILLE.

Je vais être accablé d'affaires; il faut représenter et faire une grande dépense.

M. VILLARD.

Vous avez aussi un grand revenu; on vous fera la cour, et vous n'aurez plus à la faire.

LE COMTE DE SURVILLE.

Il faut rendre compte de tout aux ministres et suivre les ordres qui viennent par eux; on paroît en autorité et l'on est dans la dépendance.

M. VILLARD.

Votre famille jouira plus que vous de l'agrément de votre place.

LE COMTE DE SURVILLE.

Ma femme est accoutumée à la cour et ne peut souffrir la province; j'aurai de la peine à donner

Digitized by Google

une bonne éducation à mes enfants; il y a peu d'honnêtes gens qui veulent se confiner loin du monde, ou il faut leur faire de très-avantageuses conditions.

M. VILLARD.

Vous voyez tout ce qui peut vous fâcher, et je ne voyois que grandeur et plaisir pour vous.

LE COMTE DE SURVILLE.

C'est que vous en jugiez par les apparences. Je vous quitte, ayant bien des ordres à donner.

SCÈNE TROISIÈME.

MARGUERITE.

La fortune t'en a bien voulu, te voilà étoffée comme une financière.

FANCHETTE.

Je n'en ai pas plus d'argent pour cela et il ne m'est pas libre d'épargner.

MARGUERITE.

Voudrois-tu te plaindre encore? et n'es-tu pas trop heureuse d'être dans une grande maison, gouvernante de trois beaux enfants, où rien ne te manque, vêtue comme une reine, après avoir été misérable dans ton village?

FANCHETTE.

J'étois contente dans mon village; quand j'avois un morceau de pain, je le mangeois comme je voulois; je me reposois, je dormois mon soûl, personne ne crioit après moi, je ne criois après per-

Digitized by Google

sonne. Je gouverne des enfants; je meurs de peur qu'il ne leur mésarrive; on me querelle s'ils ont mauvais visage; l'un a eu la petite vérole, j'ai été quatorze jours sans me dépouiller; l'autre a mal aux dents. Ma condition ne me contente point; je voudrois amasser, mais on veut que je mette tout sur moi pour faire honneur à mes maîtres.

MARGUERITE.

Je n'entends rien à ton discours, et je te trouve assez heureuse de faire bonne chère et d'être habillée.

Il n'y a pas de plus embarrassé que celui qui tient la queue de la poêle.

Digitized by Google

PROVERBE XXXIV[1].

TEL MAITRE TEL VALET.

PERSONNAGES:

Mme DE MERVILLE. MARIE.
Mme DE VERNEUIL. URSULE.
CATHERINE.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE.

Il y a longtemps que je vous cherche, ma chère sœur; que je suis aise de vous voir!

CATHERINE.

Je ne me sens pas de joie! où avez-vous donc été cachée si longtemps?

MARIE.

Je n'ai pas fait grand chemin, j'en suis encore à ma première condition.

CATHERINE.

Et moi, j'en ai fait plus de vingt.

MARIE.

Et enfin, êtes-vous bien?

[1] Ce Proverbe et les huit suivants étaient destinés à la classe *rouge*.

Digitized by Google

CATHERINE.

Chez un vrai démon.

MARIE.

Et moi chez un ange du paradis.

CATHERINE.

Je suis chez Mme de Merville, qui ne garde pas une fille un mois de suite, et je n'y demeure que parce que je ne sais où donner de la tête.

MARIE.

Ma maîtresse a trente-cinq ans; il y en a vingt qu'elle est mariée; elle n'a eu que deux filles avant moi, dont la première est morte; elle a marié la seconde, et lorsqu'on lui disoit qu'elle ne faisoit pas bien de s'en défaire, elle répondit : Pourquoi l'empêcherai-je de s'établir? est-ce parce qu'elle me sert bien?

CATHERINE.

Mon démon ne m'en diroit pas autant, il me fait enrager; aussi je le lui rends bien.

MARIE.

Je crains de faire attendre ma maîtresse, nous nous reverrons. Adieu.

CATHERINE.

Parlons-en encore, car elle me paroît admirable. Comment vous traite-t-elle quand vous êtes malade?

MARIE.

Elle me vient voir; quand elle est dans ma chambre, elle me sert, et quand je ne le veux pas souffrir, elle me dit : Je servirois bien un malade à l'hôpital,

Digitized by Google

comment ne servirai-je pas une fille qui n'est peut-être malade que pour m'avoir trop bien servie?

CATHERINE.

J'ai traîné trois mois d'une fièvre sans que la mienne m'ait demandé ce que j'avois, ne mangeant que de vilains restes qui me faisoient mal au cœur.

MARIE.

Il faut bien manger les restes de ses maîtres; mais le Roi s'accommoderoit de ceux de la mienne.

CATHERINE.

Comment cela?

MARIE.

Elle prend tout ce qu'elle veut d'une grande propreté sans rien gâter, ni sans peler le dessus; en un mot, comme si elle le gardoit pour un prince, et une de ses amies lui en ayant demandé un jour la raison, elle répondit qu'elle ne savoit pas traiter ses domestiques comme des chiens.

CATHERINE.

Je m'en vais revoir mon démon; comme nous logeons ici près, nous nous reverrons un autre jour.

MARIE.

Adieu.

SCÈNE DEUXIÈME.

Mme DE MERVILLE.

Catherine?

CATHERINE.

Madame?

Digitized by Google

Mme DE MERVILLE.

D'où viens-tu donc, grande bête? il y a deux heures que je t'attends; mon dîner tout à l'heure!

CATHERINE.

Votre dîner? il n'est pas prêt.

Mme DE MERVILLE.

Comment, sotte! il n'est pas prêt! je dois aller à deux heures chez mon rapporteur : mon dîner tout à l'heure!

CATHERINE.

Vous irez donc sans dîner, car il ne sera pas prêt.

Mme DE MERVILLE.

J'ai envie de te casser la tête.

CATHERINE.

Je m'en consolerois, car vous seriez pendue.

Mme DE MERVILLE.

Je m'en vais. Qu'à mon retour tout soit prêt.

SCÈNE TROISIÈME.

Mme DE VERNEUIL.

Marie?

MARIE.

Madame?

Mme DE VERNEUIL.

Je dois aller demain chez Mme de Flavigny; ma garniture neuve n'est point blanche, ma jupe n'est point achevée, je voudrois être propre.

MARIE.

Oui, madame, tout cela sera prêt.

Digitized by Google

Mme DE VERNEUIL.

Il n'est pas possible, quand même vous y passeriez la nuit.

MARIE.

Je compte bien la passer, et tout cela sera prêt.

Mme DE VERNEUIL.

Vous vous ferez malade.

MARIE.

Non, madame, et je me reposerai quand tout cela sera fait.

Mme DE VERNEUIL.

Quelle fille!

SCÈNE QUATRIÈME.

Mme DE MERVILLE.

Vous haussez les épaules contre votre femme de chambre; j'en fais autant de la mienne, et je m'en vais la chasser.

Mme DE VERNEUIL.

Ce que vous prenez pour une plainte est une admiration; cette fille est un trésor.

SCÈNE CINQUIÈME.

URSULE *à Mme de Merville.*

Madame, on vient d'enlever Mademoiselle votre fille; votre femme de chambre l'a livrée à ceux qui l'emmènent.

Digitized by Google

SCÈNE SIXIÈME.

MARIE.

Madame, j'ai un avis important à vous donner : on veut marier monsieur votre fils à une fille qui n'a rien; personne ne le peut mieux savoir que moi : on m'a offert dix mille livres pour y contribuer; je ne l'aurois pas voulu pour un royaume.

Mme DE VERNEUIL.

Dieu seul peut récompenser votre fidélité.

Tel maître tel valet.

Digitized by Google

PROVERBE XXXV[1].

TROP GRATTER CUIT, TROP PARLER NUIT.

PERSONNAGES :

Mlle DE MÉRANGE.
Mlle DE TOURNON.
Mlle DE SENNECOURT.
Mme DE VERLY.
Mme DE LANDRY.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mlle DE MÉRANGE.

Il me paroît, mademoiselle, que vous n'êtes pas en bonne santé.

Mlle DE TOURNON.

Il est vrai, mademoiselle, j'ai une ébullition par tout le corps qui m'incommode fort.

Mlle DE MÉRANGE.

C'est que vous vous échauffez le sang à trop travailler.

Mlle DE TOURNON.

Vous jugez favorablement de tout; je crois que mon mal est peu de chose, mais il m'incommode fort par la grande démangeaison.

[1] Pour la classe *rouge*.

Digitized by Google

Mlle DE MÉRANGE.

On dit qu'il ne faut point se gratter.

Mlle DE TOURNON.

Je vous quitte, si vous le trouvez bon, pour aller essayer du bain.

SCÈNE DEUXIÈME.

Mlle DE SENNECOURT.

Je viens d'apprendre un secret qui m'étonne : M. de Villefort et M. de Maisonneuve se sont querellés.

Mlle DE MÉRANGE.

Pourquoi ?

Mlle DE SENNECOURT.

Ils prétendoient tous deux à la même charge, et là-dessus ils se sont pris de paroles.

Mlle DE MÉRANGE.

Je crois qu'il ne faut pas parler de ce démêlé ; il pourroit avoir de malheureuses suites.

Mlle DE SENNECOURT.

Je n'en parlerai à personne.

SCÈNE TROISIÈME.

Mme DE VERLY.

J'arrive de la campagne, mademoiselle, et vous avez toujours été ici ; oserai-je vous demander s'il y a quelques nouvelles ?

Digitized by Google

Mlle DE SENNECOURT.

J'en sais une, mais il faut la tenir secrète : M. de Villefort et M. de Maisonneuve ont eu un grand démêlé.

Mme DE VERLY.

Ils étoient si bons amis !

Mlle DE SENNECOURT.

S'ils continuent, ils seront encore plus grands ennemis.

Mme DE VERLY.

Mais ils ne se sont pas battus ?

Mlle DE SENNECOURT.

Non pas jusques ici, mais cela pourroit bien arriver.

SCÈNE QUATRIÈME.

Mlle DE MÉRANGE.

Je viens savoir, mademoiselle, comment vous vous portez.

Mlle DE TOURNON.

Bien pis que je n'étois; je me suis grattée, mon ébullition s'est écorchée, et si j'étois moins saine, on me menace que je pourrois avoir la gangrène.

Mlle DE MÉRANGE.

Vous m'effrayez; est-il possible qu'un si petit mal puisse devenir si considérable?

Mlle DE TOURNON.

Vous êtes trop bonne de vous y intéresser; mais voici Mme de Landry qui me paroît tout effrayée.

Digitized by Google

SCÈNE CINQUIÈME.

Mme DE LANDRY.

Ah ! quel malheur, mademoiselle ! M. de Villefort et M. de Maisonneuve se sont battus, le premier a été tué et l'autre est blessé à mort.

Mlle DE TOURNON.

J'en suis au désespoir, et quand ont-ils eu à démêler ensemble ?

Mme DE LANDRY.

Ils pensoient à la même charge, ils s'étoient querellés, mais ils en étoient demeurés là, sans l'indiscrétion de Mlle de Sennecourt, qui sut leur démêlé et le redit à des personnes qui le redirent ensuite, et ce bruit devenant public, ces pauvres gentilshommes se crurent obligés, en honneur, à se battre.

Mlle DE TOURNON.

Il faut chasser Mlle de Sennecourt du commerce[1], et, pour moi, je ne veux plus la voir.

Mme DE LANDRY.

Je suivrai votre exemple, et je suis sûre que plusieurs autres feront de même.

Trop gratter cuit, trop parler nuit.

[1] C'est-à-dire de la société.

Digitized by Google

PROVERBE XXXVI[1].

ENTRE DEUX SELLES, LE DERRIÈRE A TERRE.

PERSONNAGES :

Mme LA Mse DE SAINT-CLAIR.
Mme DE CLUNY.
Mme DE GRANDVILLE.
M. DE LA HOUSSAYE.
PAQUETTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme LA MARQUISE DE SAINT-CLAIR.

J'avais une grande impatience de votre retour, madame, et votre voyage m'a paru bien long.

Mme DE CLUNY.

Il ne m'a paru long que par l'envie que j'avois d'avoir l'honneur de vous voir; car, du reste, je me trouvois fort bien à la campagne.

Mme LA MARQUISE DE SAINT-CLAIR.

Vous savez le plaisir que je trouve dans votre commerce, mais j'avoue que pour cette fois ici je suis un peu intéressée.

Mme DE CLUNY.

Serai-je assez heureuse pour pouvoir vous rendre quelque service?

[1] Pour la classe *rouge*.

Digitized by Google

Mme LA MARQUISE DE SAINT-CLAIR.

Oui, et un des plus grands que je puisse recevoir.

Mme DE CLUNY.

Expliquez-vous promptement, madame, je meurs d'envie de m'employer pour vous.

Mme LA MARQUISE DE SAINT-CLAIR.

Vous pourriez faire le mariage de ma fille avec M. de La Houssaye, qui est un très-bon parti.

Mme DE CLUNY.

On dit qu'il est difficile en femmes, mais je vais y travailler.

Mme LA MARQUISE DE SAINT-CLAIR.

Si vous y réussissez, je vous devrai la fortune de ma fille et mon repos.

SCÈNE DEUXIÈME.

Mme DE GRANDVILLE.

N'êtes-vous point engagée pour mademoiselle votre fille? M. le marquis de Bellecourt m'a priée de vous la demander en mariage.

Mme LA MARQUISE DE SAINT-CLAIR.

Je vous suis très-obligée et vous me ferez plaisir de travailler à cette affaire.

Mme DE GRANDVILLE.

Il a dix mille livres de rente, il ne doit rien, et sera content si vous donnez cent mille francs à mademoiselle votre fille.

Mme LA MARQUISE DE SAINT-CLAIR.

Faites les conditions de ma fille les plus avanta-

Digitized by Google

geuses que vous pourrez, mais ne rompez pas ce mariage, car il me paroît très-bon.

SCÈNE TROISIÈME.

M. DE LA HOUSSAYE.

Est-il vrai que Mme la marquise de Saint-Clair marie sa fille ?

PAQUETTE.

Qui vous l'a dit, monsieur ? je croyois que ce fut un grand secret.

M. DE LA HOUSSAYE.

Vous l'a-t-elle confié ?

PAQUETTE.

Non, mais j'ai écouté quand elle parloit à Mme de Grandville.

M. DE LA HOUSSAYE.

L'affaire est-elle bien avancée ?

PAQUETTE.

Je crois que oui.

M. DE LA HOUSSAYE.

Comment s'appelle le futur époux ?

PAQUETTE.

M. le marquis de Bellecourt.

M. DE LA HOUSSAYE.

Tu as entendu qu'elle pense au marquis de Bellecourt ?

PAQUETTE.

Je l'ai entendu de mes deux oreilles.

Digitized by Google

SCÈNE QUATRIÈME.

M. DE LA HOUSSAYE.

Je vous prie de me rendre ma parole, madame, j'ai des raisons pour ne plus penser à épouser Mlle de Saint-Clair.

Mme DE CLUNY.

J'ai donné la mienne sur la vôtre, c'est me faire un affront.

M. DE LA HOUSSAYE.

Je suis au désespoir, mais rien au monde ne me fera faire ce mariage.

SCÈNE CINQUIÈME.

Mme DE CLUNY.

Notre mariage est rompu, sans que j'aie pu en savoir la raison.

Mme LA MARQUISE DE SAINT-CLAIR.

Ce seroit un étrange procédé, les choses étant aussi avancées.

Mme DE CLUNY.

J'ai voulu me fâcher, mais j'ai trouvé M. de la Houssaye si résolu, que tout ce que j'aurois dit auroit été inutile.

Mme LA MARQUISE DE SAINT-CLAIR.

Il faut s'en consoler. (*A part.*) Je me meurs de dépit.

Digitized by Google

SCÈNE SIXIÈME.

Mme DE GRANDVILLE.

Je ne me mêlerai de ma vie de mariage, on n'en a que du déplaisir.

Mme LA MARQUISE DE SAINT-CLAIR.

Pourquoi ?

Mme DE GRANDVILLE.

M. le marquis de Bellecourt ne veut plus de votre fille, après m'avoir priée de vous la demander.

Mme LA MARQUISE DE SAINT-CLAIR.

Il faut avouer que je suis bien malheureuse.

Entre deux selles, le derrière à terre.

Digitized by Google

PROVERBE XXXVII[1].

LES BONS COMPTES FONT LES BONS AMIS.

PERSONNAGES:

Mme DE COURVAL. Mme DE SAINVILLE.
Mme DE SAINT-MAURICE. Mme DE FORBAC.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE COURVAL.

J'ai un grand chagrin dans l'esprit.

Mme DE SAINT-MAURICE.

Pourroit-on sans indiscrétion vous en demander le sujet?

Mme DE COURVAL.

C'est que je prévois que Mme de Sainville et moi serons bientôt mal ensemble.

Mme DE SAINT-MAURICE.

Pourquoi?

Mme DE COURVAL.

Elle me doit de l'argent qu'elle ne me veut point payer, cependant j'en ai grand besoin.

[1] Pour la classe *rouge*.

Digitized by Google

Mme DE SAINT-MAURICE.

La voici qui vient avec Mme de Forbac, éloignons-nous un peu.

SCÈNE DEUXIÈME.

Mme DE SAINVILLE.

Il faut avoir affaire aux gens pour les connoître. J'aurois cru Mme de Courval la personne du monde la plus raisonnable; cependant elle ne l'est pas du tout.

Mme DE FORBAC.

Elle le paroît en tout; quel sujet avez-vous de vous plaindre d'elle?

Mme DE SAINVILLE.

Elle ne veut point sortir d'affaire avec moi.

Mme DE FORBAC.

Elle fait les mêmes plaintes de vous.

Mme DE SAINVILLE.

Elle veut que je lui paye ce que je lui dois sans examiner ce qu'elle me doit.

Mme DE FORBAC.

Commencez toujours par la payer.

Mme DE SAINVILLE.

Et après cela, il faudra que j'attende de sa bonne volonté qu'elle me paye quand il lui plaira.

Mme DE FORBAC.

Laissez-moi faire, je vais travailler à cette affaire.

Digitized by Google

SCÈNE TROISIÈME.

Mme DE FORBAC.

Nous ne devons pas laisser brouiller nos amies ensemble, Mme de Courval et Mme de Sainville.

Mme DE SAINT-MAURICE.

Je crois que nous aurons bien de la peine à l'empêcher, car elles sont fort aigries l'une contre l'autre.

Mme DE FORBAC.

Faisons de notre mieux pour les rendre raisonnables.

Mme DE SAINT-MAURICE.

De tout mon cœur, ne perdons pas un moment.

SCÈNE QUATRIÈME.

Mme DE COURVAL.

Mme de Saint-Maurice a voulu que je vous vinsse voir et que nous traitassions nous-mêmes nos affaires.

Mme DE SAINVILLE.

J'ai bien envie de les finir.

Mme DE COURVAL.

Vous n'avez pour cela qu'à me payer les dix mille écus que vous me devez.

Mme DE SAINVILLE.

Cela est prêt; mais il faut aussi que vous me

Digitized by Google

payiez les quarante mille francs que mon mari prêta au vôtre.

Mme DE COURVAL.

Ne me compterez-vous pas l'intérêt de mon argent?

Mme DE SAINVILLE.

Oui, pourvu que vous comptiez aussi les intérêts du mien.

Mme DE COURVAL.

Voyons, il y a huit ans que vous me devez dix mille écus, c'est mille cinq cents livres d'intérêts par an : en tout, c'est douze mille livres; et avec le principal, c'est quarante-deux mille livres.

Mme DE SAINVILLE.

Et vous vous me devez depuis quinze ans quarante mille francs, c'est deux mille francs d'intérêt par an : en tout, c'est trente mille francs; avec le principal, c'est soixante-dix mille francs.

Mme DE COURVAL.

Ne me payez-vous pas les frais que j'ai faits pour vous poursuivre?

Mme DE SAINVILLE.

J'en veux croire votre conscience.

Mme DE COURVAL.

Ils vont à plus de six mille francs.

Mme DE SAINVILLE.

Eh bien, pour tout finir, en voulez-vous quatre?

Digitized by Google

Mme DE COURVAL.

Volontiers; mais rendez-moi donc aussi votre amitié.

Mme DE SAINVILLE.

De tout mon cœur, et jamais rien ne pourra nous séparer.

Les bons comptes font les bons amis.

Digitized by Google

PROVERBE XXXVIII[1].

TOUT CE QUI BRILLE N'EST PAS OR[2].

PERSONNAGES :

Mme DE MAINTENON.	JANNETON.
VICTORINE.	FANCHON.

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTORINE.

Madame, votre retour de Marly me comble de joie, parce qu'il me procure l'honneur de vous voir; mais en même temps il m'afflige, parce qu'il vous prive d'un séjour si délicieux.

MADAME.

Cette privation ne me coûte rien.

VICTORINE.

Est-il possible que vous puissiez sans regret vous

[1] Mme de Maintenon se met en scène dans ce Proverbe et répète une partie de ce qu'elle a dit dans la *Conversation LI*.

[2] Pour la classe *rouge*.

Digitized by Google

arracher d'un lieu où la magnificence du Roi est le comble des plaisirs qu'on y trouve?

MADAME.

S'il y a du plaisir, il est contre-balancé par d'autres endroits qui le rendent fatigant.

VICTORINE.

Eh! qui trouvez-vous qui vous incommode? est-ce le logement? il est vrai qu'il n'est pas fort commode pour des personnes qui sont à l'étroit; mais ne logez-vous pas dans l'appartement du Roi?

MADAME.

Oui, ma chambre va de plain-pied dans l'appartement du Roi; il l'a fait meubler et tapisser de même que la sienne.

VICTORINE.

Je ne comprends pas qu'on ne se trouve pas infiniment heureuse avec tant d'avantages.

MADAME.

Si cette condition a ses plaisirs, elle a aussi ses contraintes; la Providence en a disposé de manière qu'il y a partout du mélange.

SCÈNE DEUXIÈME.

FANCHON.

Vous servez une maîtresse qui est heureuse comme une reine, et je ne sache personne qui ait autant de commodités et si peu de contrainte.

Digitized by Google

JANNETON [1].

Si peu de contrainte, je ne sache personne qui en ait autant.

FANCHON.

Comment cela? ne fait-elle pas tout ce qu'elle veut depuis le matin jusqu'au soir?

JANNETON.

Dites plutôt que depuis le matin jusqu'au soir elle prend sur elle-même pour se rendre commode aux autres.

FANCHON.

Et à quoi, bon Dieu! peut-elle se rendre accommodante? Elle ne voit que le Roi au-dessus d'elle, encore fait-il tout ce qu'il peut pour la rendre heureuse; et j'ai ouï dire qu'il a fait meubler sa chambre de même que la sienne, jusqu'à la faire tapisser d'une tapisserie à fond d'or.

JANNETON.

Il est vrai; mais sous cette tapisserie il y avoit une muraille nouvellement plâtrée, qui, dès la première nuit qu'elle y coucha, lui donna une fluxion sur les yeux et sur les dents, dont elle se sent encore; et toutes les nuits qu'elle passa dans cette belle chambre, y a-t-elle fermé l'œil? surtout la première, qui lui parut fort ennuyeuse.

FANCHON.

Mais ne s'en dédommagea-t-elle pas le lendemain en se reposant?

[1] Voir sur cette Jeanne ou Janneton les *Entretiens sur l'Éducation*, p. 211.

Digitized by Google

JANNETON.

Bon Dieu, quel repos! elle se leva dès six heures; à peine fut-elle habillée, qu'il fallut recevoir monseigneur l'archevêque, avec qui elle avoit à traiter d'affaires très-sérieuses; au sortir de là, sa chambre fut remplie de princesses et d'autres dames sans qu'elle pût trouver un moment de repos après une nuit si fâcheuse[1].

FANCHON.

Il faut qu'elle soit d'un tempérament bien délicat, puisqu'une muraille nouvellement plâtrée détraque sa santé.

JANNETON.

Toute robuste que vous me voyez, j'en ai été aussi incommodée qu'elle, car il me prit un rhumatisme depuis les pieds jusqu'à la tête; de sorte que madame s'étant levée et m'ayant dit la douleur qu'elle sentoit, je lui dis que j'étois bien fâchée de ne pouvoir la soulager parce que je n'en pouvois plus, de manière qu'entre ces quatre belles murailles couvertes d'or, je passai une nuit plus fâcheuse que dans une chaumière.

Tout ce qui reluit n'est pas or.

[1] Voir les *Lettres historiques et édifiantes*, t. II, p. 153, où Mme de Maintenon raconte une de ses journées.

Digitized by Google

PROVERBE XXXIX[1].

A BON CHAT BON RAT.

PERSONNAGES:

Mme DE NEVERS. Mme BELFORT.
Mme D'ORVILLE. SOPHIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE NEVERS.

Je suis bien lasse de Mme Belfort; elle vient tous les jours dîner chez moi, elle m'importune tout à fait.

Mme D'ORVILLE.

Est-il possible qu'on vienne sans être priée et qu'on ne craigne point d'incommoder?

Mme DE NEVERS.

Les personnes remplies d'elles-mêmes sont ordinairement indiscrètes, parce qu'elles ne font point d'attention aux autres.

Mme D'ORVILLE.

Il faut leur faire sentir leur indiscrétion.

[1] Pour la classe *rouge*.

Digitized by Google

Mme DE NEVERS.

J'en ai envie; la voici, donnons-lui un mauvais repas.

SCÈNE DEUXIÈME.

Mme BELFORT.

Je viens dîner avec vous, madame.

Mme DE NEVERS.

Vous vous en trouverez mal, madame, je n'ai point à dîner aujourd'hui.

Mme BELFORT.

S'il y en a pour vous, il y en aura bien aussi pour moi, il me faut peu de chose.

Mme DE NEVERS.

Qu'avons-nous ici?

Mme D'ORVILLE.

Rien, on s'attendoit que vous dîneriez dehors.

Mme DE NEVERS.

Donnez-nous donc votre dîner.

Mme D'ORVILLE.

Nous comptions chacune de notre côté aller dîner en ville.

Mme DE NEVERS.

Quoi! tout de bon, nous n'avons rien?

Mme D'ORVILLE.

Un reste de pâté froid.

Digitized by Google

Mme BELFORT.

C'est assez ; mangeons, madame, et venez ce soir chez moi : j'ai du mouton de Beauvais, des perdrix d'Auvergne ; amenez quelques-unes de vos amies et nous nous réjouirons ensemble.

Mme DE NEVERS.

C'est bien payer la mauvaise chère que je vous fais.

Mme BELFORT.

Adieu, jusqu'à ce soir.

Mme DE NEVERS.

Adieu, je n'y manquerai pas.

SCÈNE TROISIÈME.

Mme DE NEVERS.

Madame Belfort est-elle ici ?

SOPHIE.

Il n'y a personne ; madame ne soupe pas ici.

Mme DE NEVERS.

C'est pour moi qu'elle fait dire qu'elle n'y est pas, afin que nous soyons toutes deux en repos.

SOPHIE.

Entrez si vous voulez, mais vous ne l'y trouverez pas.

Mme DE NEVERS.

Comment je ne souperai pas ?

Digitized by Google

SOPHIE.

Non, pas ici certainement.

Mme DE NEVERS.

Voilà un affront qu'on m'a fait exprès.

A bon chat bon rat.

Digitized by Google

PROVERBE XL[1].

IL NE VOIT PAS PLUS LOIN QUE SON NEZ.

PERSONNAGES:

Mme DE SAINT-LAURENT. Mme ARNOLD.
Mme DE DURTAL. Mme DUCHATELET.

DENISE,
SYLVIE,
ANTOINETTE,
ADÉLAIDE, } demoiselles de Saint-Cyr.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Vous viendrez demain avec moi à Paris ?

Mlle DENISE.

Oui, madame.

SCÈNE DEUXIÈME.

Mme DE DURTAL.

On dit que la mode présentement est de prendre auprès de soi des demoiselles de Saint-Cyr.

[1] Pour la classe *rouge*.

Digitized by Google

Mme ARNOLD.

Mme de Saint-Laurent en a déjà une; j'en ai pris deux pour être avec mes filles, et j'en ai encore une que je connois, que je vous donnerai si vous le voulez.

Mme DE DURTAL.

Il faut bien faire comme les autres, envoyez-la-moi, je vous prie.

SCÈNE TROISIÈME.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Faites venir Mlle Denise, je m'en vais partir pour Paris.

HENRIETTE.

Elle est encore au lit.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Cela n'est pas possible, en quelque état qu'elle soit.

HENRIETTE.

La voici un peu négligée pour aller avec vous.

SCÈNE QUATRIEME.

Mme DE SAINT-LAURENT.

D'où vient que vous n'êtes pas habillée ?

Mlle DENISE.

Je ne savois pas qu'il fallût l'être.

Digitized by Google

Mme DE SAINT-LAURENT.

Comment ! ne vous dis-je pas hier que vous viendriez avec moi ?

Mlle DENISE.

Oui, madame, mais je ne savois pas à quelle heure vous partiriez.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Ne vous en êtes-vous point informée ?

Mlle DENISE.

Vous ne m'aviez pas dit de m'en informer.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Me voilà donc réduite à aller seule.

SCÈNE CINQUIÈME.

Mme ARNOLD.

Suivez, je vous prie, mes filles à la promenade, ne les quittez pas.

Mlle SYLVIE.

Je n'y manquerai pas.

Mme ARNOLD.

Vous, ayez soin de tous mes papiers pour m'en rendre compte.

Mlle ANTOINETTE.

Oui, madame.

Mme ARNOLD.

Je ne prétends pas que vous me serviez comme

Digitized by Google

une femme de chambre, mais que vous soyez appliquée à me soulager, étant accablée d'affaires.

Mlle ANTOINETTE.

Je serai trop heureuse de vous être bonne à quelque chose.

SCÈNE SIXIÈME.

Mme ARNOLD.

Vous voilà déjà revenue de la promenade? où sont mes filles?

Mlle SYLVIE.

Je n'en sais rien.

Mme ARNOLD.

Ne vous avais-je pas dit de les suivre?

Mlle SYLVIE.

Oui, au jardin; mais je les ai quittées dès qu'elles sont rentrées dans la maison.

Mme ARNOLD.

Allez les chercher au plus vite.

Mlle SYLVIE.

Je m'en y vais.

SCÈNE SEPTIÈME.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Avez-vous arrêté les parties de ce marchand, comme je vous l'avois dit?

Digitized by Google

Mlle DENISE.

Oui, madame.

Mme DE SAINT-LAURENT.

A quoi se montent-elles?

Mlle DENISE.

A 2,347 livres.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Et à combien les avoit-il mises?

Mlle DENISE.

A 2,347 livres.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Vous ne lui avez donc rien rabattu?

Mlle DENISE.

Non.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Combien me vend-il les damas? On dit qu'ils sont diminués de prix.

Mlle DENISE.

Je n'en sais rien.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Et les étoffes?

Mlle DENISE.

Je n'ai regardé que le total des parties.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Appelez-vous cela les arrêter? Je n'ai pas besoin de secours pour voir la somme qu'il met; mais vous deviez tâcher de rabattre quelque chose.

Digitized by Google

Mlle DENISE.

Je n'y ai pas pensé.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Avez-vous vérifié avec mes femmes, si j'ai le reçu de tout ce qu'il a écrit? car si cela est, il doit être encore dans mes habits.

Mlle DENISE.

Non.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Mais, mademoiselle, qu'avez-vous cru avoir à faire pour la commission que je vous ai donnée?

Mlle DENISE.

Rien que de vous dire le total.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Je veux croire que cet homme est fidèle; mais la charité n'empêche point les précautions raisonnables; il peut s'être trompé, et je paye peut-être plus que je ne dois.

Mlle DENISE.

Cela s'est fourni avant que je ne fusse ici.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Et il ne vous importe, pourvu que vous ne soyez pas grondée.

Mlle DENISE.

Il n'y a point de ma faute.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Presse-t-il pour être payé? croyez-vous qu'il ait besoin d'argent?

Digitized by Google

Mlle DENISE.

Je n'en sais rien.

Mme DE SAINT-LAURENT.

Voilà un bon exercice de patience, et qui me coûte plus que de faire mes affaires moi-même.

SCÈNE HUITIÈME.

Mme ARNOLD.

Tous mes papiers sont-ils en bon ordre?

Mlle ANTOINETTE.

Personne ne les a touchés depuis que vous me les avez confiés.

Mme ARNOLD.

Les avez-vous arrangés, liés, étiquetés?

Mlle ANTOINETTE.

Non, madame.

Mme ARNOLD.

C'est-à-dire que tout cela n'est pas fini; par où commencez-vous?

Mlle ANTOINETTE.

Je n'y ai pas touché.

Mme ARNOLD.

Est-ce là le soin que vous aviez promis d'entreprendre?

Mlle ANTOINETTE.

Il n'y en a pas un de perdu, je les ai bien serrés.

Digitized by Google

Mme ARNOLD.

Mais, mademoiselle, je n'avois qu'à les mettre sous la clef sans vous en charger ; j'ai cru que vous alliez démêler la confusion où ils sont, avec tant d'ordre que si je vous demandois un papier vous n'eussiez qu'à le prendre sans avoir à le chercher.

Mlle ANTOINETTE.

Je le ferai.

Mme ARNOLD.

Fermez la porte, mademoiselle, elles sont faites pour cela.

Mlle ANTOINETTE.

Je la croyois fermée.

Mme ARNOLD.

Y avez-vous regardé?

Mlle ANTOINETTE.

Non.

SCÈNE NEUVIÈME.

Mme DE DURTAL.

Je doute que la mode des demoiselles de Saint-Cyr dure longtemps ; j'en ai une qui me fera perdre l'esprit.

Mme DU CHATELET.

Comment! on dit qu'elles sont si sages, si bien instruites et si raisonnables.

Digitized by Google

Mme DE DURTAL.

Je veux le croire; mais on ne peut pas se confier à elles; jugez-en par ce que je vais vous dire.

J'allai l'autre jour à Notre-Dame pour entendre la messe; j'avois cette demoiselle, elle se met derrière moi, car je lui avois recommandé de ne pas s'éloigner : la messe finie, je m'en allai, et quand je fus arrivée, je demandai cette fille pour venir travailler dans ma chambre : on ne la trouve point; nous voilà bien effrayées; je demande si elle n'est point rentrée avec moi. On m'assure que non. Je renvoie à Notre-Dame, on la trouve à la porte, le peuple assemblé autour d'elle qui lui demandoit son nom, et la rue de la personne chez laquelle elle demeuroit. Elle savoit mon nom, mais elle ignoroit la rue, le quartier, s'il étoit près, s'il étoit loin; si la porte étoit cochère ou non, si la maison était grande ou petite; enfin, on n'auroit pu rien comprendre de ce qu'elle vouloit. On me la ramène, je la gronde de cette aventure qui pourroit perdre sa réputation; elle me répond qu'elle ne m'a pas vu sortir, parce qu'elle regardoit les tableaux qui sont dans l'église.

Mme DU CHATELET.

Voilà qui est d'un enfant de sept ans.

Mme DE DURTAL.

Il y en a bien d'autres : je lui dis un jour de venir dès le matin écrire sous moi un grand nombre de lettres; je l'attendis bien longtemps, je la demandai, on me dit qu'elle dormoit; je l'envoyai éveiller, elle vint. D'où vient, lui dis-je, que vous n'êtes pas

Digitized by Google

venue? On ne m'a pas éveillée, répondit-elle. En aviez-vous chargé quelqu'un? Non, madame, dit-elle froidement, je ne savois pas à quelle heure il falloit vous aller trouver. Est-il possible, lui dis-je, que, depuis que vous êtes ici, vous ne sachiez pas l'heure de mon réveil?

Mme DU CHATELET.

Est-ce qu'elle n'a pas d'esprit?

Mme DE DURTAL.

Elle en a; elle fait mille choses, elle est sage, bien instruite; mais incapable, et ne s'avisant de rien. La voici.

SCÈNE DIXIÈME.

Mme DE DURTAL.

Vous ne me rapportez point mon manchon?

Mlle ADÉLAÏDE.

Il n'étoit pas sur la table où vous croyez l'avoir laissé.

Mme DE DURTAL.

N'avez-vous pas regardé sur les autres?

Mlle ADÉLAÏDE.

Non.

Mme DE DURTAL.

Quoi! vos yeux sont assez fixes pour ne voir qu'une table dans une chambre quand il y en a plusieurs!

Digitized by Google

Mlle ADÉLAÏDE.

Je ne les ai pas vues.

Mme DE DURTAL.

Eh bien! madame, vous ai-je exagéré?

Mme DU CHATELET.

Cela est surprenant, mais le temps la formera.

Mme DE DURTAL.

Il en coûtera quelque chose à ceux qui les voudront former, et à elles bien des confusions.

Il ne voit pas plus loin que son nez.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

DU TOME DEUXIÈME.

TROISIÈME PARTIE.

PROVERBES.

Pages

PROVERBE Ier. — L'occasion fait le larron. 1

PROVERBE II. — Les femmes font et défont les maisons. 10

PROVERBE III. — Tant vaut l'homme, tant vaut la terre. 20

PROVERBE IV. — En forgeant on devient forgeron. . . 26

PROVERBE V. — Toujours pêche qui en prend un. . . 36

PROVERBE VI. — Fermer la porte de l'écurie quand les chevaux sont pris. 50

PROVERBE VII. — Où la chèvre est liée il faut qu'elle broute. 65

PROVERBE VIII. — Il n'est rien de si orgueilleux qu'un gueux revêtu. 74

PROVERBE IX. — La tricherie en revient toujours à son maître. 75

PROVERBE X. — Qui compte sans son hôte compte deux fois. 89

PROVERBE XI. — Il vaut mieux laisser son enfant morveux, que de lui arracher le nez. 100

PROVERBE XII. — A brebis tondue Dieu mesure le vent. 107

Digitized by Google

Pages

PROVERBE XIII. — A méchant trompeur, trompeur et demi. 113
PROVERBE XIV. — Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. 119
PROVERBE XV. — Si chacun faisoit son métier, les vaches seroient mieux gardées. 123
PROVERBE XVI. — L'eau qui coule vaut mieux que celle qui croupit. 130
PROVERBE XVII. — Méchant ouvrier n'a jamais son outil. 138
PROVERBE XVIII. — Qui se fait brebis, le loup le mange. 146
PROVERBE XIX. — On ne perd rien pour attendre. . . 153
PROVERBE XX. — Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. 161
PROVERBE XXI. — Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise. 169
PROVERBE XXII. — A bonne volonté point de chandelle. 175
PROVERBE XXIII. — La familiarité engendre le mépris 183
PROVERBE XXIV. — Qui trop embrasse mal étreint. . 194
PROVERBE XXV. — N'éveillez pas le chat qui dort. . . 201
PROVERBE XXVI. — Bon cheval de trompette ne s'effraye pas du bruit. 208
PROVERBE XXVII. — Qui prend s'engage. 216
PROVERBE XXVIII. — Entre deux vertes une mûre. . . 224
PROVERBE XXIX. — Il souvient toujours à Robin de ses flûtes. 236
PROVERBE XXX. — Il n'aime pas le bruit s'il ne le fait. 243
PROVERBE XXXI. — Ils s'entendent tous comme larrons en foire. 249
PROVERBE XXXII. — Le disputer de la chape à l'évêque. 256
PROVERBE XXXIII. — Il n'y a pas de plus embarrassé que celui qui tient la queue de la poêle. 260
PROVERBE XXXIV. — Tel maître, tel valet. 265

Digitized by Google

Pages

PROVERBE XXXV. — Trop gratter cuit, trop parler nuit. 271

PROVERBE XXXVI. — Entre deux selles, le derrière à terre. 275

PROVERBE XXXVII. — Les bons comptes font les bons amis. 280

PROVERBE XXXVIII. — Tout ce qui brille n'est pas or. 285

PROVERBE XXXIX. — A bon chat bon rat. 289

PROVERBE XL. — Il ne voit pas plus loin que son nez. . 293

FIN.

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, 30, rue Mazarine.

Digitized by Google

303228833W

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

303228833W

Digitized by Google

Digitized by Google